

ODEON

Théâtre de l'Europe

SAISON 2014-2015

REVUE DE PRESSE

TOUJOURS LA TEMPÊTE

Texte de Peter HANDKE

Mise en scène d'ALAIN FRANÇON

4 mars - 2 avril 2015

Ateliers Berthier - 17^e

Service de presse
Lydie Debièvre, Jeanne Clavel
01 44 45 40 57 / 73
presse@theatre-odeon.fr



Culture & Savoirs

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



La langue de la mère toujours à vif

Alain Françon met en scène *Toujours la tempête*, de Peter Handke (1). Création d'importance. L'écrivain autrichien y met son cœur à nu à partir de ses racines. Cela permet d'appréhender le pourquoi de ses prises de position si discutées lors du conflit dans l'ex-Yougoslavie, lorsqu'il lui fut fait grief d'une allégeance au nationalisme cornaqué par Milosevic. Il s'agit d'un long poème dramatique, dans lequel l'auteur, explicitement désigné « Moi », convoque les siens en scène, grands parents, mère, oncles, une tante, au sein d'une analyse historico-affective méticuleuse dans laquelle la langue de la mère, justement, le slovène parlé en Carinthie, au sud de l'Autriche, résonne fréquemment. Si la mère de Handke (né en 1942) était cuisinière d'origine slovène, son géniteur était un soldat allemand vite envolé (la Carinthie étant alors sous contrôle du Reich).

Une distribution d'élite donne chair et sang à un monde surgi des limbes avec superbe.

Un parâtre alcoolique et détesté avait également fait partie de la Wehrmacht.

Le travail de Françon et de ses compagnons coutumiers – Jacques Gabel (décor d'épure en pente pour figurer une lande comme une carte de géographie en relief), Joël Hourbeigt (aux lumières si raffinées, le plus souvent d'entre chien et loup) – est proprement magistral.

D'autant qu'une distribution d'élite (Dominique Reymond, Dominique Valadié, Nada Strancar, Wladimir Yordanoff, Laurent Stocker, Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat et Stanislas Stanic) donne chair et sang à un monde surgi des limbes avec superbe, dans lequel Handke, écrivain de haut vol et « bâtard » assumé, se montre à tu et à toi. Parenthèse : on aimerait pouvoir, pour chaque acteur, détailler avec amour ce qu'il fait de lui-même en autrui, la grâce virevoltante de Dominique Reymond ou le grain de voix inimitable de Dominique Valadié par exemple... Cela ne se peut pas. Pas de place pour le détail. On admire en gros. Au pluriel.

Toujours la tempête est une œuvre majeure, gorgée de sève et de nostalgie bien sentie, corrigée à la fin dans le sens de l'espoir. C'est sans doute pour Handke question de vie ou de mort spirituelle. Quant à la Yougoslavie, on peut se dire que lors de ladite guerre des Balkans, l'Allemagne eut l'occasion de prendre sa revanche sur ceux qui, avec Tito, lui avaient flanqué la pile en 1945. Le voilà bien le sens de l'Histoire.

(1) Jusqu'au 2 avril aux ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe puis en tournée (Saint-Étienne, Amiens, Nice, Clermont-Ferrand et Grenoble). Le texte français, d'Olivier Le Lay, est publié par l'Avant-Scène théâtre.



CULTURE

Peter Handke, mémoires d'un chaman européen

CHRONIQUE Dans « Toujours la tempête », mis en scène par Alain Françon aux Ateliers Berthier, l'écrivain, incarné par Laurent Stocker, rencontre ses ancêtres sur une lande de Carinthie. Superbe.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Une coulée minérale, une nappe de roche sur laquelle on ne distingue nulle végétation. Une pente douce encadrée de ce qui pourrait être les vestiges des murs intérieurs d'une maison, avec sa tapisserie à motifs défraîchis, traces d'or sourd et de vert, et, de chaque côté, un tableau. Un arbre à jardin, un personnage à cour. Le décor de Jacques Gabel laisse libre champ aux comédiens qui circulent aussi sur les côtes de ce vaste plateau au pied duquel, d'ailleurs, le narrateur s'assied régulièrement. C'est à une didascalie de *King Lear* que Peter Handke emprunte le titre de cette œuvre puissante. *Toujours la tempête*. Et toujours la lande désolée. « Une lande, une steppe, une lande steppe, ou n'importe où. Maintenant, au Moyen Âge, ou n'importe quand. » D'entrée l'auteur nous égare. Il sait parfaitement où il est : sur le Jaunfeld de son enfance, en Carinthie, dans cette région méridionale de l'Autriche en partie slovène.

Il est là, il est « Moi », il est Laurent Stocker, il est Peter Handke. « Je suis resté assis là. Vous mes ancêtres : vous me donnez bien du tourment. Quand me laisserez-vous enfin en paix ? », dit-il dès le deuxième mouvement de cette pièce qui en compte cinq, couronnée

de prix dès 2012 et traduite par Olivier Le Lay pour la création d'Alain Françon.

Le metteur en scène s'est entouré d'une constellation brillantissime d'interprètes engagés de toutes leurs fibres dans cette traversée étonnante de trois heures denses et dansantes, plongée d'un des plus grands écrivains européens dans son passé, dans le passé de sa famille et de sa terre natale. On est du côté de la mère, Dominique Reymond. Sont là ses parents, Wladimir Yordanoff, Nada Strancar, ses frères, Gilles Privat, Stanislas Stanic, Pierre-Félix Gravière, sa sœur, Dominique Valadié.

Voyageur des confins

On est du côté de la langue slovène avec l'email des mots de la vie quotidienne : « *Dober dan* » (bonjour), kyrielle des pommes que l'oncle Gregor connaît d'amour, mots de l'engagement, de la lutte, puisque Peter Handke nous éclaire ici sur l'histoire de ce petit morceau d'Europe déchiré par les guerres, les recompositions, les décisions politiques internationales et secoué de fièvres linguistiques et culturelles.

Avec audace et humour - la gravité n'interdit jamais le rire -, Handke rencontre donc les figures importantes de sa galaxie familiale et se projette dans le landau que baladent sa mère ou son parrain qui décrit le bébé avec une lente ferocité... Il s'en défendrait sans doute, mais il y a bien un fil biographique dans *Toujours la tempête*, et c'est ce qui nous touche immédiatement. C'est ce que l'on devine de vérité, d'exactitude dans les faits qui bouleverse d'abord.



Laurent Stocker, en homme lucide qui dompte les fantômes, et Dominique Reymond, sa mère, qui affronte crânement la vie, dans *Toujours la tempête*. DE J. A. ANDE/SPFA

C'est ce que nous apprenons de ce territoire qui nous intéresse, c'est parce que nous découvrons le destin des uns et des autres que l'émotion nous saisit. Et pourtant, en même temps, « Moi » est universel et ce noyau familial renvoie chacun à sa « tribu » et au tribut payé partout en Europe dans les conflits toujours renaissants.

Peter Handke, chaman d'encre et de nuit, voyageur des confins, signe là une pièce profonde, qu'Alain Françon déploie d'un trait sûr et souple servi par des artistes aériens. Wladimir Yordanoff en grand-père solide et sensible, Nada Strancar mélodieuse et douce grand-

mère, Pierre-Félix Gravière en acrobate du cœur, Stanislas Stanic dans le désir d'ailleurs de Valentin, Gilles Privat, formidable Gregor, Dominique Valadié superbe rebelle, Dominique Reymond, la mère, jeune rêveuse qui affronte crânement la vie, Laurent Stocker en homme lucide qui dompte les fantômes, carnet et crayon à la main, comme la seule réconciliation qui vaille. ■

Ateliers Berthier de l'Odeon-Théâtre de l'Europe (Paris XVII^e), jusqu'au 2 avril. Tél. : 01 44 85 40 40. Le texte de la pièce et un dossier documentaire sont publiés par L'Avant-scène (12 €). Une tournée suit à partir d'avril.



LE FIGARO

Nada Strancar, mémoire slovène

SUCCÈS Dans « Toujours la tempête », la pièce de Peter Handke, elle incarne la grand-mère de l'écrivain. Elle est née à Ljubljana et se souvient de son enfance.



VICTOR TONELLI/ARTCOMART



Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr

« **J'**avais un peu plus de 7 ans, en six mois j'ai su parfaitement parler le français, j'étais première à l'école, mais j'avais tout oublié de ma langue maternelle, le slovène. » Ainsi se noue un destin. Celui de Nada Strancar est aussi marqué par un événement plus récent. Un soir de septembre 2008, alors qu'elle chante Brecht sur des musiques de Paul Dessau au Théâtre de la Colline, elle s'effondre, terrassée par une crise cardiaque. « Je savais que je n'allais pas bien. Un cardiologue m'avait dit : "La première étape sera la greffe." Je n'ignorais donc pas que c'était grave... »

Par chance, ce jour-là, Yves Nadjari, qui la suit, est dans la salle. Il est venu écouter cette interprète merveilleuse. Les premiers gestes sont précis, précieux. Plongée dans un coma artificiel, Nada Strancar reçoit un cœur nouveau quelques semaines plus tard, à l'hôpital Georges-Pompidou, dans le service du Pr Jean-Noël Fabiani. Depuis, elle a rechanté, repris ses activités de professeur au Conservatoire et retrouvé les planches. « C'est très étrange mais, dans la période du coma, le slovène m'est revenu. J'ai rêvé en slovène. Il y avait ma mère, mon frère, et je leur parlais dans notre langue. »

Sa voix mélodieuse, son fin sourire de madone Quattrocento, son regard tendre, sa réserve, tout en Nada Strancar inspire la douceur. Elle ne

connaît la fureur que poétique, dramatique. La comédienne formée au Conservatoire dans les années 1970 est considérée comme l'une des plus grandes tragédiennes françaises. Elle est aussi capable de légèreté et d'humour et on l'a parfois applaudie dans des registres très drôles.

Depuis le 4 mars, elle incarne, aux Ateliers **Berthier**, le personnage de la grand-mère dans *Toujours la tempête*, de Peter Handke. L'écrivain autrichien y convoque des figures du passé autour d'un homme jeune qu'incarne Laurent Stocker, sociétaire de la Comédie-Française, un jeune homme qui ne peut être que lui et qui voit apparaître sa famille. Mère, tante, oncles et grands-parents. Cela se passe dans la contrée des origines, au sud de l'Autriche, en Carinthie, là où était alors une communauté slovène, justement.

« La passion de la voix »

« Je ne connais pas du tout cette région. Je suis née à Ljubljana et j'ai grandi à côté, dans un petit village très proche qui doit être aujourd'hui un faubourg, une banlieue, et qui s'appelle Vrhnika. J'ai des souvenirs très précis de cette époque. Je revois la maison de mes grands-parents, un presbytère, et la nôtre, un peu plus loin. Je revois la forêt. Mon grand-père, un roc de 1,90 mètre, droit comme un if, était bûcheron et nous faisons de grandes promenades, nous ramassons des myrtilles, nous cueillions des champignons. Il y avait beaucoup de neige, l'hiver. Je faisais de la luge avec

Bio EXPRESS

- 1950** Naissance à Ljubljana.
- 1957** Arrivée en France.
- 1971** Entre au Conservatoire.
- 1975** *Phedre* avec Vitez.
- 1981** *Peer Gynt* avec Patrice Chereau.
- 2002** *Mère Courage* avec Schiaretti. Prix du syndicat de la critique.
- 2008** Accident cardiaque sur scène.
- 2012** Retrouve les planches dans *L'Épreuve* de Marivaux.



mon frère qui a un an de moins que moi et qui, lui, vit toujours là-bas. Lorsque l'on se parle, on baragouine en italien... »

Un jour, il faut quitter tout cela. On est en 1957. Marija, sa mère, 30 ans, l'emmène avec elle en France. Son propre père, autrefois, y a travaillé et elle y a des souvenirs. Mais aucun parent, aucun ami. « *Nous sommes descendues du train avant la frontière. On ne quittait pas facilement le pays, à*

l'époque », se souvient Nada. Arrivée gare de Lyon. Quelques nuits à l'Armée du Salut, puis dans des hôtels. « Ma mère a pensé que je serais mieux à la campagne et j'ai été confiée à une dame très gentille, en Bourgogne, à Arnay-le-Duc. Six mois durant je n'ai plus vu maman, c'est là que le slovène m'a quittée. J'avais tout, tous les souvenirs, sauf la langue... » Bientôt elles se retrouvent à Paris. « Je fréquentais le collège de la rue des Alouettes. Par un de mes camarades - d'un autre établissement, garçons et filles étaient alors séparés! -, j'ai approché l'opéra, écouté beaucoup de disques et la passion de la voix, du chant m'a saisie. »

Mais les études de musique coûtent cher. C'est le théâtre qui va devenir son royaume. La prof de maths, M^{me} Lechevalier, dirige le club théâtre. Son premier rôle ? Arnolphe avec une toute petite Agnès rousse. « *La Société française de télévision (SFP) était en face et*

nous avions emprunté des perruques. » Un peu plus tard, au lycée Stéphane-Mallarmé, le proviseur nous a fait jouer *Bajazet*, *Huis Clos*, les petites pièces de Musset. Après son bac, Nada Strancar entre au cours Simon. Le célèbre fondateur est encore là, à l'époque. « *Tu n'as pas d'emploi* », lui disait-il. Ou encore : « *Tu as du talent, mais tu n'as pas de physique.* » Aimable. Mais pas de quoi la décourager, car la vocation est là ! Elle réussit le concours du Conservatoire en 1971. Après un an chez Georges Chamarat, elle fait l'une des très grandes rencontres de sa vie, Antoine Vitez. « *Il m'a désinhibée* », dit-elle simplement. Un maître, Vitez, pour la formation et la mise en scène. Elle va jouer sous sa direction des années durant. *Phèdre*, Catherine d'après *Les Cloches de Bâle* d'Aragon, *Iphigénie Hôtel* (avec Dominique Valadié qu'elle retrouve aujourd'hui) et des dizaines d'autres spectacles.

Antoine Vitez était un pédagogue marquant. Il a laissé beaucoup d'écrits. « *Je m'y réfère continuellement* », explique Nada Strancar, qui, elle-même, est un professeur qui éveille les personnalités, les éclaire, les affermit, les grandit. Ses élèves l'adorent et ils sont très nombreux à la louer spontanément. Elle en rosirait. Du cours Florent au Conservatoire en passant par l'école alors dite « de la rue Blanche », et qui s'est installée à Lyon, Nada Strancar a fait éclore des talents tels Marina Foïs ou Mathilde Bisson. Cette année, elle fait travailler les élèves sur *Othon*, de Corneille, et sur *Les Ennemis*, de Gorki. Avec *Toujours la tempête*, elle retourne du côté de sa langue maternelle. Le texte est émaillé de mots slovènes : « *J'en ai fait rajouter* », confie dans un grand sourire cette artiste merveilleuse qui partage avec son mari, Didier Sandre, la passion des chats, des jardins, des livres et de la musique. *Dober dan*, Nada. ■



Laurent Stocker : « Après mon César, j'ai refusé beaucoup de propositions »

Il a quitté la troupe en décembre 2014 et ne la réintégrera pas avant septembre 2015. Le temps de jouer Handke aux Ateliers **Berthier** et de tourner le film de David Charhon, *Les Naufragés*, avec Daniel Auteuil. Deux mois sur une île, en Thaïlande. Il n'avait pas eu besoin de prendre un congé pour tourner le film qui sort aujourd'hui, *1001 grammes*. « Je jouais le soir. Je n'ai eu que sept jours de tournage après une répétition à Oslo. Trois jours en Allemagne, quatre à Sèvres. » Bent Hamer, le réalisateur norvégien, avait vu *Ensemble, c'est tout* de Claude Berri, pour lequel le sociétaire a reçu le César du meilleur espoir en 2008. « Avec Bent Hamer, on a parlé de vin. En anglais. Et il m'a choisi. » Aussi simple que cela. En quelques années, et alors qu'il est depuis 2001 à la Comédie-Française, Laurent Stocker s'est imposé au cinéma dans des films aussi divers que *L'Exercice de l'État* ou *Tirez la langue, mademoiselle*. Le 22 avril, il sera à l'affiche de *Caprice* d'Emmanuel Mouret. « Je l'ai tourné l'été dernier, en août, le seul mois où l'on n'a pas besoin de demander de congé à l'administrateur puisque la Comédie-Française est fermée. »

LE FIGARO. - Presque un an d'absence de la Comédie-Française, n'est-ce pas un peu beaucoup ?

Laurent STOCKER. - Il se trouve que sur la saison 2014-2015, j'avais deux gros projets : au théâtre et au cinéma. Depuis que je suis au Français, je n'ai pas le sentiment d'avoir tellement été absent. Cette année compense celles où il m'arrivait de jouer 200 fois dans la saison ! Je suis très content de faire des choses à l'extérieur, de me ressourcer. J'aime beaucoup Peter Handke et la perspective de l'incarner, de jouer un rôle dans lequel il a mis beaucoup de lui-même m'intéressait. Travailler avec Alain Françon et être en si bonne compagnie me plaisait et il n'y a eu aucune difficulté à obtenir la possibilité de jouer hors



Laurent Stocker et Ane Dahl Torp dans *1001 grammes*. LES FILMS DU LOS ANGL

de la Salle Richelieu, *Toujours la tempête*, aux Ateliers Berthier. Pour le film de David Charhon, je n'ai pas hésité : partager l'affiche et un rôle dans un « gros » film, avec Daniel Auteuil et des camarades qui viennent du théâtre, Julie Ferrier, Laurent Poitrenaux, Micha Lescot, Philippe Morier-Genoud, cela me paraissait important.

Au cinéma, vous êtes de ceux qui peuvent remercier Claude Berri.

Je lui dois beaucoup. J'ai passé une audition pour *Ensemble, c'est tout*. Mon agent de l'époque, Véronique Auriol, m'avait averti. Je devais jouer un aristo et je me suis déguisé en aristo. Il est très important, au cinéma, que le réalisateur voie immédiatement ce qu'il cherche... Ça a marché.

C'est au cinéma que vous avez eu votre première récompense...

Au théâtre, je n'ai jamais eu la moindre

récompense, donc, oui, ce César du meilleur espoir m'a fait plaisir, mais ensuite, on m'a proposé de nombreux rôles d'aristo et j'ai préféré dire non. Je donne toute de même la priorité à la Comédie-Française. Soit je me glisse dans les interstices des emplois du temps, soit je demande que l'on m'attende...

Le cinéma est-il une récréation pour vous ?

Oui, mais je suis aussi exigeant, je n'accepte pas tout et n'importe quoi. Il faut que le rôle et le réalisateur soient intéressants. Après, on a le droit de se tromper, on apprend aussi de nos erreurs. Mais je lis les scénarios avec beaucoup d'attention.

À quels rôles avez-vous renoncé au Français, cette saison ?

J'ai tout de même travaillé ! On a créé *Trahisons* au Vieux-Colombier au premier trimestre. Je ne reprends pas *Le*



Système Ribadier. Laurent Lafitte, lui, qui tourne aussi pas mal, retrouve son rôle et c'est Jérémie Lopez qui me remplace. Je crois savoir qu'un rôle intéressant m'attend à la rentrée au Français... On est un peu addict à cette maison. Elle est pleine de fantômes auxquels je tiens. Jean-Yves Dubois, Christine Fersen, Daniel Znyk... Lorsque je suis arrivé, au bout d'un an, je me suis dit qu'il y avait trop de fantômes, mais maintenant je sais qu'ils sont bienveillants. Et le carcan du Français est pour moi salutaire. J'aime ce cadre pour travailler mon instrument. Trois mois sans rien faire ou à attendre que mon téléphone sonne, je deviendrais fou. Je serais caviste en même temps qu'acteur.

Est-ce plus difficile, le théâtre ?

L'objet caméra ne me fait pas peur alors que le spectateur de théâtre me fout une trouille bleue. J'ai un trac terrible. Jusqu'à vomir. Aussi, je déconne beaucoup en coulisses, ce qui peut exaspérer mes partenaires... C'est tellement difficile... Je me souviens de *La Forêt*, d'Ostrovski, mise en scène par Piotr Fomenko. Un des très grands spectacles qu'il m'ait été donné de jouer. Avec Christine Fersen, justement. Nous jouions devant des demi-salles.... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. H. ET E. S.

 « 1 001 GRAMMES »
LA CRITIQUE

On ne pense pas assez, c'est pourquoi il nous faut un Bent Hamer, à l'importance du poids des choses et de la mesure des jours. En Norvège, au centre de Justervesnet, son héroïne, Marie (Ane Dahl Torp), exerce la fonction giralducienne de contrôleuse des poids et mesures, vérifiant à la ronde les balances et les pompes à essence. Sa vie est une science exacte. Elle s'accorde à

l'architecture contemporaine du centre: un bloc de solitude et de silence, une netteté dépouillée. Tout de même, elle fume beaucoup, seule marque d'un désordre intime qui devient bouleversement, à la mort de son père.

Diversions bienvenues, on l'envoie à Paris au congrès du BIPM (Bureau international des poids et mesures) vérifier la conformité du kilo norvégien avec le kilo étalon. Le charme d'un Paris ancien, du pavillon de Breteuil, à Sèvres, au quartier du Marais, où loge Marie, agit sur le film pour le faire dériver vers l'aléatoire et l'imprévisible.

Amoureux des fleurs et des oiseaux

Bent Hamer a quelque chose d'un Giraudoux norvégien, avec sa façon d'apporter à la rigueur scientifique, au sérieux bureaucratique, la correction légère de la fantaisie et de l'humour. Cela passe par le graphisme des plans (une procession de parapluies, un défilé révérencieux devant le poids étalon), ou par les sinuosités du sentiment. Marie trouve sur son chemin un physicien amoureux des fleurs et des oiseaux - il étudie les variations de leurs chants à proximité de la capitale. Laurent Stocker prête sa fine simplicité à ce savant poétique. La coquille de tristesse de Marie se brise comme la cloche qui protège le kilo norvégien.

Le film distille une sagesse discrète, des saveurs de proverbes inscrits sur les gâteaux. Un divertissement délicat, charmeur comme le printemps. ■

M.-N. T.



« 1001 Grammes »

Drame de Bent Hamer
Avec Laurent Stocker, Ane Dahl Torp, Hildegunn Riise
Durée 1h30
■ **L'avis du Figaro:** ●●●○



Le narrateur de la pièce de Peter Handke est en quête de sa propre origine. PHOTO M. CORBOU

THÉÂTRE «Toujours la tempête», créée par Alain Françon, mêle brillamment passé et présent.

Peter Handke, l'origine du temps



Impossible en voyant cette lande désolée qui descend en pente douce vers l'avant scène de ne pas penser aux nombreuses pièces de guerre d'Edward Bond montées par Alain Françon dans un décor comparable. Mais cette plaine est d'une nature fort différente, espace ouvert quelque part au cœur du Jaunfeld, en Carinthie autrichienne, où Peter Handke convoque dans la lumière tamisée du souvenir des figures du passé.

Ficelles. *Toujours la tempête* créée par Françon présente la particularité remarquable d'être bel et bien du théâtre tout en utilisant des ficelles renvoyant à la forme romanesque. Comme ce personnage simplement désigné par le mot « moi » en qui l'on peut légitimement voir un narrateur, ainsi qu'un double de l'auteur. Ce « moi » interprété par Laurent Stocker est donc un écrivain. Il y a les grands-parents, les oncles, la tante et surtout la mère. A l'énoncé de leur nom, ils apparaissent l'un après l'autre. Ce sont des voix du passé qui insistent dans sa tête. Par la grâce du théâtre, ils existent là, sous ses yeux et ceux du public.

Une concordance des temps quelque peu embrouillée fait qu'ils sont plus jeunes que lui, qui est pourtant plus jeune qu'eux. Façon de dire qu'il n'est pas encore né et que c'est lui qui les invente en tant qu'auteur. Ils n'habitent pas tout à fait le même

espace temporel ce qui ne les empêche pas de parfois dialoguer.

A travers eux, le narrateur cherche à comprendre ce qui le constitue. Il ne s'agit pas de nostalgie ni de recherche au sens où l'entendait Proust, mais de quelque chose comme l'élaboration d'une cosmogonie intérieure qui est aussi une quête des origines. « Nous sommes notre origine. Sans origine, nous ne sommes rien », dit le grand-père. Les pieds solidement plantés dans le sol, l'acteur Wladimir Yordanoff donne un visage concret à ce terrien

Loin de tout excès, Françon privilégie une interprétation mesurée s'appuyant sur des détails significatifs.

fier de la nature antitragique de son peuple. Son fils Grégor - joué par Gilles Privat - défend lui aussi leur naturel paisible de cultivateurs de pommes. La seule à exprimer une tonalité critique face à ces propos est Ursula. Quand ses frères partent se battre pour la Grande Allemagne sur le front russe, elle entre dans la clandestinité. Parfaite dans le rôle du mouton noir, Dominique Valadié campe cette rebelle avec une juste dose d'ironie.

L'impossibilité d'échapper à l'histoire est l'un des thèmes récurrents de cette pièce dont le titre s'inspire d'une didascalie du Roi Lear, « storm still ». La lande où

Lear éructe sa colère forme en quelque sorte l'arrière-fond de cette évocation - arrière-fond d'autant plus significatif que le spectacle est joué avec beaucoup de retenue. Loin de tout excès, Françon privilégie une interprétation rigoureusement mesurée s'appuyant sur des détails significatifs.

Idylle. Il y a cette façon étonnante qu'ont les grands-parents d'exprimer leur dégoût en crachant trois fois dans trois positions différentes, par exemple. Ou encore cet imperméable abandonné par la mère et que le narrateur hésite à enfilier. Un geste en dit parfois plus long que des mots. Interprétée par une Dominique Rey mond lumineuse,

la mère vit au cœur même de la guerre une période d'immense bonheur dans les bras d'un soldat allemand. Né de cette idylle avec un ennemi, le fils sera considéré par les siens comme un bâtard. D'où peut-être ce souci de fouiller ses origines en quête d'une vérité toujours à construire, ou d'un rêve éveillé évoquant une réalité flottante, où présent et passé se recomposent sur fond de tragédie en une vision apaisée.

HUGUES LE TANNEUR

« Toujours la tempête », de Peter Handke, ms. Alain Françon jusqu'au 2 avril aux Ateliers Berthier, Paris. Du 8 au 10 avril à Saint-Etienne, les 15 et 16 avril à Amiens, du 22 au 26 avril à Nice



Peter Handke, retour au pays natal

De l'histoire d'une région autrichienne, le dramaturge fait une saga universelle traversée par la douleur et la force de vie.

Alain Françon et ses comédiens la magnifient avec incandescence.

TOUJOURS LA TEMPÊTE
de Peter Handke
Théâtre national de l'Odéon
Ateliers Berthier

Il est des soirées rares au théâtre. À peine s'installe-t-on dans la salle, que l'on pressent qu'elle sera d'exception. Avant même que les lumières ne s'éteignent, on est prêt à s'abandonner. On sait déjà qu'une plongée au plus profond de soi s'amorce.

C'est l'une de ces soirées que propose Alain Françon avec sa création, en France, de *Toujours la tempête* (1), la dernière pièce de l'Autrichien Peter Handke. Écrit en 2012, composé en cinq parties alternant courts dialogues et longs monolo-



Toujours la tempête de Peter Handke, un drame épique de trois heures où un homme se penche sur son passé.

gues, ce drame épique de trois heures pourrait se résumer en une formule : un homme se penche sur son passé - « moi », le narrateur, double (en partie) de l'auteur. Il est revenu sur les terres de Carinthie qui l'ont vu naître - « une lande, une steppe, une lande steppe, ou n'importe où ». Là, « maintenant, au Moyen Âge, ou n'importe quand », il invoque ses ancêtres : son grand-père, sa grand-mère, sa mère, ses trois oncles, sa tante... Tous répondent à son appel. Peu à peu, se raconte la petite histoire d'une communauté emportée dans le maelström de l'Histoire.

De la naissance du narrateur dans les années 1930, à la fin de la dernière guerre, les épisodes se succèdent. D'abord, la vie heureuse dans une Carinthie rattachée en 1920 à l'Autriche, fière de sa langue et de ses traditions. Puis les premiers nuages qui s'amoncellent au lendemain de l'Anschluss sur une Allemagne décidée à dissoudre toutes les populations dans son Grand Reich. Enrôlés de force dans la Wehrmacht, deux des oncles périront sur le front russe. Le troisième, Gregor, ainsi que

la tante Ursula rejoindront les partisans de la Jaunfeld - unique maquis de Résistance en territoire allemand pendant la guerre. Ursula n'en reviendra pas. Gregor verra le jour de victoire. Mais sa joie sera de courte durée. La guerre froide s'annonce. Les héros d'hier sont devenus suspects. Alors que les troupes britanniques occupent sans ménagement la Carinthie, on leur conseille de rejoindre leurs frères slovènes dans la nouvelle Yougoslavie de Tito. À moins qu'on ne leur indique le chemin de l'Union soviétique...

Racontée ainsi, cette chronique peut sembler relever d'un cours sur une histoire peu connue. C'est compter sans la puissance de l'écriture de Peter Handke, son lyrisme, sa force poétique. Sans sa capacité à fondre l'intime dans l'universel. Aux interrogations évidentes sur la roue de l'Histoire, s'ajoutent celles de l'identité et de sa quête, de la mémoire, fidèle ou reconstruite sur l'air du « c'était bien mieux avant! », alors que le narrateur était à peine né lorsque commence le récit. Où passe la frontière entre le réel et le

mythe ? Entre le monde des morts et celui des vivants, unis en un dialogue étonnamment paisible, sans que l'on sache qui donne vie à l'autre ? Il y aurait mille autres choses à écrire tant le texte est dense, profond, quasi insondable comme pourrait l'être une rivière souterraine aux bras et aux méandres sans fin.

Peu à peu, se raconte la petite histoire d'une communauté emportée dans le maelström de l'Histoire.

On n'en applaudit que plus fort la mise en scène d'Alain Françon, enchâssée dans un décor envoûtant de lande minérale, aux confins du présent et de l'au-delà. L'épure est de règle. Elle n'est jamais pesante, insultant, par petites touches, une indicible légèreté jusque dans le tragique. Surtout, Alain Françon laisse toute la place à la seule parole,

portée par les acteurs qu'il dirige d'une main extraordinairement sûre. Frémissants de vie, en tension permanente, ils sont magnifiques : Wladimir Yordanoff et Nada Sirançar, les grands-parents, témoins impuissants d'un univers en plein délitement ; Dominique Reymond, la mère en recherche du soldat allemand, père du narrateur, le « bâtard » ; Dominique Valadié, la tante Ursula, brûlante jusqu'à se consumer elle-même dans le sacrifice et le besoin d'amour ; Gilles Privat, l'oncle « résistant » idéaliste, drôle, bouleversant, misanthrope qui ne croit plus qu'à ses pommes cox, quand l'humanité s'avère si terrifiante. Enfin, il y a Laurent Stocker, d'une évidence stupéfiante. Il ne fait rien. Il ne joue rien. Il « est ». « Moi », le « narrateur ». Peter Handke. Nous.

DIDIER MÉRÉUZE

19 h 30. Jusqu'au 2 avril.

RENS. : 01/4 85 40 40. www.theatre-odeon.eu
[1] Texte français établi par Olivier Le Lay
Accompagné d'un dossier Revue l'Avant-scène
Théâtre n° 1380, 144 p. 12 €.

REPÈRES

PETER HANDKE

- Né le 6 décembre 1942, à Griffen, en Carinthie (Autriche), Peter Handke est l'un des écrivains majeurs de langue allemande.
- Installé aujourd'hui en France, il est l'auteur, depuis 1966, d'une quarantaine de récits, romans, essais (*Bienvenue au conseil d'administration* en 1967, *Essai sur le Lieu Tranquille* en 2012).
- Il a signé une dizaine de scénarios pour des

cinéastes, notamment Wim Wenders

(*L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, d'après son propre roman en 1972, *Les Ailes du désir* en 1987) ou pour lui-même (*La Femme gauchère* en 1978, *L'Absence* en 1993).

- Il a écrit une quinzaine de pièces, dont *Outrage au public* en 1986, *La Chevauchée sur le lac de Constance* en 1971 (créée en France par Claude Régy avec Gérard Depardieu, Michael Lonsdale, Delphine Seyrig, Jeanne Moreau et Sami Frey), *Par les Villages* en 1981, repris il y a deux ans à Avignon par Stanislas Nordey.



CULTURE

Un long périple au pays du souvenir

À Paris, Alain Françon adapte « Toujours la tempête », de Peter Handke, aux accents autobiographiques

THÉÂTRE

Ils sont venus, ils sont tous là. Les grands-parents, les oncles, la tante, la mère, sur une lande qui pourrait être un champ, en Carinthie (Autriche). Réunis par la grâce d'un jour de fête, dans leurs habits du dimanche. Convoqués par quelqu'un qui s'appelle Moi, et que l'on verra, selon les moments, comme un enfant ou un adulte.

Ce Moi, c'est le narrateur de *Toujours la tempête*, la pièce de Peter Handke créée en France dans une mise en scène d'Alain Françon, et présentée aux Ateliers Berthier de l'Odéon - Théâtre de l'Europe. Un long voyage dans le souvenir, une épopée familiale, une traversée de l'Histoire, qui nous emmène sur une scène du monde où se re-

trouvent les morts et les vivants, où cohabitent la lumière et les ténèbres, où se conjuguent l'instant et l'éternel.

Cette pièce, Peter Handke l'a écrite pour ses ancêtres, qu'il vénère. On pourrait être tenté d'y voir une œuvre autobiographique, nourrie de faits et de souvenirs. Mais ce serait en réduire le cadre, plus grand que ces faits et ces souvenirs. Il suffit de rappeler que Peter Handke est né en 1942 dans un village de Carinthie. La famille de sa mère appartenait à la minorité slovène de la région, son père était un soldat allemand de passage, ce qui fit de lui un « bâtard », comme l'enfant de *Toujours la tempête*. Les grands-parents avaient une ferme.

Eternelle insouciante

Maintenant, retournons sur la lande, et écoutons-les, ces gens heureux sur qui va s'abattre une tragédie, un mot qu'ils n'aiment pas. Quand éclate la seconde guerre mondiale, les Slovènes de Carinthie sont enrôlés dans l'armée du III^e Reich, l'Autriche ayant été annexée par l'Allemagne en 1938.

Mais ils ne se sentent pas allemands. Leur pays, c'est leur langue, qu'on leur interdit de parler. Alors certains partent dans les forêts, pour ne pas combattre avec les nazis. Venus du sud, d'autres opposants les rejoignent. Ainsi se constitue un front de libération, soutenu par les Britanniques. C'est la seule résistance organisée sous le III^e Reich, dit un des per-

sonnages de *Toujours la tempête*.

Parmi ces personnages, il y a les trois oncles de Moi : Valentin, Benjamin et Gregor. Les deux premiers sont soldats, même le plus jeune, qui n'a pas 20 ans. Ils meurent, et les parents crachent vers le ciel, maudissant l'Allemagne qui tue leurs enfants. Le troisième, Gregor, rejoint la résistance, tout comme Ursula, la sœur ténébreuse, la vieille fille de la famille qui ne se sent pas aimée. Ursula meurt sous la torture. Seul Gregor survit. Et puis, il y a la mère de Moi. La seule sans prénom. Elle est là, avec son ventre qui devient rond, puis son enfant, en figure de l'éternelle insouciante, éternelle heureuse. Dans une famille où l'on ne dit jamais le mot amour, elle dit que son fils est un enfant de l'amour.

Et Moi, que fait-il ? Familier et lointain aux autres, il se tient dans le temps des mots, qu'il appelle de ses vœux pour raviver le passé et combattre la nostalgie. Car ces deux mouvements s'étreignent, ils enlacent le paysage, les gens, le drame, le ciel et la terre du Jaunfeld, la vallée de Carinthie où *Toujours la tempête* se joue. S'ils avaient un goût, ces mouvements, ce serait celui des pommes du verger que Gregor aime par-dessus tout. S'ils avaient un parfum, ce serait celui du tilleul. Mais ils sont avant tout des mots, taillés dans la matière épique chère à Peter Handke, alliés pour conjuguer le cru et le sacré.

Sur le plateau des Ateliers Berthier, une lande de pierre parse-

VERBATIM

« Et voici que repasse cet homme que j'ai vu il y a une éternité, au bord d'une grand-route, vêtu d'habits du dimanche, ceux d'ici, ses jambes de pantalon flottant au vent, il passe d'éternité en éternité. Et deux hommes se croisent encore, chacun avec un "calumet de la paix". Et un autre mélange des cartes à jouer en marchant. Et une bataille de boules de neige fugitive. Et des pommes qu'on lance. »

Extrait de la pièce « *Toujours la tempête* », de Peter Handke.



mée d'une herbe rase. Moi reste souvent sur le côté. C'est Laurent Stocker qui le joue, avec la délicatesse que l'on met à réveiller un enfant endormi. Dominique Reymond joue sa mère. Telle une biche, belle, séduisante, séductrice. Nada Strancar et Wladimir Yordanoff sont d'impeccables grands-parents, campés sur leurs jambes écartées, à la paysanne. A Ursula, Dominique Valadié donne une chair de noire tristesse. Pierre-Félix Gravière (Benjamin), Gilles Privat (Gregor) et Stanislas Stanic sont les frères, sans férir, avec leurs désirs, leurs rages et leurs dégoûts.

Tout cela est bien. Mais très académique, à cause de la mise en scène. Alain Françon traite le texte de Peter Handke avec une grande tenue, certes. Mais il va trop loin, en lui témoignant un respect qui frise la sagesse compassée.

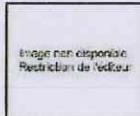
On regrette que son travail ne

fasse pas écho à une question posée par l'un des personnages de *Toujours la tempête* : « Qu'est-ce que la vie sans le sentiment de la vie ? » C'est ce sentiment-là qui manque au spectacle, pour le moment. Souhaitons que le temps le lui insuffle : la pièce se joue jusqu'au 2 avril. ■

BRIGITTE SALINO

Toujours la tempête, de Peter Handke. Mise en scène : Alain Françon. Avec Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Laurent Stocker, Nada Strancar, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff. Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris. Tél. : 01-44-85-40-40. Du mardi au samedi à 19 h 30, dimanche à 15 heures. De 6 € à 34 €. Durée : 3 h 30. Jusqu'au 2 avril. Le texte de la pièce est édité par « L'Avant-scène Théâtre » (n° 1380), 109 p., 12 €.

**Cette pièce,
Peter Handke
l'a écrite pour
ses ancêtres,
qu'il vénère**



L'enfance rêvée de Peter Handke

Dans sa pièce *Toujours la tempête*, donnée à Paris, l'écrivain autrichien revient sur l'histoire de ses ancêtres slovènes. Entretien.



CULTURE & IDÉES

Peter Handke

« Il faut rêver comme Shakespeare »

Une œuvre « auto-mythique » : c'est ainsi que l'écrivain autrichien décrit sa pièce « Toujours la tempête », donnée à Paris

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE SALINO

Au bout de l'allée, il y a la maison et le jardin. Au loin, la colline et la forêt de Vélizy. Sur la route passent les cars qui vont à la gare de Chaville. C'est là que Peter Handke vit depuis 1990. Là qu'il écrit, marche, cueille des champignons. Sur la grande table du bas, il y a des cailloux ramassés en chemin. Sur le bureau d'une petite pièce, en haut, des crayons à papier sont rangés. Peter Handke écrit à la main. Il prend des notes dans des carnets, rédige sur des feuilles. Jeudi 26 février, il prend un crayon et le promène sur une feuille, pour faire entendre le bruit.

A quelques jours de sa création, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dans une mise en scène d'Alain Françon, il parle de *Toujours la tempête*, sa nouvelle pièce. Un retour sur enfance. Elle se passe en Carinthie, où Peter Handke est né, en 1942, dans une famille de la minorité slovène. Il convoque sur une lande ses grands-parents, ses oncles, sa tante, sa mère et « Moi », le narrateur, qui est à la fois l'auteur dans son landau et le même adulte, qui se souvient des années de guerre pendant lesquelles des Slovènes ont combattu les nazis.

Diriez-vous que « Toujours la tempête » est autobiographique ?

Je dirais plutôt auto-mythique. J'ai toujours envié Shakespeare, qui écrivait sur des faits devenus légendaires deux cents ans avant lui. Entre l'époque du récit de *Toujours la tempête* et moi, il y a cinquante ans seulement. Mais je me suis dit : il faut rêver comme Shakespeare. C'était mon point de départ. Je voulais raconter l'histoire de mes ancêtres depuis long-

temps. Je me demandais comment faire. Je me suis souvenu d'un jour où ma mère et moi, j'étais déjà adulte, étions assis sur un banc, dans la plaine de Carinthie, face à la chaîne des Karavanke. C'était un jour très clair, avec une lumière qui rend pensif. J'étais souvent agacé par ma mère. Mais ce jour-là, tout d'un coup, il y a eu une paix énorme entre elle et moi et le paysage. Ce qu'a vécu le peuple slovène pendant la seconde guerre mondiale m'est revenu, et je me suis dit : si je me mets dans la pièce, pas d'une manière réaliste, mais comme un rêveur en plein jour, comme cette lumière-là, je peux écrire.

Que représente pour vous l'histoire de votre famille ?

La tragédie de gens qui n'aimaient pas la tragédie. Ils aimaient s'occuper de la ferme, des champs, des vergers. Ils voulaient parler leur langue, le slovène, mais après la prétendue annexion de l'Autriche par l'Allemagne, en 1938 – je dis prétendue parce que 80% des Autrichiens étaient des nazis –, les Slovènes étaient obligés de parler allemand. Pendant la guerre, ils ont été incorporés dans l'armée. Deux de mes oncles sont morts, l'un en Crimée, l'autre au nord de Leningrad. L'un d'eux aurait voulu rejoindre les partisans, des Slovènes qui ne voulaient plus être soldats pour les nazis. Ils se sont réfugiés dans les forêts, où ils ont été soutenus par les partisans de Tito, qui venaient du sud. Et ils ont résisté, avec l'aide des Britanniques.

Les Slovènes n'étaient pas du tout politisés. Comme je l'ai dit, ils voulaient parler leur langue. Est-ce qu'on peut enlever à quelqu'un sa langue ? C'est de cela que je voulais parler,



en le rendant universel. Ce n'était pas la peine d'écrire si je m'en tenais au naturalisme d'un problème austro-slovène. J'ai gardé des noms et des dates, j'en ai changé d'autres. Je voulais trouver un équilibre entre le rêve et les faits. Sans la fantaisie qui soutient la réalité, qui est vraiment la reine du langage et des images, ce ne serait qu'un petit chapitre de l'Histoire. Il faut l'imagination, le sentiment, la douleur, la joie et la danse pour que cela devienne une pièce.

**Dans « Toujours la tempête », vous faites parler des morts. Est-ce plus difficile que de faire parler des vivants ?
Ou est-ce que la question ne se pose pas ?**

Elle ne se pose pas du tout. J'ai suivi mon rêve éveillé, et ils sont venus, comme ça. Il y a dans la pièce beaucoup de citations de lettres des frères de ma mère et de ma mère. Mais *Toujours la tempête* est avant tout une fiction physique. Elle vient du mythe, qui était en moi, selon lequel cette famille était une sainte famille. Une famille en même temps idiote, pleine de dégoûts, de colère, d'amour, de profondeur. Je les vénère tous, dans cette famille. Je suis comme Moi, le narrateur de la pièce, qui veut caresser la tête des ancêtres morts.

Quand vous étiez enfant, parliez-vous slovène avec eux ?

Pendant mes deux premières années, j'étais en Carinthie. Mes grands-parents et ma mère devaient parler slovène, en secret, à la ferme. On m'a dit qu'à 2 ans je ne parlais que cette langue. Puis, en 1944, je suis allé à Berlin avec ma mère. Quand on est revenu en Carinthie, en 1948, je ne parlais plus un mot de slovène, mais le dialecte berlinois. J'étais la honte du village, où la majorité parlait allemand. A l'école, les enfants étaient obligés d'apprendre le slovène. C'était une punition contre leurs parents, qui avaient soutenu les nazis. Mais personne ne voulait l'apprendre. Moi non plus. Je ne sais pas pourquoi. J'ai commencé à l'aimer à l'église, avec la messe, les litanies. C'était magnifique. Sans la sonorité des litanies slovènes, je ne serais jamais devenu écrivain.

Etes-vous nostalgique de cette enfance ?

Oui, et en même temps je suis très critique envers moi. Comme l'a dit Virgile : je suis le

gardien d'un pauvre jardin. Un indigène qui regarde le monde des ancêtres, un peu comme les Indiens de l'Alaska. En été, à Anchorage, il y a de gentils Américains qui viennent du sud. Ils sont nombreux et, au milieu d'eux, on voit des Indiens isolés qui sont assis sur l'herbe. De temps en temps ils se lèvent, se font un signe de la main et se rasseyant.

Le narrateur de « Toujours la tempête » est un enfant né d'un soldat allemand, comme vous. Ce « bâtard » dit que c'est très bien d'être sans père. Vous le pensez, vous ?

Dans la vie, je ne sais pas. C'est ambigu. Dans une pièce de théâtre, c'est différent : il faut capter les possibilités de la vie qu'on n'a pas vécue, sans quoi la vie devient plate. Et il faut le faire avec enthousiasme. L'enthousiasme est essentiel pour la littérature

Quand vous écrivez une pièce, vous voyez la scène d'un théâtre ?

Oui. Ce n'est pas un théâtre précis, mais c'est le théâtre, et c'est un autre moi qui le voit. Le moi que j'aime. Celui qui écrit. Le vrai moi quotidien, je l'aime un peu moins. Parfois, j'en ai marre de voir ce moi qui ne travaille pas, qui ne rêve pas, qui ne s'imagine pas. Quand l'imagination arrive, je l'interprète, et je n'ai plus besoin d'explication : c'est vraiment l'existence supérieure. Travailler avec le langage, dans une suite. Comme dit Goethe, il y a deux façons de devenir grand : la violence, ou la suite, c'est-à-dire la constance. Même les petites gens peuvent avoir une suite dans le travail. Moi, je suis pour la suite. Quand il y a la suite, je me sens vivre. Et digne.

Vous n'êtes pas allé voir « Par les villages », votre pièce créée dans la Cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon, en 2013. Irez-vous voir « Toujours la tempête » ?

Il ne faut jamais dire non, mais non, je n'irai pas.

Vous vous ennuyez, au théâtre ?

Je ne m'ennuie pas, je n'y vais pas. Ou pas souvent.

Pourquoi ?

J'ai l'impression, pas seulement en France mais partout, qu'il faut des codes, maintenant, pour comprendre. Moi, j'ai besoin du théâtre comme imagination. ■



À VOIR

**« TOUJOURS
LA TEMPÊTE »**

de Peter Handke.
Mise en scène Alain Françon. Ateliers Berthier/Odéon - Théâtre de l'Europe, 36, boulevard Berthier, Paris 18°. Tél. : 01-44-85-40-40. Durée : 3 h 20. De 6 € à 23 €. Jusqu'au 2 avril.



À LIRE

**« TOUJOURS
LA TEMPÊTE »**

de Peter Handke, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay (Le Bruit du temps, 2012).



CULTURE & IDÉES

L'épique et la polémique

Né à Griffen, en Carinthie, en 1942, Peter Handke a interrompu ses études de droit en 1965, quand son premier roman, *Les Frelons*, a été accepté par l'éditeur Suhrkamp. Depuis, Peter Handke a publié plus d'une quarantaine de récits, romans, essais et pièces de théâtre, qui ont fait de lui le plus grand écrivain autrichien, avec Thomas Bernhard (1931-1989) et Elfriede Jelinek (née en 1946), Prix Nobel de littérature en 2004. De ses livres des années 1970-1980, comme *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty* ou *La Femme gauchère*, à ses œuvres plus récentes, comme *Mon année dans la baie de Personne* ou *La Perte de l'image*, il a creusé le sillon d'une écriture de plus en plus ample, épique.

Parmi ses pièces, plusieurs ont été créées en France par Claude Régy : *La Chevauchée sur le lac de Constance*, *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition* et *Par les villages*, repris dans une mise en scène de Stanislas Nordey au Festival d'Avignon, en 2013. Luc Bondy a créé *L'heure où nous ne savions rien l'un de l'autre* et *Les Beaux jours d'Aranjuez : un dialogue d'été*.

En 2006, Marcel Bozonnet, l'administrateur général de la Comédie-Française, a déprogrammé une de ses pièces, *Voyage au pays sonore ou l'art de la question*, après avoir appris que Peter Handke avait assisté à l'enterrement de Slobodan Milosevic, le dirigeant serbe jugé par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité et

génocide. La décision de Marcel Bozonnet a suscité une violente polémique. Certains, comme Olivier Py, l'ont approuvée. D'autres ont pris la défense de Peter Handke, en particulier Patrick Modiano, Harold Pinter et Elfriede Jelinek. Au *Monde*, qui lui demandait en 2012 ce qu'il pensait de la Yougoslavie et du massacre de Srebrenica perpétré par les Serbes en 1995, l'écrivain autrichien répondait : « *Four en parler, il faut trouver le bon moment. Il faut aussi que l'autre écoute, que la conversation ne se transforme pas en dispute idéologique, qu'elle soit dirigée par la mélancolie. Comme le dit Goethe, dans Torquato Tasso, il faut qu'une roue de douleur et de gaieté tourne dans la poitrine. Alors on pourra en parler.* » ■

B. SA.



Le livre des fantômes de Peter Handke à l'Odéon

Philippe Chevilley
pchevilley@lesechos.fr

« Toujours la tempête » est une aventure – mouvementée, passionnante, exigeante. Plus de trois heures durant, Peter Handke réveille les fantômes de son passé et ceux d'une Europe meurtrie, jamais vraiment remise de la tyrannie nazie et des séquelles de la guerre froide. La surprise pour le spectateur qui se souvient du flot poétique volontiers énigmatique de « Par les villages » (1981), pièce phare de l'écrivain autrichien, tient au caractère concret, limpide de cette nouvelle œuvre monstre. Son héros, « Moi », convoque ses ancêtres morts sur une lande déserte et les invite à rejouer le drame de leur vie, anéantie par la guerre de 1939-1945 – ou comment une famille, membre d'une minorité slovène de Carinthie, se retrouve l'éternelle oubliée de l'Histoire, bafouée par les dictatures comme par les démocraties...

« Moi », le bâtard, retrouve avec tendresse sa mère recherchant son amant allemand sur les terrains de bataille, ses oncles et tantes tiraillés – les uns enrôlés de force par le Reich, les autres résistants dans la forêt – et ses grands-parents, témoins outragés de la tragédie d'une communauté qui se disait imperméable au tragique... Handke donne voix à ces hommes et à ces femmes exemplaires ; évoque les racines profondes, qui, loin de faire le lit du nationalisme, se dressent en rempart contre tous les fascis-

THÉÂTRE
Toujours la tempête

de Peter Handke
M.S. d'Alain Françon
Odéon-Berthier, jusqu'au
2 avril (01 44 85 40 40),
3 h 20 avec entracte.

mes ; exalte l'amour qui nous protège du néant. Il dessine au passage des paysages et des ciels superbes. Alain Françon, le metteur en scène, le suit à la lettre. Chaque mot compte dans la bouche des comédiens, qu'il dirige au cordeau. Ils sont tous intenses, magnifiques : Laurent Stocker, « Moi » tout intérieur ; Gilles Privat, l'oncle candide devenu misanthrope ; Dominique Reymond, mère solaire ; Dominique Valadić, tante-requiem de l'amour ; Nada Strancar et Wladimir Yordanoff, patriarches vibrant d'humanité. Tout est frappant dans cette mise en abyme, sans concession.

Parti pris épuré

C'est sans doute la limite du spectacle : le parti pris austère, épuré, de Françon bride un peu l'émotion et la poésie. On ne respire pas assez l'air de la forêt, on n'entend pas assez le battement d'ailes des oiseaux – tout ce qui donne à « Moi » la force de contrer le nihilisme incarné par son oncle Gregor. C'est d'autant plus sensible à la fin que l'écriture de Handke a tendance à scétioler dans ce long dialogue philosophique sur les leçons de l'Histoire... Comme si, touchant sa vérité, l'auteur n'avait pu empêcher sa plume de trembler. Malgré ces réserves, « Toujours la tempête » est un spectacle d'une grande intelligence et qui donne à penser – sur le monde tragique et beau dont nous sommes les héritiers désemparés. ■



« Moi » (Laurent Stocker) avec le fantôme de sa mère (Dominique Reymond) sur la lande d'une Carinthie rêvée. Photo Delalande/Sipa



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Das Weisse vom Ei (Une île flottante)

Vaudeville rotentri
D'après **Eugène Labiche**
12h | Mise en scène Christoph Marthaler | En allemand surtitré et en français
Jusqu'au 29 mars, **Odéon-Théâtre de l'Europe**, Paris 6^e
| Tél. : 01 44 85 40 00



Toujours la tempête

Saga familiale
Peter Handke
13h20 | Adaptation Olivier Le Lay | Mise en scène Alain Françon | Jusqu'au 2 avril, **Odéon-Théâtre de l'Europe Ateliers Berthier**, Paris 17^e
| Tél. : 01 44 85 40 00

Un classique du vaudeville prétentieusement modernisé ; un drame épique contemporain dirigé comme du Tchekhov. Deux spectacles en sens inverse. L'un laborieux. L'autre saisissant. Mais pourquoi donc l'iconoclaste metteur en scène suisse Christoph Marthaler s'est-il attaqué à Eugène Labiche (1815-1885), bien plus iconoclaste que la potache caricature qu'il en dresse ? Un monde sacré et conventionnel que celui de l'auteur de *La Poudre aux yeux*, lourdement rebaptisée pour l'occasion *Une île flottante*. Mais de pièce en pièce, d'imbroglio en quiproquo, Labiche n'en finit pas de moquer jusqu'à l'absurde et avec cruauté la bêtise, l'hypocrisie, la lâcheté de la petite-bourgeoisie second Empire ! Bien plus dérangeant que tous les trucs formalistes qu'impose Marthaler pour prétendument démonter son univers...

Après un prologue polyglotte où tous les acteurs, à l'avant-scène, s'échinent à un charabia annonçant à ceux qui ne le comprendraient pas la sottise de la famille européenne traditionnelle épinglée ici. C'est en allemand et français que les deux familles de la comédie vont en effet faire assaut d'esbroufe pour négocier au mieux le mariage de deux rejetons qui s'aiment déjà... Mais qu'on se rassure ! Pour bien marquer le regard critique et distancié du metteur en scène, qui connaît par cœur sa très brechtienne *Noce chez les petits-bourgeois*, pères, mères et prétendants divers s'exprimeront avec une insupportable lenteur entre chaque réplique. Sous le regard de portraits expressionnistes accrochés au mur, vêtus comme eux et leur ressemblant en plus moches. Avait-on besoin d'entendre ces coups de pendule erratiques pour comprendre enfin qu'on était dans une société déglinguée ? Tel quel, le texte de Labiche l'exprimait bien plus drôlement.

A l'opposé est la démarche d'Alain Françon dans *Toujours la tempête*, de Peter Handke. Un titre shakespearien pour raconter – plutôt sur la lande désolée du *Roi Lear* selon le beau décor de Jacques Gabel... – la triste épopée de cette Carinthie dont est originaire un des fondateurs du théâtre « post-absurde » contemporain, un théâtre

tout ensemble historique et métaphysique, où se dit et se brasse le monde en longs monologues philosophico-poétiques. Handke croit en effet désespérément au pouvoir de la langue et de la parole. C'est justement pour défendre la culture, les sacrifices et les luttes de ses aïeux carinthiens qu'il leur a consacré cette fresque. Un personnage – qui pourrait être lui, et s'appelle « Moi » (Laurent Stocker) – y convoque sur un plateau en forme de vieille carte de géographie les fantômes de sa parentèle du sud montagnard de l'Autriche... Ils viennent lui confier leurs tragiques destins.

Dans le vieil Empire autro-hongrois, la Carinthie était une région biculturelle à la vivante minorité slovène ; après la défaite de 1918, la République autrichienne naissante voulut la conserver. Un référendum lui donna raison en 1920, mais provoqua pour jamais les dissensions au sein de la minorité, dont on ne respecta d'ailleurs pas vraiment la culture et la langue. Quand l'Autriche fut annexée par les nazis, en 1938, les Sloènes de Carinthie furent pourtant les rares à résister au Reich, donnant quelques lettres de noblesse par leur héroïsme à l'Autriche d'après guerre...

A travers son histoire, Handke témoigne ainsi de l'Histoire. Sous forme testamentaire. Confesser sa tendresse et son admiration pour ses racines slovènes lui sert-il à justifier certaines prises de position politiques trop reprochées ? Un de ses personnages – l'oncle Gregor, ex-résistant désabusé – affirme ne plus croire à la marche vers le progrès de notre monde. Handke, mystérieusement, si. Par la beauté de son écriture, et les interrogations essentielles qu'elle porte. Le miracle est que d'une saga potentiellement didactique Alain Françon tire pareille vie. Réussisse une polyphonie dont les chœurs brisés, marginalisés, s'avèrent avec légèreté et gravité mêlées les héritiers de ceux de Tchekhov. Françon a poussé ses acteurs à des incarnations bouleversantes. De Nada Strancar à Dominique Reymond, de Dominique Valadié à Gilles Privat... Vivants ou morts dans la fable, dans une sarabande crépusculaire par-delà le temps, ils sont tous magnifiques ●



Toujours la tempête

De Peter Handke mise en scène
d'Alain Françon Durée 3h20
Jusqu'au 2 avr 19h30 (du mar
au sam) 15h (dim) **Odeon** -
Théâtre de l'Europe aux Ateliers
Berthier 8 bd Berthier 17^e
01 44 85 40 40 (6 34 €)

Titre shakespeareien pour
cette sarabande crépusculaire
par delà le temps Handke
y évoque cette Carinthie dont
il est originaire, une région
du sud de l'Autriche à la
vivante minorité slovène Une
des rares à résister au Reich
quand l'Autriche fut annexée
par les nazis Sa culture
slovène n'en fut pas préservée
pour autant C'est pour
la défendre que le dramaturge
autrichien a voulu cette
fresque où il se met en scène
pour convoquer ses aïeux
sur un plateau en forme
de vieille carte de géographie



Toujours la tempête

Jusqu'au 2 avr Ateliers Berthier



Invitations Télérama Sortir

LES INVITATIONS SONT ACCESSIBLES SUR INTERNET
UNIQUEMENT, À L'ADRESSE SUIVANTE : PLUS.TELERAMA.FR

Théâtre

En attendant Godot

Soirées Télérama Sortir
les 10, 11 et 12 mars, 20h30,
Théâtre de l'Aquarium, 12^e.
Location : 01 43 74 99 61.
Lumineuse idée que
d'avoir fait jouer les deux
errants d'*En attendant
Godot* par deux comédiens
ivoiriens magnifiques
(Fargass Assandé et Michel
Bohiri). D'emblée, ils
évoquent les émigrés
clandestins d'aujourd'hui,
et le chef-d'œuvre de
Beckett apparaît soudain
bien plus politique que
métaphysique... C'est
tout l'intérêt de cette
poignante mise en
scène que de réveiller
ainsi le texte, de
l'ouvrir à toutes
ses interprétations
possibles. — F.P.

Les Ratés

Soirées Télérama Sortir
les 10 et 11 mars, 18h30,
Théâtre du Lucernaire, 6^e.
Location : 01 45 44 57 34.
Difficile de naître et de vivre
avec une tête de rat...
C'est pourtant le destin
de ces jumeaux-là, que tous
rejetent, des parents aux
amis via les employeurs.
Tragédie intime, sociale
mais aussi farce burlesque :
c'est le défi de ce drôle
de spectacle. — F.P.

Daisy

Soirée Télérama Sortir
le 4 mars, 20h30, matinée
le 8 mars, 15h, Théâtre
du Rond-Point, 8^e.
Location : 01 44 95 98 21.
Ecrit, scénographié
et mis en scène par
l'iconoclaste Hispano-
Argentin, voilà une fable
sur les étonnants rapports
de l'homme et de l'animal,
comprenez ici la chienne
Daisy. Dénonciateur des
vices de nos sociétés
libérales, l'imprévisible
Rodrigo Garcia annonce
rendre ici un hommage
à la littérature. — F.P.

Toujours la tempête

Soirée Télérama Sortir le 3 mars,
19h30, matinée le 8 mars, 15h,
Théâtre de l'Odéon, 6^e.
Location : 01 44 85 40 40.
De Nada Strancar à
Dominique Valadié et
Dominique Reymond,
magnifique distribution
(toute vitézienne) pour
la dernière pièce de Peter
Handke montée par Alain
François. Il y sera question
de la Carinthie natale
du grand dramaturge, la
seule région de la grande
Allemagne à avoir résisté
au nazisme... — F.P.

Humour

Ingérable !

Soirées Télérama Sortir
les 27 fév. et 6 mars, 21h45,
Théâtre de Dix-Heures, 18^e.
Location : 01 46 06 10 17.
Ingérable ! Une réputation
qui a valu à l'humoriste-
animateur Yassine Belattar
certains déboires
professionnels. Tout au long
de ce « stand-up anti-stand-
up », personne n'échappe
à son ironie mordante :
les Femem, les racailles,
les bobos, les Qataris.
Ingérable ? Peut-être.
Talentueux, c'est sûr. — M.B.

Enfants

Dormir cent ans

Matinées Télérama Sortir
les 26 fév., 14h30, 28 fév.,
16h, soirée le 27 fév., 19h,
Théâtre Paris-Villette, 19^e.
Location : 01 40 03 72 23.
Aurore et Théo ont grandi.
Ils racontent le corps qui
change, les sentiments
naissants, les peurs
nouvelles..., leur nuit
adolescente ! Cette création
de Pauline Bureau retrace
ce passage entre l'enfance
et l'âge des possibles. Une
pièce qui convoque aussi
bien le fantastique des
contes que les écrits de
Bruno Bettelheim ou le rock
de Patti Smith. — F.-S.M.



ODEON

Toujours la tempête

Du 4 mars au 2 avr

Odéon-Berthier

Handke/Françon. Une mémoire-paysage. Une chorale de présences conjuguee à tous les temps. Un autoportrait de l'auteur parmi ses ancêtres, intime, historique. Du grand Handke.
Rens./Rés 01 44 85 40 40
theatre-odeon.eu



3 raisons d'aller voir

TOUJOURS LA TEMPÊTE

De Peter Handke. Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris (XVII^e). Jusqu'au 2 avril puis en tournée. ★★★

1. POUR L'HISTOIRE C'est un beau voyage dans la Carinthie slovène de la Seconde Guerre mondiale, époque où cette région slave de l'Autriche se resserrait autour de sa langue, ultraminoritaire. Embrigadés dans la folie nazie, les Slovènes ont été les seuls à résister. Ils n'en seront pas remerciés.

2. POUR LE TEXTE Peter Handke nous invite à une conversation familiale où lui-même, le narrateur (Laurent Stocker), dialogue au-delà de la mort avec sa mère, ses oncles et tantes et ses grands-parents... Les souvenirs lumineux s'insèrent dans les récits individuels, et s'assombrissent à l'approche de la guerre.

3. POUR LA MISE EN SCÈNE Alain Françon se glisse avec empathie dans le texte souverain de Handke. Tout passe au filtre de sa tendresse, relayée par chaque comédien, de Laurent Stocker à Dominique Reymond et de Gilles Privat à Dominique Valadé ou Nada Strancar. Et le charme de cette grande et forte réflexion sur l'Histoire opère. Jusqu'au bout de la tempête. Inoubliable. **L.L.**

Menu

Toute l'actualité



A la une · Politique · Monde · Société · Economie · Finances perso ·

Scènes

- Théâtre
- Danse

- Cirque
- Humour

- Vidé
- Philh

Culture > Scènes

3 raisons d'aller voir "Toujours la tempête"

Par [Laurence Liban](#) publié le 21/03/2015 à 09:15

Le metteur en scène Alain Françon se glisse avec empathie dans le texte de Peter Handke, dans lequel le narrateur interprété par Laurent Stocker dialogue au-delà de la mort avec sa famille.

0 A+ A-



Toujours la tempête, de Peter Handke, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris (XVIIe). Jusqu'au 2 avril puis en tournée.

Odéon-Théâtre de l'Europe

1. Pour l'histoire

Maison de campagne
avec logic-immo

C'est un beau voyage dans la Carinthie slovène de la Seconde Guerre mondiale, époque où cette région slave de l'Autriche se resserrait autour de sa langue, ultraminoritaire. Embrigadés dans la folie nazie, les Slovènes ont été les seuls à résister. Ils n'en seront pas remerciés.

2. Pour le texte

Peter Handke nous invite à une conversation familiale où lui-même, le narrateur (Laurent Stocker), dialogue au-delà de la mort avec sa mère, ses oncles et tantes et ses grands-parents... Les souvenirs lumineux s'insèrent dans les récits individuels, et s'assombrissent à l'approche de la guerre.

3. Pour la mise en scène

Alain Françon se glisse avec empathie dans le texte souverain de Handke. Tout passe au filtre de sa tendresse, relayée par chaque comédien, de Laurent Stocker à Dominique Reymond et de Gilles Privat à Dominique Valadié ou Nada Strancar. Et le charme de cette grande et forte réflexion sur l'Histoire opère. Jusqu'au bout de la tempête. Inoubliable.

Toujours la tempête, de Peter Handke, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris (XVIIe). Jusqu'au 2 avril puis en tournée.

0

[Réagir](#)

Ailleurs sur le web

Contenus Sponsorisés par Taboola

10 astuces pour parler n'importe quelle langue couramment
Babbel

Une mutuelle qui rembourse bien, combien ça coûte ?

LeComparateurAssurance



Propriété à Beaune

Trouvez une belle ferme en bourgogne parmi 1 200 000 annonces disponibles sur logic-immo.Com

[J'en profite](#)

Newsletter Culture

Recevez le meilleur de L'Express Culture sélectionné par la rédaction

Votre e-mail

S'inscrire

Suivez L'Express

Sur Facebook

J'aime Hendrick HAcHe, Mar Lacoste et 1 068 099 personnes aiment ça.



Sur Twitter

Suivre 769K abonnés

Et aussi :

RECEVEZ NOS NEWSLETTERS
SUIVEZ-NOUS
SOMMAIRE DU MAGAZINE

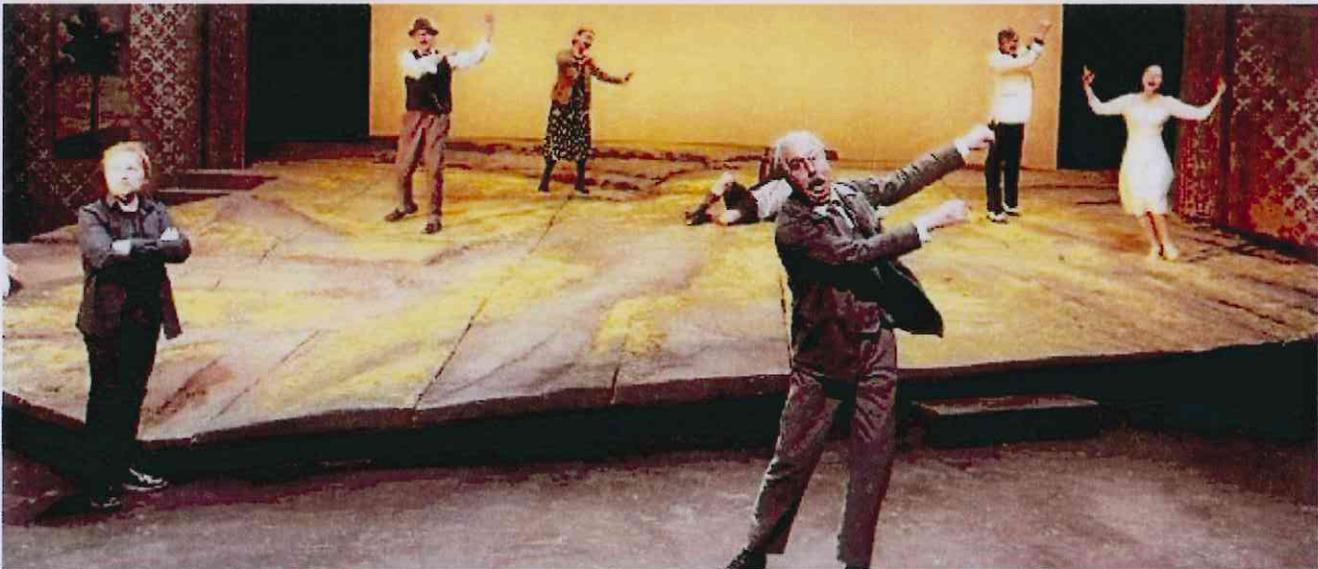
Mise à jour le 23 mars à 14h44

ACTUALITÉ CULTURE

Le Point - Publié le 14/03/2015 à 09:23

Plaidoyer pour la Carinthie

Peter Handke défend la mémoire de sa région natale dans sa nouvelle pièce, "Toujours la tempête", énorme mais passionnante matière littéraire jouée à l'Odéon.



Filage de la pièce "Toujours la tempête", de Peter Handke. © DELALANDE/SIPA

7

13

Par GILLES COSTAZ

Une pièce de Peter Handke, c'est tout à la fois une méditation, un chant intime, un tableau d'histoire et une injonction à suivre des préceptes de vie. C'est souvent un peu massif, trop débordant, un rien évangélique (d'un évangélisme laïque, encourageant les êtres humains à s'aimer). Mais Handke, c'est Handke. L'un des plus grands écrivains européens ayant, comme Marguerite Duras, éclairé d'une façon nouvelle la vie intime.

Sa nouvelle pièce, *Toujours la tempête*, qui a été créée en Autriche en 2011 et qui arrive à Paris dans la seconde salle de l'Odéon, est également d'un langage proliférant, mais ce n'est pas un exubérant qui parle, c'est un silencieux qui s'exprime lentement et longuement, comme après avoir gardé en lui ses mots des années durant.

Handke en scène à travers son double

D'ailleurs, Handke est lui-même le personnage principal de sa pièce. Du moins sous la forme d'un double appelé sans ambiguïté "Moi". Ce Moi est assis dans le verger de son enfance, quelque part dans la province de Carinthie - la région de l'Autriche à majorité slovène. Il se souvient, ou plutôt il a des visions. Il revoit sa mère, sa grand-mère... Il convoque peu à peu les personnages importants de son enfance, qui reviennent les uns après les autres du passé et du néant. Tous se racontent, à travers leur quotidien et leur art de vivre dans un monde paysan et surtout fruitier, puis à travers les épisodes de la guerre. Ils se disputent parfois et ils querellent l'écrivain, tel qu'on le chahutait autrefois et tel qu'il faut l'admonester aujourd'hui, pour qu'il témoigne des injustices de l'histoire.

D'une part, Handke est un "bâtard" : il est le fils d'une femme de Carinthie mais aussi d'un Allemand. D'autre part, la province de Carinthie a été un lieu d'héroïsme. Selon l'auteur, elle a été le seul lieu d'Autriche à résister à la pénétration et à la domination des nazis. Or, les troupes anglaises l'ont quadrillée, humiliée à la libération. Puis la langue et la culture slovènes ont été persécutées, écrasées par une culture allemande dominatrice. En tuant la langue, on a étouffé une minorité. Au dernier moment, Moi propose qu'à la place d'un chant guerrier, on joue et danse une partition qui s'appellerait *La Valse du dégoût du monde*, mais, dans une ultime comparaison, il se remémore les primitifs d'Amérique du Nord qui savent être "encore là", alors qu'ils ont été laminés et réduits à l'état de figurants immobiles...

Une grande et longue traversée

La durée du spectacle (3 h 20) et son côté volontiers explicatif peuvent peser sur le spectateur. Ce n'est pas une soirée facile, ce n'est pas une soirée où l'attention s'intéresse à tant de détails versés avec abondance. Ce n'est pas non plus un cours d'histoire où l'on sera toujours en accord avec ce qui peut être dit de la Yougoslavie. Mais c'est une oeuvre enveloppante dont il faut accepter le discours moraliste pour en aimer la puissance, la révolte et la bonté. Sa magnificence est dans la relation imaginaire entre un homme et ses ascendants : le poète imagine retrouver les siens et l'on ne sait plus qui est le

personnage essentiel et qui porte la parole centrale. L'écrivain ou le grand-père, ou l'oncle, ou un autre, ou une autre ? Celui qui s'appelle Moi se dit "maître du jeu", mais il n'est pas le seul maître des mots et de la pensée.

Aux commandes de la mise en scène, Alain Françon a eu fort à faire. L'objet est lourd et d'un maniement délicat. Il a fait du texte une grande traversée diurne et nocturne, dans un beau décor de Jacques Gabel qui peut être un fragment de vallée carinthienne, au sol découpé, comme reconstitué carré après carré, mais qui est aussi un morceau de notre planète, un paradis sans luxuriance, une île quasi nue... Les acteurs sont parmi les meilleurs qui soient en France. Laurent Stocker incarne l'alter ego de Handke, sans chercher à lui ressembler, dans un jeu qui associe parfaitement la songerie et la vivacité. Gilles Privat, que l'on a surtout vu comme un interprète clownesque, change ici de registre et joue un oncle borgne, combattant passionné puis écoeuré, dans une sobriété poignante et remarquable. Avec eux, Nada Strancar, Wladimir Yordanoff, Dominique Raymond, Stanislas Stanic et Dominique Valadié composent des personnalités contrastées et fort concrètes, même si le débat d'idées fait rage. Ils portent haut ce chant de nostalgie douloureuse, trop bavard mais envoûtant par sa tendresse et sa tristesse accusatrices.

Toujours la tempête, de Peter Handke, texte français d'Olivier Le Lay, mise en scène d'Alain Françon. Odéon-Théâtre de l'Europe, ateliers Berthier, tél. : 01 44 85 40 40, jusqu'au 2 avril. Texte à L'Avant-Scène Théâtre.

Accédez à l'intégralité des contenus du Point à partir de 1€ seulement

CULTURE

RSS Culture

Jean Anglade, le "Pagnol auvergnat", a cent ans

Le top model brésilien Gisele Bündchen prend sa retraite

"Big Eyes" : l'art de l'escroquerie

Documentaire : l'incroyable faussaire qui a berné des dizaines de musées

[Tous les articles - Culture](#)



Financement participatif

Prêtez aux PME, 1er prêt de 20 € offerts. Recevez des intérêts tous les mois.

» [Cliquez ici](#)



Offre Nouveau Kia Venga

Nouveau Kia Venga à partir de 176€/mois

» [Cliquez ici](#)



STOP aux frais bancaires!

Bénéficiez d'une Visa Premier gratuite + 30 € offerts à l'ouverture d'un compte!

» [Cliquez ici](#)



Résidence prestige Lyon 2

A Lyon Confluence, découvrez la collection d'appartements signés Jean Nouvel. Cliquez ici

» [Cliquez ici](#)

Publicité Ligatus



LE THÉÂTRE DE PHILIPPE TESSON

UN PÈLERINAGE AUX RACINES DE L'HOMME



Au bord d'une vaste lande déserte en pente douce, seulement plantée d'un léger pommier en fruits, un homme entame le récit de son histoire familiale. Et il invite à le rejoindre ses ancêtres, grands-parents, mère, oncle et tante. Une tribu. L'un après l'autre, ils vont mêler leurs voix à l'évocation de leurs souvenirs communs, heureux puis tragiques, enchaînant de longs monologues comme dans le chœur antique.

Où est-on ? En Autriche, dans la province de Carinthie, au sein d'une minorité slovène, dans une région maudite par l'Histoire, puisque la Seconde Guerre mondiale a menacé son identité et sa langue, et détruit l'unité de cette famille. La tempête de l'Histoire déracine les hommes. Au-delà de la nostalgie, *Toujours la tempête* est une superbe cérémonie de mémoire que Peter Handke, en y intégrant des éléments autobiographiques, a imaginée comme le pèlerinage d'un être humain aux sources de la vie et un hommage de vénération rendu à ceux qui l'ont précédé et construit. « *Vous tous, mes ancêtres, vous êtes enfants de mon amour... Je vous vénère... Vous êtes mes esprits, ma vocation... Je ne consens pas à votre mort... Je vous ressuscite d'entre les morts.* »

Ainsi Handke conçoit-il sa pièce – mais peut-on appeler pièce ce beau récit épique ? –, à la fois dans le temps et hors du temps, et où se confondent vo-

lontiers morts et vivants, passé, présent et avenir, dans une vision universelle de la vie des hommes et de leur histoire. La très grande liberté que prend l'auteur, une fois de plus, avec les contraintes de la construction dramatique traditionnelle lui permet de fortes audaces poétiques. D'abord un récit qui tient lieu d'action : « *Agis de manière à pouvoir te représenter ton action comme récit* », écrivait-il. En-

**Peut-on
appeler
pièce ce
beau récit
épique de
Handke ?**

suite un rapport particulier entre la réalité et la langue : « *On méconnaît que la littérature est faite avec la langue et non avec les objets décrits par la langue* », disait-il. Et par là même une qualité remarquable d'écriture, qui donne la même émotion que la peinture, notamment dans la représentation de la nature. Une écriture souvent monologuée qui amène l'acteur à délivrer sa parole intérieure. La voix a une importance majeure dans le théâtre de Handke. Sa

prose est musicale.

Voilà qui nous amène à l'interprétation. Elle est exceptionnelle. Elle réunit huit grands acteurs très inspirés : Nada Strancar, Dominique Valadié, Dominique Reymond, Laurent Stocker, Gilles Privat, Wladimir Yordanoff, Stanislas Stanic, Pierre-Félix Gravière. Ce spectacle est d'une forte intensité. On le doit à Alain Françon qui éclaire ce texte profond d'une lumière éblouissante.

Toujours la tempête, de Peter Handke. Mise en scène d'Alain Françon. Avec Nada Strancar, Dominique Reymond, Laurent Stocker... Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Borthier (01.44.85.40.40).

**C'EST RATÉ****TOUJOURS LA TEMPÊTE****PETER HANDKE**Odeon Ateliers Berthier, Paris-17^e,
01-44 85-40 40, 19h30

Jusqu'au 2 avril

La création française d'une pièce de Peter Handke, figure de proue du théâtre germanophone des années 1960-1970 (« la Chevauchée sur le lac de Constance », « Les gens déraisonnables sont en voie d'extinction », etc.), demeure un événement. Surtout si la mise en scène est assurée par Alain Françon. Superbe plateau Laurent Stocker, Dominique Reymond, Nada Strancar, Dominique Valadie, Wladimir Yordanoff, Pierre-Felix Graviere, Gilles Privat. En dépit de cette conjonction d'étoiles, on demeure retif à ces dialogues qui s'étirent pendant des heures (3h20 au total) pour accoucher péniblement de rares idées. Idées douteuses au demeurant. Par exemple quand Gregor, seul homme dans cette

famille slovene de Carinthie présentée comme celle de l'auteur à avoir résisté aux Allemands durant la dernière guerre, clame « Parfois, je regrette l'envahisseur d'autrefois. Les diables d'avant savaient au moins qu'ils étaient des diables. Ceux d'aujourd'hui en revanche font les anges, et ce sont pourtant des diables. » Bien sûr, ces propos sont tenus par un personnage. Mais ils viennent en conclusion du spectacle. Et le meneur de jeu (nommé Moi) n'y fait pas objection. Une fois encore, le nationalisme de Handke, fils d'un Allemand et d'une Autrichienne d'origine slovene, survalorise l'enracinement. Ce fourvoiement n'est pas interdit. Renvoyer dos à dos l'occupant nazi et le libérateur allié est par contre inacceptable. La presse, semble-t-il, ne s'en émeut pas. Peu important les dérives du grand homme, naguère défenseur de Milosevic, il est mal vu de lui chercher des poux dans la tête. **J.N.**

Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 72982



ENTRETIEN ► ALAIN FRANÇON

ATELIERS BERTHIER
DE PETER HANDKE / MES ALAIN FRANÇON

TOUJOURS LA TEMPÊTE

Aux ateliers **Berthier**, Alain Françon met en scène la dernière pièce de Peter Handke, *Toujours la tempête*. Une plongée dans l'histoire de la Slovénie qui éclaire également son auteur.

Cette pièce est-elle marquée par le vécu de Peter Handke ?

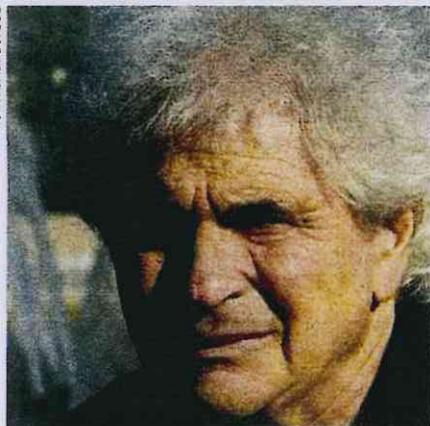
Alain Françon : Peter Handke est un slave, slovène par sa mère, élevé dans une famille de paysans catholique en Carinthie, province autrichienne où la langue slovène était minoritaire. Comme souvent à la campagne, ce devait être un endroit de récits, un endroit où

Handke témoigne d'un réel amour pour ses ancêtres, ces fantômes qu'il appelle « les pouilles mouillées ».

Cette histoire éclaire-t-elle certaines prises de position de Handke ?

A.F. : Il ne s'agit pas d'une entreprise de clarification mais cette pièce explique effective-

© Michel Corbeau



“C'EST UNE FICTION MAGNIFIQUE LIÉE À UN DIALOGUE AVEC LES ANCÊTRES.”

ALAIN FRANÇON

l'on raconte les histoires du passé sans plus vraiment savoir qui a fait quoi, jusqu'à créer un véritable fonds commun d'histoires.

Et que raconte *Toujours la tempête* ?

A.F. : Le texte est organisé autour de récits et de scènes dialoguées. Le personnage principal s'appelle « Moi » et fonctionne effectivement comme un double de l'auteur, mais la pièce n'est pas pour autant autobiographique. « Moi » y parle avec sa mère, trois oncles, une tante et ses grands-parents maternels. Ils retracent ensemble l'histoire de la famille mais aussi de la Carinthie suivant un fil chronologique des années 30 jusqu'à maintenant. La Carinthie appartient toujours à l'Autriche et la minorité slovène y a vu sa langue effacée. Pour Handke, cette question n'est toujours pas réglée. L'histoire de la région est aussi marquée par la résistance que les Carinthiens ont opposée aux Allemands pendant la Seconde guerre mondiale, pour laquelle ils n'ont jamais été reconnus. Dans cette pièce,

ment certaines choses. Milosevic est un des derniers députés à s'être opposé à l'explosion de la fédération yougoslave, et Handke est nostalgique de cette Yougoslavie où cohabitaient sans problème les différentes ethnies et religion. Handke avait écrit en 91 un texte intitulé « *ma Slovénie en Yougoslavie* », répondant à l'appel « *Il faut sauver la Slovénie* » de Milan Kundera.

En quoi cette histoire nous concerne-t-elle ?

A. F. : D'une part, les problèmes régionaux restent ouverts, le sort de la minorité slovène et de son identité est toujours tragique. J'ai d'abord dit à Peter Handke : « *Pourquoi moi, monterais-je cette pièce ? Je ne suis pas carinthien* ». Puis, dès les premières lectures, l'authenticité des sentiments, extrêmement émouvante, m'a frappée. C'est une fiction magnifique liée à un dialogue avec les ancêtres et les personnages de la pièce sont tous porteurs d'histoires émotionnellement très fortes.

Propos recueillis par Éric Demey

Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier,
1, rue André-Suarez, 75017 Paris. Du 4 mars
au 2 avril à 19h30, le dimanche à 15h, relâche
le lundi. Tél. 01 44 85 40 40

Rejoignez-nous sur Facebook



TOUJOURS LA TEMPÊTE

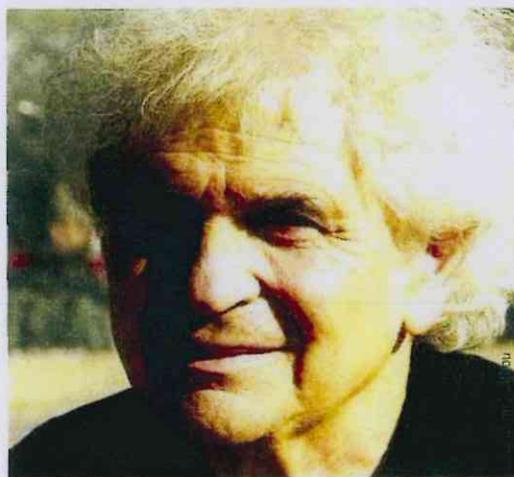
Odéon - Paris
et en tournée

à partir du
4
Mars

Alain Françon

Peter Handke face à ses ancêtres

L'ancien directeur du Théâtre de La Colline, Alain Françon s'attaque pour la première fois à un texte de Peter Handke, *Toujours la tempête*, (*Immer noch Sturm*), publié en allemand en 2010. Le metteur en scène stéphanois suit l'évolution de personnages nés des propres souvenirs de Peter Handke, dont le narrateur, "Moi", Gregor, l'oncle-parrain, tante Ursula, Snezena...



Théâtral magazine : Comment le projet est-il venu à vous ?

Alain Françon : Vers 30 ans, j'ai lu tous les romans de Peter Handke jusqu'à *Lent retour*, puis après plus du tout. L'année dernière après la reprise de *Fin de partie* à l'Odéon, Luc Bondy m'a parlé de *Toujours la tempête* qui avait été créée au festival de Salzbourg. J'ai été fasciné par le texte. Pour le monter, j'ai tout relu de Handke, il y a je crois 44 œuvres. Il n'y a pas un essai ou un texte dans lequel il n'y a pas la famille, les landes, les steppes, des minorités ethniques des habitants de la campagne, en général catholiques. Là, c'est "Moi", Laurent Stocker, face à ses ancêtres. Il y a beaucoup de Handke dans *Toujours la tempête*. Tout le monde peut se retrouver face à ses racines. C'est un univers sombre, mais c'est comme la mère et la sœur, l'une est sombre, l'autre lumineuse. Il y a aussi des moments sereins, calmes. C'est à la fois la guerre et la paix. La guerre, avec ses atrocités, la perte des enfants. Le récit de sa mère qui raconte comment ses frères ont été obligés de servir l'armée allemande est fort. Parlez-nous de votre rencontre avec Peter Handke ?

Je l'ai vu à plusieurs reprises. Comme la

pièce parle beaucoup de son histoire, de la langue de sa mère, le slovene, de son pays, la Carinthie, où il a vécu adolescent, d'une situation par rapport à l'Allemagne et à la langue allemande très particulière, je ne me sentais pas légitime. Il m'a dit que cela n'avait aucune importance que le propos était universel, il avait confiance. C'est un homme profondément authentique, il aime marcher dans les bois, ça vient de son enfance. Il a fait de grands voyages avec un sac à dos. C'est un arpenteur. On a convenu de se revoir à propos du texte traduit par Olivier Le Lay et d'en discuter ensemble.

Avant d'être une pièce, *Toujours la Tempête* est d'abord un livre. Lui le présente comme du théâtre, il épouse effectivement la forme du récit comme son autre texte *Par les villages*. Les descriptions sont magnifiques sur le vent, la lumière, puis s'arrêtent et on a "Ma mère dit..." "Souvent le récit est donné en didascalies, organiquement lié à la description des personnages qui souvent s'appellent "Moi". J'ai essayé de ne pas le supprimer. L'Odéon souhaitait trois heures de représentation, on a fait des coupes. Différentes d'ailleurs de celle de

l'adaptation de Salzbourg.

Votre mise en scène sera-t-elle aussi dépouillée ?

Oui, mais ce sera plus narratif, on a mis une colline dans la salle, comme un tableau de Giotto. On a plus de scènes dialoguées, jouées, ce qui est assez étranger à Peter Handke. Évidemment, elles sont entrecoupées par le récit. C'est comme ce qu'il appelle un "espace intermédiaire" ou un espace temps où les vivants et les morts se croisent. Les personnages vieillissent au fur et à mesure de la pièce. Comme c'est du ressenti, de l'éprouvé, les comédiens ne peuvent pas tricher, il y a un équilibre à trouver.

Propos recueillis par
Nathalie Simon

■ *Toujours la tempête* de Peter Handke, mise en scène Alain Françon, avec Laurent Stocker
> du 4/03 au 2/04, Odéon Ateliers Berthier, 1 rue André Soares 75017 Paris, 01 44 85 40 40
> du 8 au 10/04, La Comédie, CDN, Saint Etienne
> du 15 au 16/04, Maison de la culture, Amiens
> du 22 au 26/04, TNN, CDN, Nice
> du 5 au 6/05, La Comédie, Clermont Ferrand
> du 17 au 21/09, MC2, Grenoble



MAGAZINE

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre



En attendant la révolution

Ami et compagnon d'armes de Lénine, Gorki a été, jusqu'à la chute du rideau de fer, le grand écrivain emblématique du communisme. On n'ose à peine rappeler qu'il a présidé en 1934 la tristement célèbre Union des écrivains soviétiques qui a envoyé dans les camps du goulag tant d'auteurs dont beaucoup avaient grandi dans la religion marxiste. Sa mort, en 1936, a été saluée par Molotov comme « la plus grande perte que le monde ait connue depuis la mort de Lénine ». Et pourtant, cette mort était vraisemblablement un assassinat perpétré par la police de Staline. Aujourd'hui la pièce de Gorki, *Les Estivants*, nous paraît plus romantique que révolutionnaire. La Comédie-Française la présente dans une adaptation de Botho Strauss et du metteur en scène Peter Stein. On y sent l'influence de Tchekhov qui fut un protecteur de Gorki bien avant octobre 1917. Le magnifique spectacle, dans la mise en scène de Gérard Desarthe, a, Dieu merci !, évacué tout ce qu'il pouvait y avoir de militant dans une pièce adoptée par toutes les cellules communistes des cinq continents. La troupe de la Comédie-Française est tellement talentueuse qu'on n'ose citer un acteur en particulier. Et n'oublions pas la splendide forêt de bouleaux reconstituée par le peintre Lucio Fanti.

Recevant il y a quelques mois le prix Ibsen, l'auteur autrichien Peter Handke a déclaré dans un élan de modestie : « Je parais sans doute inouï à ceux, nombreux ici, qui ne sont pas familiers avec mon travail, ses sonorités, son rythme, son sentiment fondamental. » La dernière pièce de Handke, *Toujours la tempête*, exige effectivement un effort soutenu. C'est un long poème épique (un qualificatif que l'auteur revendique) dans lequel Handke explore sa mémoire, la Slovénie de son enfance, sa langue maternelle disparue, ses ancêtres, l'occupation allemande et la Résistance yougoslave. C'est fort bien mis en scène par Alain Françon et joué à la perfection. Mais sans doute eût-il fallu le concours de Botho Strauss pour donner à la pièce du mouvement, de la verdeur, de la vie.

Les Estivants, Comédie-Française, Paris 1^{er}, en alternance jusqu'au 25 mai.
Toujours la tempête, Odéon/Ateliers Berthier, Paris 17^e, jusqu'au 2 avril. Puis à la Comédie de Saint-Etienne du 8 au 10 avril, à la Maison de la culture d'Amiens le 15 et 16 avril, au Théâtre de Nice du 22 au 26 avril, à la Comédie de Clermont-Ferrand les 5 et 6 mai.



De gauche à droite : Wladimir Yordanoff, Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Valadié, Dominique Reymond, Nada Strancar.

THÉÂTRE

LE TOUR DE FRANÇON

UN MONUMENT NATIONAL, CET HOMME. Alain Françon, directeur du Théâtre de la Colline de 1996 à 2010, désormais metteur en scène freelance, domine les planches françaises. C'est pourtant à même le pavé qu'il s'est lancé : des pièces-manifs, un street art du verbe, voilà ce qu'il invente dans le sillage de 68. De la MJC d'Annecy à Chaillot, de Brecht à Ibsen, il s'élève alors en incontournable militant. Aujourd'hui ? Deux spectacles, pas marrants mais somptueux, trusient l'actu. Deux textes autrichiens dont il booste la rage. Avec « Toujours la tempête », de Peter Handke, c'est une foule d'acteurs géants – Dominique Reymond, Laurent Stocker, Dominique

Valadié... – qu'il embarque dans une fable poético-politique : par ellipses, on y parle du nazisme ou de la minorité slovène sur un plateau façon steppe désolée. Dans « Extinction », de Thomas Bernhard, il fait hurler au comédien Serge Merlin, génie octogénaire, la haine anti-patriote de l'auteur qui n'a jamais pardonné à son pays ses errements. Un monument, ce Françon, oui, mais dont tout le mordant reste intact. THOMAS JEAN

LI

« Toujours la tempête » de Peter Handke, jusqu'au 2 avril, l'Odeon - Ateliers Bouffes, Paris 13°
« Extinction », de Thomas Bernhard, jusqu'au 12 avril, Théâtre de l'Œuvre, Paris 9°



Toujours la tempête

Dans une lande, entre rêve et réalité, entre passé et présent, dans un espace temps non défini comme celui de la mémoire, Peter Handke fait surgir ses ancêtres dans sa dernière pièce : ses grands parents, sa mère, ses oncles et sa tante. Il leur donne la vie et la parole, et avec eux renaît l'histoire d'une minorité avec sa langue, sa culture et ses paysages.

Dans la mise en scène très sobre d'Alain Françon, Peter Handke retrace l'épopée mythique de ses origines et avec elles celle d'une résistance antihitlérienne peu connue et non reconnue. « *Toujours la tempête* », « *still storm* » sont les mots du roi Lear, errant dans la lande, emporté par une tempête d'épreuves et de souffrances. Dans un récit intime, Handke tente de se réconcilier avec son existence et de rendre justice, devant l'histoire, à une minorité dont il fait partie.

Une minorité divisée

Peter Handke est né à Griffen, en Carinthie, le plus méridional des neuf *Länder* autrichiens à la frontière de l'Italie et de l'ex-Yougoslavie. Il est né en 1942, en pleine guerre. Sa mère faisait partie de la minorité slovène de Carinthie et son père était un Allemand de passage – un amour qui dura « *une nuit* » mais comptera « *plus que dix mille autres* ». Né « *bâtard* », comme le dit Handke, il est issu d'une union problématique. Il s'agit en effet d'une époque où l'Allemagne a annexé l'Autriche

dans une politique de germanisation des minorités et dont l'objectif est d'éradiquer l'élément slovène au sud de l'Autriche. Sa mère cependant est celle qui, de toute la famille, parlait le slovène le plus pur.

C'est depuis les années 20, suite à la décision de Carinthie de rester attaché à l'Autriche, que les Slovènes de Carinthie se divisent entre « *les bons* » et « *les méchants* », entre ceux qui gardent leur culture et leur langue et ceux qui ont tendance à s'assimiler. La mère de Handke, bien qu'ayant épousé un Allemand, n'a pas « *trahi* » sa culture.

Pendant la Seconde guerre mondiale, le régime envoie les jeunes issus de la minorité slovène au front. Les deux frères de la mère de Handke y trouveront la mort, au nom de la « *grande Allemagne* ». D'autres refusent la mobilisation ou désertent l'armée allemande et rejoignent les partisans communistes de Tito. C'est le cas du frère aîné de la mère et de sa sœur. La sœur est capturée par les nazis et torturée à mort. Le frère, qui survit, est désenchanté par les

tournants de l'histoire et par l'ingratitude de son pays.

La résistance des Slovènes en Carinthie fut la seule résistance antihitlérienne en territoire allemand. Les circonstances politiques ont fait que cette résistance a été marginalisée et même instrumentalisée et ses membres qualifiés de communistes et de traîtres.

Une pièce lyrique

Dans ce contexte, le récit poétique de Handke devient une sorte d'exorcisme. Peter Handke, fruit d'un amour en période de guerre, quitte l'Autriche, passe d'un pays à l'autre, l'Allemagne, la France, les États-Unis, l'Autriche et encore la France. Il traduit en allemand des auteurs slovènes, c'est donc avec la langue de l'ennemi qu'il garde la mémoire de sa culture et de la cosmogonie de son pays natal, à l'instar de sa mère qui, dans le temps, a choisi l'ennemi pour continuer sa vie, a choisi l'amour quand les autres se combattaient.

« *Une lande, une steppe, une lande-steppe, ou n'importe où. Maintenant, au Moyen âge, ou n'importe quand* ». C'est ici, dans ce paysage, entouré des montagnes de Carinthie et jalonné de pommiers qu'est né « *Moi* », le narrateur de ce récit épique à la fois intime et universel, mêlant les morts et les vivants, le mythe et la réalité, hier et aujourd'hui, les monologues et les dialogues. Un « *Moi* » qui convoque les fantômes de la mémoire.

Tout cela aurait pu se faire dans l'académisme ou, pourquoi pas, le militantisme, mais Handke a choisi le lyrisme, l'espace poétique.

Avec Laurent Stocker (*Moi*), Pierre-Félix Gravière (Benjamin), Gilles Privat (l'oncle Gregor) Dominique Raymond (la mère), Nada Strancar, (la grand-mère) Dominique Valadié (la tante Ursula), et Wladimir Yordanoff, (le grand-père) Stanislas Stanic (Valentin).

Michal Bleibtreu Neeman

À propos de Peter Handke auteur de *Toujours la tempête*

Peter Handke est né en Carinthie en 1942. Il a fait des études de droit à l'Université de Graz de 1961 à 1965, mais a interrompu ses études lorsqu'un éditeur a accepté son premier manuscrit de roman en 1965 (*Les Frelons*, 1966). La même année, la pièce légendaire *Publikumsbeschimpfung* (Outrage au public) était montée à Francfort dans une mise en scène de Claus Peymann. Depuis, il a publié plus d'une trentaine de récits et œuvres en prose et écrit beaucoup de pièces de théâtre et de scénarios, notamment le scénario du célèbre film de Wim Wenders *Der Himmel über Berlin* (*Les Ailes du désir*, 1987), qui a été primé. Plusieurs prix internationaux ont déjà récompensé son œuvre et il est considéré aujourd'hui comme l'un des grands noms de la littérature européenne. Handke vit à Chaville, près de Paris.



STR/AFP/GETTY IMAGES

En septembre dernier, Peter Handke a reçu le prix international Ibsen qui a été créé par le gouvernement norvégien en 2007 et a déjà été attribué à Peter Brook, Ariane Mnouchkine, Jon Fosse et Heiner Goebbels. Dans sa justification, le jury écrit que le Prix International Ibsen 2014 est attribué à Peter Handke pour son « *œuvre dont la beauté formelle et la réflexion sont sans pareils* ». Il ajoute : « *Si Ibsen a pu être le dramaturge typique de son époque bourgeoise, et l'est resté, Peter Handke est incontestablement l'auteur épique le plus influent des scènes de théâtre d'aujourd'hui.* »



TOUJOURS LA TEMPÊTE © MICHEL CORBOU

Toujours la tempête de Peter Handke, mise en scène d'Alain Françon.

INFOS PRATIQUES

Texte français : Olivier Le Lay

Mise en scène :

Alain Françon

Décor : Jacques Gabel

Lumières : Joël Hourbeigt

Costumes : Sarah Leterrier

Odéon-Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

8 mars - 2 avril

Horaires du mardi au samedi
à 19h30, dimanche à 15h

En tournée Comédie de
Saint-Étienne
du 8 au 10 avril ; Maison de
la Culture d'Amiens du 15
au 18 avril ; Théâtre national
de Nice du 22 au 26 avril ;
Comédie de Clermont-
Ferrand du 5 au 22 mai et à la
MC 2 de Grenoble
du 22 au 26 septembre.



TOUJOURS LA TEMPÊTE © MICHEL CORBOU

Pierre-Félix Gravière, Wladimir Yordanoff, Nada Strancar, Stanislas Stanic, Dominique Reymond, Gilles Privat, Dominique Valadié



Handke et ses fantômes

La nouvelle pièce-événement du poète autrichien revient sur les douleurs de son passé.

La « tempête » que Peter Handke libère dans sa dernière pièce est celle de sa vie et celle d'une grande partie de l'Europe. D'ailleurs, il se place au premier plan du drame : un écrivain, appelé « Moi », est assis dans un verger, appelle sa mère, puis ses grands-parents. Vite, toute une partie de la famille est là. Mais ce sont des ancêtres, la parentèle que la mort a emportée, avec qui l'auteur veut parler pour retracer ce qui ne s'est pas effacé en lui et pour témoigner d'une injustice de l'histoire. Car, en même temps que les liens profonds d'une tribu et un art de vivre disparu, Handke veut rappeler les offenses faites à sa province natale, la Carinthie, province de l'Autriche à majorité slovène. Selon le poète, les habitants de Carinthie ont été les seuls vrais résistants à la domination nazie. En récompense, ils ont été humiliés par les troupes anglaises, privés de leur langue et de leur patrimoine culturel par l'Europe réorganisée après la guerre.

C'est une longue conversation-méditation qu'entreprend le personnage principal, entouré ou laissé tour à tour par les fantômes de son passé. André Françon a su trouver la forme théâtrale de ce chant à la douleur douce et terrible : tout se passe sur un fragment de terre, un paradis perdu que l'histoire traverse et prive de sa pureté. Laurent Stocker incarne le double de Handke dans une belle tendresse méditative, tandis que de merveilleux partenaires, Wladimir Yordanoff, Dominique Reymond, Gilles Privat, Nada Strancar, Stanislas Stanic, Dominique Valadié, Pierre-Félix Gravière, sont les figures contradictoires, généreuses et querelleuses, d'un lent manège aux splendides hantises.

» Gilles Costaz

Toujours la tempête. Peter Handke, *Odéon*, ateliers Berthier, Paris XVII^e, 01 44 85 40 40, jusqu'au 2 avril, puis en tournée. Traduit par Olivier Le Lay, à L'Avant-scène théâtre.



TÊTE-À-TÊTE

LAURENT
STOCKER

Le sociétaire de la Comédie-Française n'en finit pas de surprendre au théâtre comme au cinéma. La preuve avec « 1001 grammes », une comédie originale signée Bent Hamer.

PAR OLIVIER DE BRUYN

Quel est le poids réel du kilo? La question vous semble absurde? Ce n'est pas le cas pour les personnages de *1001 grammes*, la comédie inclassable du Norvégien Bent Hamer, un héritier nordique de Jacques Tati, où des scientifiques se creusent les méninges pour déterminer le juste poids des choses. Et l'amour, le deuil, la solitude, comment s'y prendre pour les évaluer? Une jeune femme, Marie, apprend à résoudre le délicat problème en rencontrant le dénommé Pi, un séduisant Parisien... Dans la peau de ce dernier, un acteur imprévisible: Laurent Stocker, aussi convaincant sur les planches (il est sociétaire de la Comédie-Française depuis 2004) que sur le grand écran, où il alterne comédies populaires (*Chic!*, de Jérôme Cornuau) et films d'auteurs ambitieux (*Tirez la langue, mademoiselle*, d'Axelle Ropert). Rencontre avec un homme libre.

Originalité

J'ai toujours aimé l'univers singulier et les films de Bent Hamer (*Factotum*, *Home for Christmas*), un cinéaste qui invente des histoires ne ressemblant à aucune autre. C'est un auteur, un vrai, mais son œuvre est accessible au plus grand nombre. Antoine Vitez, figure influente du théâtre français du XX^e siècle, appelait de ses vœux un théâtre «élitaire pour tous». Le cinéma de Bent correspond à cela.

Richesse

Les personnages du film s'interrogent sur le poids de l'amour, de la perte, du chagrin, bref, sur le poids de la vie. Derrière son absurdité, *1001 grammes* pose des questions profondes. Dans une scène, l'héroïne dit que «le plus lourd fardeau dans l'existence, c'est de ne rien avoir à porter». Je suis d'accord avec elle.



Diversité

Je me définis comme un acteur «à l'anglaise». J'aime autant interpréter des comédies populaires que des films d'auteur. Et j'ai la chance, au théâtre, de jouer de très grands textes. Je répète actuellement *Toujours la tempête*¹, de Peter Handke, une pièce de 3h30. Aucun rapport avec *1001 grammes* et c'est tant mieux! Les acteurs anglais passent volontiers de Shakespeare à une *sitcom*. En France, c'est moins l'usage et je le déplore.

Exigence

Je plébiscite l'éclectisme mais je ne suis pas prêt à tout. Je refuse beaucoup de propositions. Il faut que les rôles et les textes soient intéressants et bien écrits, ce qui n'est pas fréquent. Il faut aussi que les auteurs soient habités par un désir irrésistible de raconter leur histoire. Si je ne sens pas cette nécessité chez l'autre, aucune chance de la déclencher chez moi.

Enfance

J'ai toujours eu envie d'être acteur. À 8 ans, j'étais déjà convaincu. Mes grands-parents, très fantasques, y sont pour quelque chose. Mon grand-père animait des bals populaires et son amour du spectacle m'a marqué. Mes parents étaient plus dans la norme mais eux aussi aimaient s'amuser. Je viens d'une famille festive, exubérante: ceci explique cela.

Province

J'ai grandi à la campagne, dans un petit village perdu entre Reims et Nancy. Je suis très heureux d'avoir évolué dans cet univers bucolique. Je n'ai vécu à Paris qu'à partir de 16 ans, pour devenir acteur. Rien n'a freiné ma volonté. C'était un projet de vie. Impossible de m'imaginer faire autre chose!

Précocité

J'ai signé mon premier contrat à 18 ans, deux ans avant d'intégrer le Conservatoire. J'ai ensuite enchaîné les petits rôles et je n'ai plus jamais arrêté. Gamin, le cinéma m'attirait. De Funès était une idole, je désirais faire le clown comme lui. Plus tard, jusqu'à mes 25 ans, le théâtre a pris le dessus: il me hantait. Puis, j'ai trouvé mon équilibre et aimé les deux facettes de mon métier. Aujourd'hui, malgré la fatigue, tourner un film la journée et jouer au théâtre le soir me semble idéal. Tout arpenter en 24 heures, que rêver de mieux?

Planches

J'ai toujours adoré les rituels du théâtre, au Conservatoire hier, comme à la Comédie-Française aujourd'hui. J'aime travailler dans un cadre précis et répéter tous les jours. J'en ai besoin pour ne pas m'éparpiller. Et puis je côtoie des acteurs formidables: Denis Podalydès, Pierre Niney, Guillaume Gallienne... Des gens qui, comme moi, refusent les cloisonnements.

Passions

Mon métier d'interprète me convient. Je ne suis ni écrivain ni metteur en scène et ne m'imaginer pas le devenir. Cela ne m'empêche pas d'avoir d'autres passions: l'astronomie, l'œnologie. Je n'ai pas beaucoup le temps mais, à l'occasion, ça me comble de faire les vendanges avec des amis viticulteurs et de renouer avec la paysannerie. ●

¹ Sortie le 11 mars 2. Mise en scène d'Alain Françon. À partir du 4 mars au Théâtre de l'Odeon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e, theatre-odeon.eu/fr

De haut en bas: dans *Candide* de Voltaire, à la Comédie-Française, mise en scène d'Emmanuel Daumas, avec Julie Sicard (2013), dans *Tirez la langue, mademoiselle*, d'Axelle Ropert, avec Louise Bourgoin (2013) et dans *1001 grammes*, de Bent Hamer, avec Ane Dahl Torp (sortie le 11 mars).





THÉÂTRE

Toujours la tempête

DE PETER HANDKE

MISE EN SCÈNE ALAIN FRANÇON

AVEC LAURENT STOCKER DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

„Unsere Sprache, unsere Macht. Jenseits der Sprache bricht die Gewalt los.“ „Notre langue, notre pouvoir. Au-delà de la langue, la violence éclate.“ Avant de s'épanouir en une chorale de présences dont Alain Françon a confié les voix à Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Laurent Stocker, Nada Strancar, Dominique Valadié et Wladimir Yordanoff, le dernier texte de Peter Handke commence par un paysage, le plus indéfini qui soit. „Une lande, une steppe, une lande-steppe, ou n'importe où. Maintenant, au Moyen âge, ou n'importe quand“. Le sujet qui parle est-il au singulier, au pluriel ? On ne le sait trop. Ici l'on peut dialoguer avec ses

ancêtres. Ici, être plus vieux que sa mère est possible. On peut voir tante Ursula "la Neigeuse", Snežena, et Gregor, devenu Jonathan, s'enfuir dans les forêts de Carinthie, prendre les armes contre les nazis, rêver d'un monde meilleur, avant d'être trahis par l'Histoire. Est-on dans le monde des morts, croise-t-on des fantômes ? Que ce soit sur scène ou sur la page, la beauté de *Toujours la tempête*, chargée de tendresse et de colère, est aussi délicate que les éphémères que célèbre Handke, fragiles insectes qui ne vivent qu'un jour avant que le vent les disperse.

Du 4 mars au 2 avril 2015, de 6€ à 34€. Ateliers Berthier, 1 rue André Soares, Paris 17^e.

La valse aux adieux déchirante de Peter Handke

> **Théâtre** Alain Françon révèle à Paris un texte bouleversant du grand écrivain de langue allemande

> Huit acteurs ravivent une enfance barbouillée par la guerre

Alexandre Demidoff PARIS

Le théâtre selon Peter Handke est un phonographe avec pavillon à l'ancienne. Vous vous en servez pour entendre gronder les paysans de votre campagne, rire les enfants au crépuscule, s'endurcir les vendangeurs, cliqueter un soldat novice. Vous entendez les bruits du temps et vous vous sentez plus présent au monde. L'écrivain Peter Handke, 72 ans, fait tourner le disque d'une vie, d'une époque, d'un chagrin dans *Toujours la tempête*, texte qui marque aux Ateliers Berthier à Paris – dans le cadre de la saison du Théâtre de l'Odéon. S'il ne fallait voir qu'un spectacle ce mois, ce serait ce-là, monté par Alain Françon, servi par des acteurs magnifiques au coin du jour, le Suisse Gilles Privat, mais aussi Dominique Reymond, Nada Strancar, Dominique Valadié, entre autres.

Alors écoutez bien ce que va dire Moi. Ce personnage est le double fictif de Peter Handke, né comme lui en Carinthie, au sud de l'Autriche, d'une mère slovène et d'un père allemand. Moi est devant vous, comme à la frontière d'une fiction: l'histoire de sa famille. Dans son dos, la scène est une steppe, elle monte en pente douce vers l'horizon. L'acteur Laurent Stocker – de la Comédie-Française – parle comme en titubant. Il raconte ses ancêtres, le grand-père et la grand-mère, la tante rebelle, son oncle Gregor le borgne. Mais voici que sa mère en personne se pointe, clair de lune amusé, dans la splendeur de sa jeunesse. Et que toute la famille prend position. On les dirait sortis

d'une armoire paysanne, ils portent beau, tous, comme un dimanche de 1936 – l'histoire commence cette année-là.

C'est Moi qui les invite, Moi qui ne les laisse pas en paix, Moi qui s'en va vers eux comme à un verger déshamé. Dans l'espoir de dégouter encore le paradis, d'en décroûdre avec l'Histoire, puisque c'est de cela qu'il s'agit: du goût du malheur et de ce qu'il laisse sur la langue.

Peter Handke est conteur. Sa parole est une lande. Sa fable la gazette d'une chute. Sa tribu, il la saisit juste avant que la tempête ne l'emporte. Et il la suit dans le vacarme de la guerre, quand les Allemands imposent leur loi, obligent les garçons slovènes à rejoindre le front au nom du Ille Reich, poussent les moins dociles dans les bois, partisans acharnés contre l'envahisseur. Si on est pris, c'est que cette élégie est aussi épopée

européenne; que les mots de Peter Handke forment des taillis et que les acteurs en révèlent l'efflorescence âpre, la douleur logée dans la précision de la sensation. Alain Françon, vous le connaissez pour avoir admiré par exemple son *Oncle Vanja* au Théâtre de Carouge en 2012. Il est d'une race de metteurs en scène jardiniers. Il n'impose

Si on est bouleversé, c'est que l'élégie personnelle est aussi épopée européenne

aucune greffe à Handke. Il veille sur son maquis; il ne pèse pas sur sa matière, il la libère en tableaux automnaux; il en imprime surtout le mouvement dans le corps de ses acteurs. Et quels interprètes! Ils portent cette langue-paysage

comme un flambeau, hiératiques, puis brûlés.

Voyez Dominique Reymond, sa silhouette de jeune fille, sa voix de ruche. Elle incarne la Mère de Moi et elle ensoleille dans une robe coquelicot. Autour d'elle, frères et sœur ont fait leur choix, les uns sous l'uniforme nazi, les autres dans les collines de la sédition. Elle a choisi l'amour, dans les bras d'un soldat allemand. Dans ses entraillures, le fruit de cet élan. Elle prend la main de Moi, son fils devenu adulte, la pose sur son ventre: c'est de là qu'il vient, d'un écart, lui le bâtard. *Toujours la tempête* fête sa mère, cette femme déchirée qui se suicide en 1971 et qui lui inspire *Le Malheur indifférent*.

Il remonte à l'origine en poète obsédé par la fracture de l'Europe et par la perte de la langue, celle des défigurés. Il orchestre les voix en endeuillé qui a fait de la marche son salut, qui a pu se four-

voyer tragiquement au moment du conflit en ex-Yougoslavie jusqu'à assister aux obsèques de Milosevic, mais qui reste une sentimentelle vagabonde. Dans le rôle de Gregor le borgne, Gilles Privat revient de la guerre qu'il a faite, lui, le paysan empoté, contre les Allemands. Cet acteur est composé d'une pâte folle, celle des grands comiques et des lunaires mélancoliques. Cette fois, il est orage; il tonne contre l'Histoire, cette menteuse: «L'Histoire a dévoré ma vie, notre vie, le sentiment même de la vie. Et qu'est-ce qu'une vie sans le sentiment de la vie? Si, c'est une tragédie, une tragédie pour rire.»

Cette colère de timoré, Gilles Privat la pousse comme un rocher sur la pente, avec un plaisir ravagé: «Si tant est que je souhaite encore quelque chose: être en compagnie de mes pommes et de mes poires. Et un deuxième souhait: faire encore une partie de quilles avec mon père et mes frè-

res, et que la dernière des quilles ne tombe pas, non, et que tous nous criions, nous criions: «Tu vas tomber, charogne!»

En apothéose, la tribu resurgit, raide comme devant le photographe. L'un fait un pas, puis un autre, tous suivent. C'est une valse. La polka du dégoût. Dans un entretien à *L'Avant-scène théâtre*, Peter Handke dit ceci: «Le théâtre est pour moi comme une direction, comme un espace où l'on peut rêver en plein jour. [...] Le théâtre est pour moi un moyen de fortifier l'air. [...] Le théâtre est pour moi une contradiction: une mathématique remplie d'âme.» Avec lui, on touche à cette plénitude étrange: celle des orphelins.

«*Toujours la tempête*», Paris, Ateliers Berthier, jusqu'au 2 avril; www.theatre-odeon.eu; 3h20. * Le Bruit du temps, 2012, pour le récit et *L'Avant-scène théâtre*, mars 2015, pour la version théâtrale.



Laurent Stocker dans le rôle de Moi, le narrateur. Huit acteurs jouent un bonheur perdu dans une lande imaginée par le scénographe Jacques Gabel.

ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE

NEEME JÄRVI
NIKOLAJ ZNAIDER

Joseph Haydn
Symphonie N° 86 en ré majeur
Carl Nielsen
Concerto pour violon et orchestre op. 33
Jean Sibelius
Symphonie N° 2 en ré majeur op. 43

19.03.2015, 20H15
THÉÂTRE BEAULLIEU LAUSANNE

WWW.OSR.CH
+41 (0)21 807 00 00

150^e anniversaire Sibelius
Partenaire de diffusion RTS
Partenaires médias

Avec le soutien de Val de Saane

Photo ©: Jas Samsi

Critique: «En roue libre» au théâtre Le Poche à Genève

Fringale sexuelle à l'anglaise

«Un petit porno, ça fait pas de mal.» Becky est mignonne comme le blé en herbe. Rien de tapageur, non. Mais une beauté dans le vent, un minois qui fait tourner les têtes en douce. Au Poche de Genève, Becky est jouée par la formidable Julie-Anne Roth. Ce sont ses éruptions qui rythment *En roue libre*, pièce allume-mèche signée de la Britannique Penelope Skinner, auteure de 34 ans qui écrit cru. Le sujet est rare sur scène: les appétits sexuels d'une femme; et partant la fracture qu'éros crée parfois dans un couple. L'affaire est délicate et plutôt bien cernée par la metteuse en scène Claudia Stavisky, directrice du Théâtre des Célestins à Lyon.

Becky, donc, vient d'épouser John (Eric Berger), joli cœur, un peu tarte toutefois, écologiste obsédé par le recyclage. Vous avez dit le mari idéal? Jugez sur pièce. Il lévite en tailleur au pied du lit conjugal. Becky, elle, a des ardeurs dans sa nuisette toute neuve. Mais elle est enceinte, quelques semaines à peine. John décline la proposition; les spécia-

listes déconseillent la manœuvre, mauvaise pour le fœtus, dit-il. Julie-Anne Roth joue les félines. Mais le mâle résiste. C'est l'éché, le ciel est un four et la tuyauterie du pavillon gargouille, quand elle n'a pas des vapeurs. Becky voudrait oublier sa grossesse, peut-être survoltée par les hormones. Le plombier (Patrick D'Assumacão) passe, elle fantasme sur son débardeur. Mais voici qu'apparaît Oliver (David Ayala, comédien stupéfiant), un voisin bestial aux épaules de gladiateur. Il lui vend un vélo d'occasion. Ce sera bientôt le transport assuré. Un plan cul comme on dit.

En roue libre est l'histoire de Becky et de son ardeur, d'une fureur de vivre qui déborde les cadres, ceux de l'amie rangée qui joue les mères modèles et cache sa détresse (Valérie Crouzet), celui de John et de ses préceptes de puritain vert. Le cœur ne balance pas. Il choisit Becky, comme on choisit Lady Chatterley dans le fameux roman de David Herbert Lawrence. Elle est infatigable dans les bras d'Oliver, ce colosse qui profite de l'absence de son

épouse (Nathalie Lannuzel) pour envier sa belle maîtresse. Ils se sont fait une promesse: pas de sentiments.

Est-ce la pièce de Penelope Skinner, remarquable dans son scénario, mais bavard? Ou la mise en scène parfois un peu racoleuse dans son imagerie pop? On se fatigue. Il se peut aussi que cette usure soit programmée. Julie-Anne Roth et David Ayala sont phénoménaux, de complicité et de liberté. Il la porte sur le poitrail, puis se vautre, ventre débordant. Ils nagent dans la félicité d'une journée estivale. Mais l'épouse revient. Et Oliver ne veut plus de ces apartés fauves. Elle supplie. Il fait l'enclume.

Les tuyaux gouttent. Le plombier ne passera plus. Julie-Anne Roth est une ornière. Un champ de blé après la grêle. On se sent doucé et vaguement désespéré. De très bons acteurs peuvent vous mettre dans un drôle d'état. A. DF

En roue libre, Genève, théâtre Le Poche, jusqu'au 22 mars; loc. 022 310 37 59.

Panorama

Littérature

Amélie Nothomb élue à l'Académie belge

La romancière belge Amélie Nothomb a été élue, à une grande majorité, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, à indiqué lundi l'institution. (ATS)

Un beau Prix des lecteurs

Léonor de Récondo est la lauréate du Prix des lecteurs RTL-Lire pour *Amours parus* chez Sabine Wespieser (LT du 14.02.2015), contre *Vernon Subutex 1* de Virginie Despentes (Grasset), *Evariste* de François-Henri Désérable (Gallimard), *Le Cœur du pélican* de Cécile Coulon (Viviane Hamy) et *Berezina* de Sylvain Tesson (Guérin). (LT)

Art contemporain

Marc-Olivier Wahler nommé à la foire d'Istanbul

Pour sa 10^e édition, la Foire d'art contemporain d'Istanbul a nommé Marc-Olivier Wahler en tant que conseiller artistique. Actuellement directeur de l'espace d'exposition Chalet Society à Paris, le Suisse a aussi notamment dirigé le Palais de Tokyo jusqu'en 2012. (LT)

Lun.
23
Mar

Rechercher :

CONNEXION UTILISATEUR

mot de passe oublié

ok

Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat

Balagan, le blog de Je...



JEAN-PIERRE THIBAUDAT

16 contacts

0 édition

15 billets

0 article d'édition

0 commentaire

journaliste, écrivain, conseiller

artistique

paris - France

► François Bonnet

THÉMATIQUES DU BLOG

Italie . antisemitisme . conquête de l'espace .
dessins . festival . ghetto . jean vilar . juifs .
théâtre . transexuel

« Toujours la tempête » de Peter Handke, le chant profond de l'ancestrale Carinthie

14 MARS 2015 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Recommander { 10

« Toujours la tempête » de Peter Handke est un livre chavirant.

Un narrateur, « Moi », parle. Dans une « lande-steppe », il est assis sur un banc près d'un pommier aux « 99 » pommes, chiffre sacré, double, « tout va par deux dans ma mémoire » dit-il. Les yeux fermés, il se voit tenant sa mère par la main, très vite, à la dernière ligne de la première page, apparaissent les « ancêtres » qu'il rappelle à la vie. Ses grands-parents, les enfants de ces derniers, trois fils, deux filles dont la mère de « moi », tous avec « leur pas typique du Jaunfeld, passant d'un pied sur l'autre ».

1

Réaction

alerter

Partager

@Envoyer

Imprimer

Augmenter

Réduire

- ▶ vanc'
- ▶ oneveux
- ▶ Yves Arnault
- ▶ hub@liberation.fr
- ▶ Laurent Eyraud-Chaume
- ▶ Lyes SALEM
- ▶ isabel cabeca
- ▶ romaincarlier
- ▶ Gwendoline Mia Mathieu Poulin

1/2 »

"Ne nous laisseras-tu jamais en paix?"

Il en va de leur pas comme du livre que l'on tient entre les mains qui oscille entre le récit et la scène. Rien n'est dit sur la couverture mais c'est une « pure » pièce de théâtre, nous assure Peter Handke. De fait, les personnages sont présentés sur une page comme on le fait habituellement pour une pièce. Cependant, ne cherchez pas, pas la moindre réplique avec des tirets précédant le nom du personnage et son dire comme c'est l'usage. On lit un récit en cinq chapitres avec de rares retours à la ligne traversé de paroles.

Le narrateur, Moi, y écrit-parle à la première personne et les autres personnages sus cités interviennent plutôt sous forme de monologue que de dialogues intempetifs. Les ancêtres à peine apparus, interpellent « le seul qui nous rêve encore », c'est à dire Moi : « Ne nous laisseras-tu jamais en paix ? Mais enfin, puisque tu es là ! Approche, dernier d'entre nous, complète le tableau ». Non une peinture, mais un tableau comme disent les dramaturges. « Toujours la tempête » est un rêve de théâtre, plus qu'une pièce. Par exemple, page 44 :

« Ainsi que je l'ai souhaité, ma mère, à ces mots, fait son entrée, sur la lande, la steppe. Elle me paraît toujours très jeune, mais elle n'est plus une fringante jeune fille de la campagne comme dans les premières scènes. Elle est allée, me semble-t-il, se « faire belle », comme on disait autrefois dans la région. »

Magnifique écriture de l'entrelacement. Peter Handke nous ballade (dans tous les sens du verbe) dans sa chère Carinthie, se balançant sur deux pieds elle aussi, allemande et slovène. Double comme l'auteur, comme Moi, mère Slovène et père allemand

A travers une famille Peter Handke raconte l'histoire

Je m'identifie



Je m'abonne à partir de

1€ seulement

Newsletter



7^e
ANNIVERSAIRE

Offre spéciale
2 mois offerts

3 mois **9€**
au lieu de 27 euros

+ En cadeau
des places pour le
Cirque Romanes
pour les 10 premiers

Abonnez-vous
à Mediapart

nié dans sa langue, sa culture, blessure toujours ouverte, suintante.

Dans son microcosme, « Toujours la tempête » raconte l'histoire d'un de ces peuples balayés par l'histoire, comme les Nubiens au pays noyé sous le lac Nasser à l'instar de la Carinthie dissoute dans l'Autriche, comme tous ces peuples des confins de la Russie assujettis par les envahisseurs, interdits de langue à l'école comme les Carinthiens sous l'occupation allemande. Affres et drame des minorités. « Autrefois avant l'invasion des Allemands, il faisait presque toujours beau » dit la mère, qui, avant l'arrivée des envahisseurs, faisait du théâtre amateur. Ritournelle.

A la recherche du nous perdu

Il y a du lyrisme à la Giono dans cette évocation de la Carinthie, ses vergers, ses landes, ses fêtes et ses fermes, une douce autarcie comme à l'écart du monde. Un lyrisme qui prend des accents patriotiques dès lors que l'Histoire, celle du Troisième Reich, fait son entrée et bouleverse l'ordre paisible des choses qui avaient valeur d'éternité. La famille se déchire. Les fils sont enrôlés dans l'armée de l'occupant, ils doivent ravalier leur langue et leurs chants sous peine d'arrestation. Deux y mourront, le troisième, Gregor, à la faveur d'une permission rejoindra la résistance de la minorité slovène, celle de la Carinthie, l'Osvobodilna fronta (le Front de libération) que sa sœur, la « sombre » rebelle Ursula avait rejoint dès le premier jour (elle finira fusillée). Sa sœur, la mère du narrateur, aimera, elle, un officier allemand, une nuit d'amour, une seule, le temps de tomber enceinte.

Famille divisée écartelée dont le patriarche (le grand père de

Je m'identifie



Je m'abonne à partir de

1€ seulement

Newsletter



bouger d'un iota et son épouse (la grand-mère) une figure consolatrice et conciliatrice qui essaie comme elle peut de faire face à l'émiettement de tout. A la fin, c'est la mort d'une famille où le « nous » était fondateur d'autant que dans leur langue « bien aimée » il n'y avait pas « de mot pour dire « je » ». Mais le « nous » est tenace, comme il est aussi le propre du théâtre, il reviendra d'entre les morts à la dernière page de « Toujours la tempête ».

C'est aussi le nous (la troupe, la famille) qui, de façon martiale, boucle l'adaptation scénique de ce texte que nous en offre aujourd'hui Alain Françon, presque deux ans après la sortie de « Toujours la tempête » en librairie. Et paraît dans l'Avant-scène théâtre N°380, le texte joué avec répliques et didascalies, une version établie par Françon en accord avec l'auteur et son traducteur.

La fluidité du texte, son bel entrelacement sont comme cisailés par la mise en répliques. Il en résulte sur scène une sorte de volontarisme du jeu assorti d'un folklorisme qui en devient parfois ridicule. Cela va en s'atténuant au fil de la représentation grâce à la qualité des acteurs que l'on a vus meilleurs ailleurs : Nadar Strancar (la grand-mère), Vladimir Yordanoff (le grand-père), Dominique Valadié (Ursula), Dominique Reymond (la mère de Moi), Moi (Laurent Stocker). Seul Gilles Privat (Gregor), servi par l'amplitude finale de sa partition, retrouve pleinement la beauté qui émane du texte de « Toujours la tempête » quand on le lit.

Etrange cette relation de Peter Handke au théâtre. Il écrit des pièces, et quelles pièces, mais il n'aime guère aller les voir sur les scènes. Cependant il ne saurait se passer de théâtre. Il le dit

 Je m'abonne à partir de**1€ seulement** Newsletter

spectateurs de « Toujours la tempête » :

« Le théâtre est pour moi comme une direction, comme un espace où l'on peut rêver en plein jour. Il est pour moi un moyen de fortifier l'air. Et c'est le seul endroit qui unit vraiment les gens, qui leur permet de communier. Je n'oublie jamais les moments forts que j'y ai vécus. Je me souviens de la lumière, des positions des personnages, des voix, des confrontations. Le théâtre est pour moi une contradiction : une mathématique remplie d'âme ».

« **Toujours la tempête** », Peter Handke, traduction de l'allemand par Olivier Le Lay, Editions Le bruit du temps, 168p, 22€

« **Toujours la tempête** » Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, jusqu'au 2 avril, 01 44 85 40 40

Saint-Etienne, Comédie, du 8 au 10 avril

Amiens, Maison de la culture 15-16 avril

Nice, théâtre, 25-26 avril

Clermont-Ferrand, Scène nationale, 5-6 mai

Grenoble, MC2, 22-26 septembre

autriche Littérature Slovénie théâtre

TOUS | LES + DISCUTÉS | LES + RECOMMANDÉS | ORDRE CHRONOLOGIQUE

TOUS LES COMMENTAIRES

Je m'identifie

OK

Je m'abonne à partir de

1€ seulement

Newsletter



[Retour au Figaro.fr](#)

[Tous les blogs du Figaro](#)

[Vos billets spectacles à prix réduits avec Tic](#)

Peter Handke : ses ancêtres redoublent de sérénité

Par [Armelle Héliot](#) le 5 mars 2015 7h39 | [Réactions \(0\)](#)

Création en français, aux Ateliers Berthier, de *Toujours la tempête*. Une mise en scène rigoureuse et heureuse d'Alain Françon servie par des comédiens remarquables : Laurent Stocker, dans la partition de l'écrivain qui voit revenir les siens et Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Nada Strancar, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff. Du très haut théâtre.



[S'abonner au flux de](#)

[À propos de ce blo](#)

Le Figaro est le seul j
le nom d'un héros de

C'est bien en effet le F
dramatique de Pierre C
première page du quoti
la liberté de blâmer, il
Traditionnellement, le
importante au cœur du

La vitalité de cet art e
compte, un blog remis
informer sur les specta
mettre en lumière tous
grand théâtre du mond
la tolérance.



Photographie Michel Corbou : c'est l'image de la fin; la famille danse sur la lande-steppe qui prend des allures de radeau au grand vent de l'Histoire.

En quelques mots (les articles sont à venir dans *Le Figaro* notamment) cette oeuvre dans une traduction d'Olivier Le Lay, est mise en scène par Alain Françon.

Peter Handke désigne le personnage principal comme "moi". Sans doute récuserait-il l'idée d'une biographie, d'une autobiographie.



Photo Michel Corbou

Mais on ne peut s'interdire de le "penser", lui, le grand écrivain né dans la contrée dont il parle et où surgissent les siens. Sa mère, jeune fille, Dominique Reymond, ses parents Nada Strancar et Wladimir Yordanoff, ses frères, Pierre-Félix Gravière, Stanislas Stanic, Gilles Privat, sa soeur, Dominique Valadié.

Lui ("Moi") c'est Laurent Stocker qui l'incarne. En congé de la Comédie Française pour quelques mois, le comédien est requis trois heures durant dans une aventure très étrange. Il est à la fois narrateur, spectateur, il dialogue avec ces "personnages" qui sont d'autant plus vivants qu'ils sont eux aussi incarnés par des interprètes magnifiques.

On pense à une pièce de Kateb Yacine qui s'intitule *Les Ancêtres redoublent de férocité*. L'écrivain s'interrogeait sur le destin de son pays, l'Algérie, sur le destin de ses langues et en particulier du tamazight, principale langue berbère.

Ici, les ancêtres redoublent de tendresse, de générosité, de sérénité parce que leur temps est passé....



L'auteur



Armelle Héliot
(1405 billets)

Ils doivent affronter des tragédies, personnelles et des tragédies levées au vent de l'Histoire, mais ils n'ont aucune posture tragique.

C'est cela qui est très beau. Curieusement, il y a quelque chose, dans la thématique, qui rejoint le spectacle dont nous avons parlé juste avant *Toujours la tempête*, celui d'Amedeo Fago, *Tarente*.

Quant à la mise en scène, au jeu, à la part de la danse, du mouvement, il faudrait en dire long. Mais cela ne rimerait à rien car **on serait encore en dessous** de l'investissement de travail, de poésie, d'inventivité qui est à l'oeuvre dans la représentation.

Ateliers Berthier de l'Odéon, jusqu'au 22 avril, puis en tournée.

Tags: [Alain Françon](#), [Ateliers Berthier](#), [Laurent Stocker](#), [Peter Handke](#), [Théâtre de l'Odéon](#), [Toujours la tempête](#)

Partager

Tweeter 1

J'aime 3

Recommander

Réagir



presse@theatre-odeon.fr

Ecrivez votre commentaire ...

Les commentaires sont limités à 1500 caractères0/1500

VALIDER

Rechercher

Notes récentes

Lisa Dwan : scéance d'I
Philippe Tiry : un grand
L'Or et la Paille, coméd
Peter Handke : ses anc
L'album de famille d'An
Hortense Archambault
Bobigny
David Geselson : myth
L'Oiseau vert : le merv
Adieu à Thérèse Quent
Adieu à Luca Ronconi

Nuage de tags

Avignon Bouffe
Schiaretti Com
Conservatoire na
dramatique Didi
d'Avignon Inte
Besset La Collir
Bobigny Michèle
Amandiers Patr
Nordey Théâtre
Madeleine Théâ
du Rond-Point

Catégories

Analyse (23)
Chronique (73)
Critique (482)
Hommage (109)
Humeur (9)
Informations (354)
Note (46)
Portrait/Entretien (4)
Entretien
Information (1)
Récit (18)

Archives

Sélectionnez un Mc

Les Blogs



Grande

Kiosque L'édition du soir Reader Handke Odéon

vendredi 20 mars 2015 08:39



[Agrandir](#)

Moi, à gauche, ouvre le récit sur la vision imaginaire de sa famille disparue, dont il va raconter l'histoire. « Ce n'est pas eux, dit-il, et en même temps c'est eux... Je suis allé à la rencontre des miens. » De gauche à droite : Laurent Stocker (Moi), Dominique Reymond (mère), Stanislas Stanic (Valentin), Pierre-Félix Gravière (Benjamin), Wladimir Yordanoff (le grand-père), Gilles Privat (Gregor), Dominique Valadié (Ursula), Nada Strancar (la grand-mère). (Photo : Michel Corbou)

MAGAZINE

L'édition du soir

Le sens de l'art

jeudi 19 mars 2015

Peter Handke souffle *Toujours la tempête*

Correspondance, Jean-François Bouthors



Agrandir

Moi, à gauche, ouvre le récit sur la vision imaginaire de sa famille disparue, dont il va raconter l'histoire. « Ce n'est pas eux, dit-il, et en même temps c'est eux... Je suis allé à la rencontre des miens. » De gauche à droite : Laurent Stocker (Moi), Dominique Reymond (mère), Stanislas Stanic (Valentin), Pierre-Félix Gravière (Benjamin), Wladimir Yordanoff (le grand-père), Gilles Privat (Gregor), Dominique Valadié (Ursula), Nada Strancar (la grand-mère). (Photo : Michel Corbou) MAGAZINE

Toujours la tempête, le dernier texte de l'auteur Peter Handke, publié en allemand en 2010, est mis en scène par Alain Françon au théâtre de l'Odéon. Cette pièce, dont le sujet l'habitait déjà il y a vingt ans, est une réflexion sur l'Europe du XXe siècle à travers l'histoire d'une famille, la sienne, et d'un peuple, la minorité slovène de Carinthie, en Autriche.

C'est un paysage de lande, ou de steppe, qui pourrait être n'importe où, n'importe quand... Ainsi commence le rêve nostalgique de Moi, le personnage principal de *Toujours la tempête*, la pièce du grand écrivain autrichien Peter Handke (qui vit aujourd'hui en France), mise en scène par Alain Françon avec beaucoup de grâce et de justesse, et très joliment servie par des comédiens exemplaires.

Cette pièce dont le sujet l'habitait déjà il y a vingt ans, est une réflexion sur l'Europe du XXe siècle à partir de l'histoire d'une famille – la sienne – et d'un peuple – la minorité slovène de Carinthie, dans le sud de l'Autriche. Une traversée shakespearienne du temps, sans le bruit et la fureur, l'expérience d'une tragédie subie loin des palais et des grands champs de bataille, au niveau d'un verger de pommiers et de poiriers où paissaient paisiblement les vaches... Le sentiment d'un destin volé.



En faisant revivre une famille au destin volé par l'histoire, Peter Handke réfléchit sur l'Europe et sa culture. Que sommes-nous devenus ? Qu'avons-nous fait de notre héritage ? (Photo : Michel Corbou)

Rien de ce qui est arrivé n'était voulu par ceux qui racontent, Moi – qui n'est pas tout à fait un double de Handke, même si Moi est, comme l'écrivain, le fils d'une femme slovène qui a aimé, pendant la guerre, un Allemand, un « autre », un « ennemi », un homme qui ne parle pas la langue du pays – mais aussi des personnages inspirés de ses oncles et tantes, de sa mère, de ses grands-parents.

Ce qui s'est brisé, c'est une forme d'humanité simple qui s'incarnait dans le lien entre la terre et la langue, en d'autres termes dans une culture ; et il n'est pas indifférent que la famille de Moi s'enracine dans un monde paysan, dont l'emblème raffiné est le verger et l'art de l'arboriculteur qui sait reconnaître les espèces et accueille chez lui les plus belles venues de divers coins d'Europe.

La nation des petits peuples

La terre, la langue, la culture, l'histoire familiale, au XIXe siècle tout cela s'est cristallisé dans l'idée de nation. C'est bien à la nation que Peter Handke songe dans sa pièce. Mais il ne la tient pas dans son collimateur pour l'accuser de tous les maux. Son idée nationale est douce, c'est la nation des petits peuples, pas celle des puissances qui cherchent à dominer le monde.

La famille de Moi sera victime d'abord de la puissance allemande. Les oncles sont enrôlés malgré eux dans une guerre qui n'est pas la leur, où plusieurs périront, ou engagés dans une résistance dont ils seront dépossédés dès lors que le nazisme aura été vaincu et que l'ordre de Yalta imposera sa loi. Un monde aura sombré, celui des fêtes paysannes, celui d'un art de vivre, celui de la sonorité d'une langue qui articule délicieusement les choses, les personnes et les lieux.

C'est l'avènement d'une existence désenchantée, sans goût et finalement dégoûtante.

L'arboriculteur rescapé, l'oncle Gregor, pleure sur lui-même, ne supportant pas la misanthropie qui s'est emparée de lui. Que sommes-nous donc devenus ?



En arrière-plan de la tragédie de l'histoire, la mémoire convoque pour le faire revivre, malgré tout, un temps où il faisait bon vivre ensemble... C'est « toujours la tempête », mais « ce bon vieux temps, nous l'avons vécu » dit l'un d'entre eux, tandis que Moi veut « ressusciter les morts »... (Photo : Michel Corbou)

Cette question que porte toute la pièce de Handke dépasse évidemment la petite Carinthie. L'auteur ne se veut pas folkloriste, témoin d'un monde disparu. La mise en scène évite soigneusement cet écueil. Elle fait résonner une interrogation qui vaut assurément pour toute l'Europe aujourd'hui. Que sommes-nous devenus ? Les personnages de Handke n'ont pas le sentiment d'avoir été les auteurs de la tragédie qu'ils ont subie.

Il ne s'agit pas, semble nous dire l'auteur, de battre sa coulpe, mais peut-être, comme le personnage principal, de faire revenir au présent, par l'exercice de la remémoration, ceux qui nous ont précédés. Ce sont eux, fait-il comprendre, sans être tout à fait eux. Ce sont eux, en nous. C'est l'héritage qui nous habite.

La voix douce de Moi qui raconte, qui fait ressurgir le grand-père, la tante, le plus jeune des oncles qui marche sur les mains... nous invite non pas à une nostalgie larmoyante – en dépit de l'amertume du constat que nous impose le présent – mais à réécouter, en eux, ce qui peut nous ramener vers plus d'humanité.

Être au monde

Le conte de Carinthie est plus qu'un souvenir ou un rêve : une source d'inspiration pour être attentif aujourd'hui au monde que nous habitons. Car en deçà de la tragédie – un mot que le grand-père ne veut entendre prononcer chez lui –, ce qui traverse toute la pièce, c'est la recherche de l'amour. Elle

hante, de manières différentes, tous les personnages. La mère de Moi en est sans doute l'emblème le plus puissant : elle n'a pas cessé d'aimer le père allemand de son fils, et sa vie devient une quête pour le retrouver.

L'autre, l'étranger, l'ennemi même, s'est imposé comme l'objet ultime du désir d'une vie portée par l'amour, plutôt que par n'importe quel fantasme de puissance. Quête infinie et peut-être impossible, nous dit Handke qui, il faut le souligner, a écrit en allemand (la langue de l'autre !) pour faire exister magnifiquement sur scène le jardin slovène de Carinthie. Mais quête qui, plus que tout autre, nous fait vivre en dépit du destin qui nous échappe.

L'image finale des Indiens d'Alaska qui se lèvent pour se dire, de loin, par-dessus la foule des touristes d'une planète « mondialisée » : « Hé ! je suis encore là – Et moi aussi ! – Et moi aussi ! », avant de se rasseoir, témoigne finalement qu'il est une autre manière – fragile – d'être au monde que de vouloir le posséder ou le consommer.

> **Toujours la tempête**, de Peter Handke, mise en scène Alain François, aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris 17e), jusqu'au 2 avril.

Inseré depuis

<<http://kiosque.leditiondusoir.fr/data/448/reader/reader.html#preferred/1/package/448/pub/449/page/19>>

etat-CRITIQUE.COM

Art-scène Cinéma Livres Musique Vu à la télé

Home **Art-scène** Toujours la tempête, Peter Handke, Odéon

Toujours la tempête, Peter Handke, Odéon

Posted | 0 comments

Rihs



Histoire méconnue d'un peuple minoritaire. Destin épique d'une famille dans les plaines d'Autriche. A voir.

La pièce nous plonge dans une page d'histoire. Le destin d'une terre, la Carinthie. A la croisée entre l'Autriche, la Slovénie et l'Allemagne, elle est ballotée. Le décor unique de plaine en pente évoque avec force l'attachement à cette terre. Des brins d'herbe des plaines slovènes s'accrochent aux costumes des comédiens chaque fois qu'ils s'asseyaient puis se relèvent. Clin d'œil pour dire combien cette terre signifie pour ses habitants. Entre désir de la défendre et de la fuir.

Peter Handke livre au travers de la grande histoire une page de son histoire familiale. Avec la voix du narrateur, il exorcise une page de son histoire, évoque l'union de sa mère d'origine slovène avec un allemand. Recoupant ses souvenirs avec les événements datés, il replace la petite histoire dans la grande, confronte les légendes familiales à la réalité de la vie. Mais le passé lui échappe. Il cherche son identité, la vérité, comment sa mère a fait accueillir l'inacceptable.

Sous la direction d'Alain Françon, les comédiens sont excellents. Wladimir Yordanoff dans le rôle du grand père est confondant d'authenticité. Il touche au cœur dans sa façon de raconter ce jour où il a offert innocemment des

yeux de bœuf pour courtiser une femme ou son refus de la tragédie, comme étant contraire à la fertilité de son peuple. Gilles Privat incarne un personnage singulier, l'oncle résistant qui prend le maquis, avec maladresse et tendresse.

Toujours la tempête sonne comme *Le monde d'hier* de Zweig. Par l'annexion de la Carinthie dans le Reich allemand, un monde semble disparaître. Faut-il résister ou se soumettre ? Pour certains la réponse s'impose : « *Plus aucun peuple ne nous réduira au désespoir* », « *Notre peuple va jouer le rôle qui lui revient* ». Mais alors, comment combattre pour la liberté de son peuple ? Ces questions universelles et intemporelles sont posées avec intelligence.

Reste néanmoins à reconnaître qu'il est dérangeant pour notre jeune génération d'entendre parler des Allemands avec tant de férocité quand le défi européen actuel mérite un climat apaisé.

jusqu'au 2 avril 2015

Aux ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon



Auteuri Estelle Grenon

Partager cette chronique sur

ALERTEACTU Tunisie: tous les otages libérés

Laurent Stocker sur les hauteurs de Belleville

- [Home](#) [FIGAROSCOPE](#) [Sortir à Paris](#) [Mon Quartier](#)
- - Par [Armelle Heliot](#)
 - Mis à jour le 05/03/2015 à 12:28
 - Publié le 04/03/2015 à 06:01



Laurent Stocker aime ce quartier qui domine Paris où il vit depuis quinze ans. Crédits photo : Louis Witter pour Le Figaro

MON QUARTIER - Sociétaire de la Comédie-Française, il joue aux Ateliers Berthier tandis que, dans

HSBC PRÉSENTE

La Personal Economy*
 Au cœur de l'économie
 la plus importante au monde.
 La vôtre.

CLIQUEZ ICI

*Economie Personnelle

LE FIGARO.fr avec **HSBC Premier**

Publicité

Appareils photo

J'en profite x

1/5

Source Figaroscope

Comme tous ceux qui travaillent beaucoup, [Laurent Stocker](#) sait se rendre disponible. Il a trouvé le temps de célébrer ce quartier qui domine Paris, qu'il aime et où il vit depuis quinze ans. Ce soir, 4 mars, a lieu aux Ateliers Berthier la première de la pièce de [Peter Handke](#) *Toujours la tempête*. Il y incarne un jeune homme qui est l'écrivain lui-même. À partir du 11 mars, on le verra dans *1001 grammes* de [Bent Hamer](#), un film très singulier dans lequel il joue, dans un Paris filmé avec amour par le réalisateur norvégien, un physicien-jardinier troublé par la belle Ane Dahl Torp en scientifique, qui va s'ouvrir à la vie... Tout en pesant le sens d'existence comme elle étalonne le kilo. En congé de la Comédie-Française, qu'il réintégrera à l'automne prochain, Laurent Stocker s'envolera pour la Thaïlande au printemps: dix semaines de tournage sur une île, pour un film de [David Charhon](#), *Les Naufragés* avec



Le Caire. Crédits photo : Louis Witter pour Le Figaro

Le vrai venu d'ailleurs

Dépaysement assuré dans cette merveilleuse épicerie orientale, dont le patron est égyptien. Dans des senteurs enivrantes, on trouve tous les produits imaginables. Toutes sortes d'olives, des dates, des épices de toutes les couleurs et, petit «plus», la femme du patron fait une crème d'artichaut délicieuse.

Le Caire - épicerie orientale. 58, rue de Belleville (XXe). Tél.: 01 42 06 06 01.

Émotions fortes

C'est chez moi, ici! Moutardes, épices, condiments les plus divers, très bons saucissons de tous les horizons, fromages venus de toutes les régions...: cette épicerie est un royaume tout en odeurs, saveurs, couleurs. Une boutique qui a du caractère.

Fine l'épicerie. 30, rue de Belleville (XXe). Tél.: 06 99 68 12 68.



Le Lao Siam Crédits photo : Sébastien SORIANO/Le Figaro

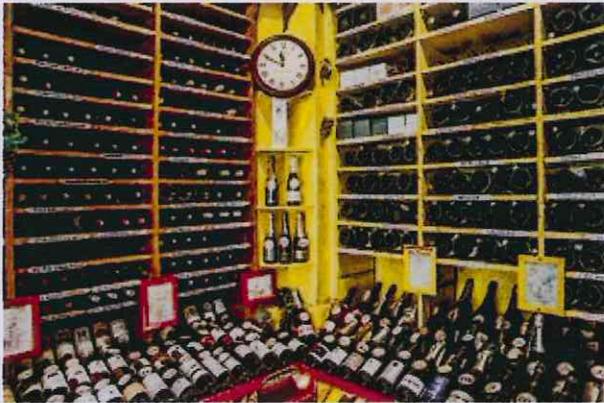
Asie étoilée

Pour moi, c'est l'un des meilleurs restaurants thaïlandais de Paris! J'ai fait un peu ma cantine de ce lieu que j'aime et où je viens souvent déjeuner. Je suis content car il vient d'entrer dans le [Guide Michelin](#):

Sur un air de Méditerranée

Un restaurant de spécialités grecques et turques. Le patron, Alain, est originaire d'Antioche. Il est également chanteur à ses heures. Un personnage! La clientèle est sympathique, donc il y a toujours quelque chose de chaleureux dans ce restaurant. J'apprécie la cuisine des Balkans, ces plats, ces saveurs que l'on retrouve d'un pays à l'autre.

L'Iliade. 59, rue de Belleville (XIXe). Tél.: 01 42 01 19 22.



Ma Cave en Ville. Crédits photo : Louis Witter pour Le Figaro/Louis Witter pour Le Figaro

Accords parfaits

Il est «le» caviste de Belleville. Stéphane compose avec tous les budgets des accords mets-vins sensationnels! Le lieu est petit, mais la cave immense! Un régal...! J'aime beaucoup faire la cuisine, même si je n'en ai plus guère le temps, et je veille toujours à cet accord-là.

Ma Cave en Ville. 105, rue de Belleville (XIXe). Tél.: 01 42 08 62 95.

Mille feuilles

Évidemment, lorsque l'on appartient à la Troupe de la Comédie-Française, on passe souvent chez Delamain, la très belle librairie qui est en face. J'aime aussi flâner à La Hune, à Saint-Germain-des-Prés. Mais j'ai à côté de chez moi une librairie idéale. Je cherche, j'achète, je passe des commandes. Plusieurs librairies de l'Est parisien sont en réseau et les libraires sont de très bon conseil.

Le Genre Urbain. 60, rue de Belleville (XXe). Tél.: 01 44 62 27 49.

- |
- [Se connecter](#)
- [S'inscrire](#)
-

- [Youtube](#)
- [Facebook](#)
- [Twitter](#)

Toujours la tempête : Peter Handke rappelle ses ancêtres

Si le théâtre est le lieu où les morts peuvent revivre, la dernière pièce de Peter Handke en fait une démonstration éclatante.

Dans la veine de *Par les villages*, grande épopée verbale, le dernier texte de Peter Handke met en lumière, à travers son histoire personnelle, un pan d'histoire méconnu. L'auteur est né en 1942, dans une famille slovène de la Carinthie, le plus méridional des neuf Länder de l'Autriche. Sur scène, donc, il y a Moï, en la personne de Laurent Stocker, qui va remonter aux origines de sa naissance, et faire revivre sa famille. Sur une lande aride (décor de Jacques Gabel), surgissent et se plantent, fantômes revenus sur terre, les figures de ses ancêtres : ses grands-parents, ses oncles, sa tante, et sa mère, séduite par un soldat allemand, le père inconnu. Handke leur redonne la parole et leur fait raconter leur vie, simple et rurale, puis âpre et intranquille quand il est question d'imposer à cette minorité une nouvelle langue, puis une guerre. Pour ne pas être enrôlés par les nazis, certains choisiront la résistance, la seule qui sera organisée sous le IIIe Reich.

Ces personnages dessinés d'un trait ferme, tout droit sortis de la mémoire et du cœur, constituent le socle et la chair même du texte de Handke. Et la distribution réunie par Alain Françon, qui signe là une mise en scène admirable de clarté et de profondeur, est magnifique : de Dominique Valadié, sombre Ursula, à Dominique Reymond, mère lumineuse, de Nada Strancar, solide grand-mère, à Laurent Stocker, entre enfance et gravité, à Wladimir Yordanoff, le grand-père, de Gilles Privat, Gregor le résistant, à Pierre-Félix Gravière et Stanislas Stanic. Tous hantent la lande, dans une émotion le plus souvent bridée, la laissant s'insinuer subrepticement entre deux pas de danse, celle de la mère, ou d'Ursula, primesautière, et s'installer enfin, lors de la valse de Gregor qui suspend le temps, avant que se referme le livre des fantômes.

Toujours la tempête ***

Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, Paris 17e. Tél. 01 44 85 40 00. www.theatre-odeon.eu
Jusqu'au 2 avril. Puis tournée à la Comédie de Saint-Etienne, du 8 au 10 avril, à la Maison de la Culture d'Amiens, du 15 au 16 avril, au Théâtre National de Nice du 22 au 26 avril, Clermont-Ferrand, 5 et 6 mai, MC2 Grenoble, du 22 au 26 septembre.

Annie Chénieux - leJDD.fr

[Suivre @AnnieChenieux](#)

jeudi 12 mars 2015

J'aime < 3
Twitter < 4
g+1 0

À découvrir également

Contenus Sponsorisés par Taboola



Michel Drucker : son Cauchemar Immobilier ...
SeLoger.com



Vous avez moins de 60 ans et payez plus de 2 500€ d'impôts ? Lisez ceci...
RevueFinance.com



Combien de Capitales cette Femme a t-elle Visitées ? Sauras-tu les Reconnaître ?
Test-Quizz



7 Mensonges Qui Vous Empêchent De Mincir Après La Ménopause
Minceur123.com



L'Élysée dévoile le montant de la retraite de François Hollande
LeFigaro.fr Economie



Ségolène Royal et ses déjeuners en famille avec François Hollande
BFM TV

Paris - Toulouse

ven. 3 avr. - Aller Retour

à partir de

J'Y VAIS >

Paris - Brest

jeu. 7 mai - Aller Retour

à partir de

J'Y VAIS >

scèneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

- [Accueil](#)
- [A la une](#)
- [Critiques](#)
- [Interviews](#)
- [Portraits](#)
- [Dossiers](#)
- [En bref](#)
- [Newsletter](#)
- [Contact](#)
- [Avignon](#)

[Agenda](#) | [Paris](#) | [Théâtre](#)

Toujours la tempête: Peter Handke et ses fantômes

7 mars 2015 Laissez un commentaire



photo Michel Corbou

Peter Handke convoque les fantômes de sa famille pour une œuvre introspective à

la recherche de ses racines. Malgré une distribution éblouissante, Alain Françon ne parvient pas donner de la force au texte de l'auteur allemand. Le spectacle est plombant et fortement ennuyeux.

Sur le papier cette pièce est alléchante car elle permet de découvrir l'adaptation du dernier roman de **Peter Handke** paru en 2012, une œuvre singulière puisqu'elle est autobiographique. Peter Handke se confie et convoque les membres de sa famille. C'est une plongée dans la grande Histoire de l'Europe à travers l'histoire familiale de l'auteur. Cette pièce était d'autant plus attendue qu'elle rassemble une distribution éclatante de **Nada Strancar** à **Laurent Stocker** en passant **Dominique Valadié** et **Dominique Reymond**. C'est tout un pan de l'histoire du théâtre français de la décentralisation qui est réuni sur le plateau. Et malgré tous ces éléments prometteurs, on s'est copieusement ennuyé le soir de la première.



photo Michel Corbou

Peter Handke est d'origine slovène, c'est donc dans la lande de son pays d'origine qu'il convoque les personnages. **Alain Françon** reprend l'idée de son dernier spectacle, *Des Gens* d'après Bond, avec un plateau incliné. **Jacques Gabel** a imaginé une toundra craquelée d'où sortent par moment des bancs de pierre. La première partie de la pièce est consacrée à la présentation de la famille de Peter Handke dont la vie est traversée par la tragédie, même si le Grand-Père (**Wladimir Yordanoff**) pense le contraire. Cette tragédie arrivera avec la naissance de Peter Handke, issu d'une nuit d'amour entre sa mère et un soldat nazi. **Cette galerie de portraits est interminable. Et cette lenteur ne sert pas le texte.**

Laurent Stocker qui incarne Handke observe sur un tabouret l'arbre généalogique de la famille se fabriquer côté jardin en contrebas du plateau. Il y a la tante Ursula (magnifique Dominique Valadié) qui cherche « la guerre familiale » et qui prend le maquis de la résistance face à l'oppression allemande. Les oncles Gregor (**Gilles Privat**), Valentin (**Stanislas Stanic**) et Benjamin (**Pierre-Félix Gravière**) sont enrôlés dans l'armée nazie. Dans cette première partie très sombre, Dominique Valadié, la Mère, parvient à illuminer le plateau. C'est le rayon de soleil de la famille. Légère, avec son côté enfantin, elle est amoureuse dans sa belle robe rouge.

La construction de la pièce permet des allers et retours dans l'histoire familiale. Peter Handke cherche à recoller les morceaux de vie pour mieux comprendre la haine qui a entouré sa naissance. On imagine aisément la douleur ressentie. Ses oncles le repoussent dans son landau de bébé, lui crachent dessus.

Laurent Stocker discute avec les fantômes familiaux et notamment avec son oncle Gregor. C'est le propos de la deuxième partie dans laquelle on retrouve les thèmes chers à l'auteur autour de la construction de l'Europe. Mais **sa plume semble tourner en rond. Problème de traduction ?** Il donne le sentiment d'accumuler les poncifs et les phrases toutes faites sans véritable sens. La plus éloquente étant celle-ci: « *Les hommes disparaissent et les T-Shirts perdent leurs couleurs* ».

La nostalgie n'opère pas du tout sur la scène. La mise en scène ne décolle à aucun moment et lorsque les personnages reviennent tous à la fin pour entamer une valse, la valse du dégoût, on sort enfin de l'ennui profond dans lequel nous a plongé Alain Françon.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Toujours la tempête

de Peter Handke mise en scène Alain Françon

avec Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Laurent Stocker de la Comédie-Française, Nada Strancar, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff

Toujours la tempête est publié aux éditions Le Bruit du temps.

texte français Olivier Le Lay

décor Jacques Gabel

costumes Sarah Leterrier

lumière Joël Hourbeigt

musique Marie-Jeanne Séréro

chorégraphie Caroline Marcadé

son Léonard Françon

collaboration à la mise en scène Nicolas Doutey

coproduction Théâtre des Nuages de Neige, Odéon-Théâtre de l'Europe, Comédie de Saint-Étienne-CDN, MC2 Grenoble, La Comédie de Clermont-Ferrand scène nationale, Maison de la Culture d'Amiens

le Théâtre des Nuages de Neige est soutenu par la Direction Générale du Ministère de la Culture

avec le soutien du Cercle de l'Odéon

Durée: 3h20 avec entracte

Odéon – Ateliers Berthier

Du 4 mars au 2 avril 2015

A 19h30

[Partager](#) |

Laissez un commentaire

Ecrivez un commentaire, ou [trackback](#) , [subscribe to these comments](#) RSS.

Nom (required)

Email (il ne sera pas publié)(required)

Site web (facultative)



Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

[imprimer](#) [envoyer par courriel](#) [facebook](#) [twitter](#) [netvibes](#) [delicious](#)

[A propos](#)



11.03.2015

[Ajouter un commentaire](#)

[Arts & Spectacles](#)

[Par Les Trois Coups](#)

« Toujours la tempête », de Peter Handke (critique), Ateliers Berthier à Paris

Dompter la tempête

Par Lorène de Bonnay
[Les Trois Coups.com](#) | [France Culture.fr](#)

Alain Françon met en scène avec une infinie justesse la dernière pièce de Peter Handke parue en 2012, « Toujours la tempête », à l'Odéon. Une pièce intime et épique qui donne vie à toutes les minorités ethniques évanescences, à travers une famille slovène.



Toujours la tempête LES TROIS COUPS © MICHEL CORBOU

« J'attendais le bonheur, et le malheur est arrivé, j'espérais la lumière, et les ténèbres sont venues », déplore Job après avoir perdu ses enfants et ses biens. « Tu m'anéantis au bruit de la tempête », dit-il à Dieu (1). Le drame de Handke repose tout entier sur cette tension entre une quête de lumière et l'enfer de la condition humaine, le chaos de l'Histoire. D'où la métaphore du désordre cosmologique, empruntée au *Roi Lear* (2), la tempête. Comme le vieux roi condamné à l'errance mentale dans une lande infernale après la balkanisation de son royaume, le personnage principal, Moi, se situe dans un ailleurs étrange : sur la lande du Jaunfeld, en Carinthie, « ou n'importe où. Maintenant, au Moyen Âge, ou n'importe quand ». Dans cet espace singulier, proprement artistique, où cohabitent le souffle de la tempête et une lumière printanière, Moi convoque ses ancêtres slovènes morts. Narrateur, conteur et metteur en scène, il fait jouer ses créatures. Personnage de descendant, de mère slovène et de père allemand, il cherche ses racines. Représentant d'un peuple slovène terriblement réduit par l'assimilation, il ressuscite une langue, une culture, un territoire broyés par l'Histoire. Il a besoin d'eux pour exister et eux de lui. Le lien d'amour qui se tisse sur scène apaise la tempête, du moins le temps de la représentation.

En attendant, cette œuvre composée de cinq parties n'est pas abstraite. Elle se déploie de façon assez narrative et linéaire. Moi, à la fois double de Handke né en 1942 en Carinthie autrichienne et messenger universel, mêle récit et scènes dialoguées, drame intime et épopée (une alliance propre au « poème épique » cher à l'auteur) en suivant une chronologie. Il évoque l'âge d'or de ses aïeux slovènes (appartenant en 1936 à une minorité ethnique dans un *land* autrichien biculturel) : leur ferme, leurs chants à l'unisson, leurs vergers sublimes et leur langue croquante, truffée de mots crus et d'images sacrées. Puis vient la Seconde Guerre mondiale : la Carinthie tombe sous la domination de la Grande Allemagne nazie et les Slovènes sont persécutés par les S.S. Ils n'ont

**Les
Trois
Coups**
.COM

Le blog de Les Trois Coups
Tous les mercredis, découvrez ici une nouvelle critique proposée par le site "Les Trois Coups", journal quotidien du spectacle vivant. Riche de sa cinquantaine de correspondants, le journal des *Trois Coups* poussera les portes des salles de spectacles dans toute la France... à consulter avant de sortir !

[en savoir plus](#)

Derniers billets

Entretien avec René de Obaldia
Par Les Trois Coups

L'Orchestre symphonique de Bretagne donnera en création mondiale à Quimper la nouvelle œuvre d'Ibrahim Maalouf, « Parachute »
Par Les Trois Coups

« Aléas #3 », de Chloé Moglia, Biennale internationale des arts du cirque Marseille-P.A.C.A. (critique)
Par Les Trois Coups

« Comédiens », de Renaud Fulconis (critique), Théô Théâtre à Paris
Par Les Trois Coups

« La tragédie est le meilleur morceau de la bête », de Denis Chabroulet (critique), L'Avant Seine à Colombes
Par Les Trois Coups

« Richard III », d'après William Shakespeare (critique), Théâtre de Belleville à Paris
Par Les Trois Coups

« Splendid's », de Jean Genet (critique), C.D.N. d'Orléans
Par Les Trois Coups

« En roue libre », de Penelope Skinner (critique), Théâtre Les Ateliers à Lyon
Par Les Trois Coups

« Plexus », d'Aurélien Bory (critique), Théâtre des Abbesses à Paris
Par Les Trois Coups

« Cuisine et confessions », des 7 Doigts de la main (critique), La Cigale à Paris
Par Les Trois Coups

Derniers commentaires

Les Trois Coups
[Bonjour Nicomède, Pour être](#)

Les Trois Coups

cessé d'être envahis ou aliénés depuis le viie siècle. La famille de Moi se disloque : certains se rebellent et créent dans les forêts des groupes de résistants, d'autres meurent pour le Reich. La mère accouche de Moi, un bâtard nazi. Enfin, l'armée Rouge pénètre en Autriche en 1945. Mais la paix n'apaise pas les conflits qui perdurent entre locuteurs slovènes et allemands pendant la guerre froide.

La mise en scène de Françon propose une lecture extrêmement fine du texte de Handke et, plus largement, de son œuvre. La scénographie, pour commencer, crée un espace original, inspiré du texte mais aussi d'une description de *Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille* : « la ville, dans son dos, était encore présente [...] Pourtant [...] un autre monde de bruits entra en jeu ». La marche le mène vers une « steppe particulière », « faite de graminées toutes sèches, de fin d'été, et de chardons ; au milieu se faisait jour une terre assez meuble qui avait quelque chose d'un dépôt de gravats et de cendres ; ou bien chaque coin de steppe rappelait un chemin éboulé ». La pièce s'ouvre sur ces bruits de ville et les pas de Moi qui monte sur un plateau incliné figurant la steppe dépeinte plus haut. Au fond de la scène, un écran blanc éclairé par des lumières changeantes modifie les reliefs de ce magnifique morceau de terre. Des éléments à la fois concrets et symboliques – le banc familial et le pommier – apparaissent et disparaissent dans les ténèbres ou le ciel, à des moments clés de l'histoire. Enfin, un cadre borde cet espace, tapissé d'une teinture médiévale sur laquelle sont accrochés deux tableaux : on songe à une chambre (point de départ de la création), à une vaste peinture du Moyen Âge (référence à Lear) jouant sur des mises en abyme qui renvoient à celles du texte.

Une éclatante incarnation

Laurent Stocker campe un merveilleux chef d'orchestre, variant avec subtilité le récit adressé au public et aux personnages, au passé composé, et les dialogues. Les échanges avec sa mère, interprétée avec éclat par Dominique Reymond, ou avec son oncle Gregor – Gilles Privat, tellement convaincant – sont gorgés d'émotions. Les rôles sont d'ailleurs tous parfaitement incarnés par les comédiens (Pierre-Félix Gravière, Stanislas Stanic, Dominique Valadié, Nada Strancar, Wladimir Yordanoff). Le jeu est délicat, rythmé. Il souligne la palette émotive de ce clan slovène animé tour à tour par la gaieté, le dégoût, l'horreur, l'espoir ; il fait sonner leur langue et leurs chants (lesquels sont relayés par de pénétrants intermèdes musicaux).

Si la première partie du spectacle est un peu longue, trop ancrée historiquement, trop linéaire, peuplée de personnages concrets (pas assez métaphysiques ?), la seconde, plus symbolique, parvient à un vrai souffle. Moi atteint une dimension épique : le descendant bâtard s'efface au profit de l'étrange messager, errant dans l'Histoire à la rencontre des minorités culturelles et de toute la mortelle condition humaine. Il affronte l'attitude tragique de Gregor, son dernier aïeul, en plaidant pour une lumière capable de dompter la tempête. Cet éclat poétique final, si ténu soit-il, irradie longtemps l'âme du spectateur. ¶

Lorène de Bonnay

(1) *Livre de Job, chapitre xxx, Bible.*

(2) « Stom still », « Toujours la tempête », didascalie ouvrant la scène II de l'acte III de la tragédie de Shakespeare, *le Roi Lear*.

« Toujours la tempête », de Peter Handke

Texte de l'auteur publié aux éditions *Le Bruit du temps* (traduction d'Olivier Le Lay)

Texte de la pièce publié à *L'Avant-scène théâtre* (traduction d'Olivier Le Lay)

Mise en scène : Alain Françon

Avec : Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Laurent Stocker de la Comédie-Française, Nada Strancar, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff

Les musiciens : Floriane Bonanni, Philip James Glenister, Renaud Guieu, Benjamin Mc Connell, Julien Podolak, Thierry Serra

Décor : Jacques Gabel

Lumières : Joël Hourbeigt

Costumes : Sarah Leterrier

Musique : Marie-Jeanne Séréro

Son : Léonard Françon

Collaboration à la mise en scène : Nicolas Doutey

Chorégraphie : Caroline Marcadé

Photo : © Michel Corbou

Odéon-Théâtre de l'Europe • Ateliers Berthier • 1, rue André-Suarès • 75017 Paris

Réservations : 01 44 85 40 40

Site du théâtre : www.theatre-odeon.eu

Du 4 mars au 2 avril 2015 à 19 h 30, dimanche à 15 heures

Durée : 3 h 20, avec un entracte

De 34 € à 6 €

Tournée :

Vous avez leur téléphone dans

Les Trois Coups
Je ne sais pas. Désolé.

Les Trois Coups
Merci, Françoise.

Anonyme
LES DECORS SONT MAGNIFIQUES

Gérard
Bonsoir, Quand aurons-nous la

Les Trois Coups
<http://www.facebook.com/?sk=m>

Iora
il est ou le theatre stp

dunand
Peut on encore prendre un

Le Petit Célinien
Tout sur Céline, chaque jour

Ecoutez France Culture



En direct
Du Grain à moudre
par Hervé Gardette

Réforme du Collège: Molière et Pythagore sauront-ils travailler ensemble ?

à venir 19h03 Le RenDez-Vous
Laurent Goumarre

Nous suivre



Sur le même thème

Spectacle vivant: les choix de Bernard Foccroulle
L'Invité(e) de la Dispute
2015-03-30 21:25 4 min.

Sami Frey
Hors-champs
2015-03-11 22:15 44 min.

Spectacle vivant: les choix du violoniste Renaud Capuçon
L'Invité(e) de la Dispute
2015-03-23 21:25 4 min.

publicité

- Du 8 au 10 avril 2015 : La Comédie, C.D.N., Saint-Étienne
- Les 15 et 16 avril 2015 : maison de la culture, Amiens
- Du 22 au 26 avril 2015 : T.N.N., C.D.N., Nice
- Les 5 et 6 mai 2015 : La Comédie, scène nationale, Clermont-Ferrand
- Du 17 au 21 septembre 2015 : M.C.2, Grenoble

Thème(s): [Arts & Spectacles](#) | [Théâtre](#) | [Ateliers Berthier](#) | [Lorène de Bonnay](#) | [Peter Handke](#) | [Alain Françon](#) | [Dominique Reymond](#) | [Dominique Valadié](#) | [Gilles Privat](#) | [Laurent Stocker](#) | [Nada Strancar](#) | [Odéon](#) | [Pierre-Félix Gravière](#) | [Stanislas Stanic](#) | [Wladimir Yordanoff](#)

0 commentaire

Votre commentaire

vous nom :

Anonyme

vous adresse électronique :

vous commentaire : *

Tapez ici vos commentaires

Cryptogramme : *



(Vérification

audio)

Tapez les caractères que vous voyez dans l'image ci-dessus : si vous ne n'arrivez pas à les lire, soumettez le formulaire, une nouvelle image sera générée. Il n'y a pas de distinction majuscule minuscule.

Envoyer

Sur les blogs

DE FORD À EASTWOOD, JUSTICE ET DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

France Culture Plus

Réécoutez la journée spéciale «Où en est la République?»

Au fil des ondes...

L'Europe en questions : 2ème étape à Madrid vendredi 13 mars

Au fil des ondes...

tous les blogs

Ce site utilise des cookies permettant de fournir les services. En utilisant ce site, vous acceptez l'u

ALLEGRO THÉÂTRE

MERCREDI 11 MARS 2015

Toujours la tempête de Peter Handke. Mise en scène Alain Françon

Errant sur la lande où il a grandi, le narrateur (Laurent Stocker) retrouve les fantômes des membres de sa famille. Sa mère (Dominique Reymond), sa grand-mère (Nada Strancar), son grand-père (Wladimir Yordanoff), sa tante (Dominique Valadié), ses oncles (Gilles Privat, Stanislas Stanic, Pierre-Félix Gravière) sont là, tout sourire. Ces retrouvailles avec le temps perdu commencent dans les années trente, peu avant que ne tombe la nuit de l'oppression. La famille de paysans, dans laquelle il est au début du spectacle un nouveau né, appartient à la minorité slovène installée en Carinthie autrichienne. Son attachement à son identité et par extension à son dialecte apparaît viscéral. L'anschluss, qui porte les nazis au pouvoir, est pour cette population slave une catastrophe. Certains sont obligés d'aller combattre aux côtés des occupants. D'autres vont rejoindre les partisans. La mère attend un enfant d'un soldat allemand avec lequel elle vit une passion. Le narrateur verra ainsi le jour. Les grands parents, quant à eux, subiront les assauts du malheur. Il ne fait pas de doutes que Peter Handke s'est inspiré pour écrire cette pièce de l'histoire des siens. Mais cette histoire il l'a surtout rêvée. Chacun des personnages a des traits attachants. Il est indubitable que les morts sont plus aimables que les vivants. Surtout quand on affiche parfois sa misanthropie comme l'a fait cet écrivain qui compte parmi les plus emballants de notre temps. La confrontation du narrateur avec l'un de ses oncles qui a versé dans l'amertume en dit long sur l'humeur dans laquelle il arrive à Handke de baigner Alain Françon ne semble pas avoir eu de peine à faire sien cet univers. Les lumières délicates conçues par Joël Hourbeigt et une distribution de rêve font de cette création un des moments forts de la saison. Jusqu'au 2 avril Odéon -Ateliers Berthier tel 01 44 85 40 40

PUBLIÉ PAR JOSHKA SCHIDLOW À 12:04 AUCUN COMMENTAIRE: 

LUNDI 9 MARS 2015

Requiem d'Hanokh Levin

S'ABONNER À

 Articles 

 Commentaires 

MEMBRES

S'inscrire à ce site 

avec Google Friend Connect

Membres (94) [Plus »](#)



Vous êtes déjà membre ? [Connexion](#)

ARCHIVES DU BLOG

▼ 2015 (12)

▼ mars (4)

[Toujours la tempête de Peter Handke. Mise en scène...](#)

[Requiem d'Hanokh Levin](#)

[Ceux qui restent Conception David Lescot](#)

[Les larmes amères de Petra von Kant de Rainer Wern...](#)

▶ février (5)

▶ janvier (3)

▶ 2014 (45)

▶ 2013 (50)

▶ 2012 (61)

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



mar
10

Toujours la tempête de Peter Handke, mise en scène d'Alain Françon

Crédit Photo : Michel Corbou



Toujours la tempête de Peter Handke, texte français de Olivier Le Lay (Éditions Le Bruit du temps, version scénique publiée à l'Avant-Scène Théâtre), mise en scène d'Alain Françon

Alain Françon imagine un plateau en pente, une vaste scène shakespearienne dévastée par la lande et les guerres fratricides à la King Lear, un décor réalisé par Jacques Gabel, une inclinaison de prairie abstraite destinée à la fauche ou à la pâture. C'est aussi une plaine entourée par les montagnes de la Carinthie de langue initiale slovène, que le metteur en scène verse au regard du public

rivé à Toujours la tempête, l'épopée familiale, rurale et universelle de l'écrivain autrichien résidant en France, Peter Handke dont le cœur est pour toujours dans le Jaunfeld.

Depuis un arbre invisible, création d'un paradis perdu, des pommes moirées suspendues en l'air, sans tronc ni branches, mobile subtil, restent gravées dans les hauteurs pour la contemplation du spectateur, à travers la mémoire de Moi – l'auteur narrateur et autobiographe approximatif, ébloui par les vergers de son enfance. La mémoire de l'écrivain lui joue des tours, mais il entend distinctement le tintement de l'angélus : « Cette lande... Je l'ai vue autrefois, dans un autre temps, et je la revois à présent, avec le banc où je me tenais jadis avec ma mère, par un après-midi d'automne ou d'été, je crois, loin du village, et en même temps dans la région natale. Il était, il est inhabituellement vaste, cet horizon du pays natal. »

Le récit épique s'installe, à la façon d'une forme apaisée de réconciliation avec la mère et avec soi, sur un banc, en harmonie avec le paysage, – un tribut de la sagesse et du temps. Ainsi, Moi est le fils bâtard de mère slovène et de père allemand, soldat nazi, identifié à jamais comme oppresseur, du côté du Grand Reich qui a annexé l'Autriche.

L'écartèlement de l'enclave slovène fera que deux des oncles seront des « malgré eux » engagés dans l'armée allemande, morts en Norvège et sur le front russe, tandis que l'oncle aîné Gregor, parrain de Moi, et la tante Ursula, seront victimes de la répression nazie en tant que résistants engagés dans le Front de libération yougoslave – les « cadres verts » des forêts de pins et d'épicéas de Carinthie, bois, sous-bois et vertes sapinières.

Ces résistants seront considérés par les Autrichiens comme des traîtres et des communistes, raconte Michel Corvin. La famille aura été décimée par la guerre ; les survivants vivront dans ce goût amer infligé par la trahison de l'Histoire puisque les Slovènes – peuple, langue et culture – ont été rattachés à l'Autriche dans la configuration du Nouveau Monde dessinée par Yalta. Ils pensaient en slaves rallier la Nouvelle Yougoslavie mais ils sont oubliés par le grand frère russe – frère de langue – : « Plus encore qu'autrefois, nous honorerons désormais notre langue maternelle... Et personne ne peut nous donner cet ordre : Tu seras un Allemand. »

Le sentiment de la nostalgie s'est dès lors d'autant déployé car si l'âme désire retourner au pays, c'est parce qu'elle y est à la maison.

La nostalgie du banc devant la maison convoque dans la gaieté les ancêtres réunis : le grand-père patriarche et plutôt réac (placidité de Wladimir Yordanoff), la grand-mère résistante de cœur (émouvante Nada Stancar), la mère solaire (Dominique Reymond en ballerine gracieuse), la tante solitaire Ursula, façon Macha

tchékhovienne, mais active et rebelle (troublante Dominique Valadié, traversée par la douleur du monde) qui aime pudiquement les siens. Sont rassemblés les trois oncles, dont le coureur de jupons Valentin (Stanislac Stanis), Benjamin (Pierre-Félix Gravière en garnement d'antan), et l'aîné Gregor (cordialité bougonne et bon enfant de Gilles Privat).

Et si le dégoût s'installe chez le narrateur, un mal à la René de Chateaubriand, avec un désenchantement pour la vie, une tendance à l'inaction, un abus du rêve et un sentiment orgueilleux de l'isolement.

Bien que proche, le narrateur se distingue de l'oncle résistant Gregor, arboriculteur et cidrier, spécialiste de pommes et de poires – de la Louise Bonne d'Avranches là la Boskoop de Hollande –, arrêté dans le dégoût de ce qui est étranger – des treilles du voisin à la ville proche jusqu'au dégoût de la nostalgie, l'éternel mal du pays, et le dégoût de soi.

Aussi l'oncle misanthrope, dont le destin brisé se définissait dans un rapport à une terre, un territoire habité par une collectivité, un peuple, une langue, hait-il les hommes et leur absence de distinction.

La position radicale n'est pas ralliée par le neveu aimant : au-delà des villages primordiaux, la communauté reste imaginée. L'écrivain n'ignore plus sa raison d'être, il a enfin arraché la racine de sa tristesse et de ses aversions : il ne rêve plus, il écrit, note, et noue des liens ouverts à l'infini. En même temps, son théâtre, saisi par le regard aigu du metteur en scène, offre un vrai paysage, une « cosa mentale » sur les idées et les sentiments, portés par l'humanité magnifique de comédiens de chair.

Véronique Hotte

Ateliers Berthier de l'Odéon –Théâtre de l'Europe, du 4 mars au 2 avril. Tél : 01 44 85 40 40

mar
08

**Le Barbier de Séville de Beaumarchais,
collection Folioplus Classiques, Gallimard**

Crédit Photo : Bridgeman Images



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

TOUJOURS LA TEMPÊTE

Ateliers Berthier (Paris) mars 2015



NOUVEAU
DÉBUT

Comédie dramatique de Peter Handke, mise en scène de Alain Françon, avec Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Laurent Stocker, Nada Strancar, Dominique Valadié et Wladimir Yordanoff.

Nombre d'auteurs et de romanciers, l'âge venu face à l'horizon de la finitude qui se rapproche, tourne le regard vers le passé pour un retour vers le pays de l'enfance et cède à la tentation de la trace et de la mythologie familiale.

En l'occurrence, Peter Handke, né en 1942, l'assume en indiquant s'être inspiré de Shakespeare, "qui écrivait sur des faits devenus légendaires", pour raconter l'histoire de ses ancêtres. Du moins celle des deux générations qui l'ont précédé, celles de sa lignée maternelle à défaut de parentèle masculine, le clan, la petite tribu slovène vivant sur son lopin de terre en Carinthie, dans le land autrichien du Jaunfeld.

La famille c'est un père charpentier (Wladimir Yordanoff), une mère au foyer (Nada Strancar), trois fils, Valentin le coureur de jupons (Stanislas Stavic) et Benjamin le plus jeune (Pierre-Félix Gravière) qui n'aura rien connu de la vie, engloutis par la guerre, et Gregor (Gilles Privat), l'amoureux des pommes qui sera l'oncle-parrain.

Et deux filles, Ursula (Dominique Valadié), la sombre, la laide, l'acariâtre, la vieille, qui rejoindra le camp des partisans anti-nazis et la belle, la lumineuse, la mère du narrateur (Dominique Reymond), celle qui parle la langue slovène pure, emblème magnifié des origines.

Construite en cinq chapitres calqués sur la structure dramatique classique, la partition narrative polyphonique de "Toujours la tempête", titre emprunté à une didascalie du "Roi Lear", qui repose sur une évocation des ancêtres par l'auteur-narrateur, campé en l'espèce par Laurent Stocker, constitue un hymne à la terre natale, une ode à la langue comme fondement identitaire et une partition mémorielle.

Peter Handke aborde notamment les thématiques de la langue comme fondement identitaire, l'attachement au pays natal, la résistance de la minorité paysanne à la germanisation imposée, le tribut payé pendant la Seconde guerre mondiale - enrôlement forcé dans l'armée allemande, déportation, déplacement de population - et la résistance anti-nazie qui fut stigmatisée par ses accointances avec les forces du maréchal Tito.

Alain Françon assure une mise en scène oscillant entre réalisme anecdotique, anachronisme, les élégantes robes de ville de la mère idéalisée alors qu'elle vit dans une modeste ferme, et convocation de fantômes.

Dans un décor minimaliste et particulièrement laid, conçu par Jacques Gabel, composé d'un seul plateau incliné représentant la douce terre slovène réduite à une lande sablonneuse parsemée de d'herbe pelée, officie une distribution de haut vol qui satisfait au cahier des charges.

Pour les spectateurs appréciant les sagas familiales confrontées à la tourmente de l'Histoire.

VIDÉOS JEUX CONCOURS

JUSTFOCUS



Toujours la tempête au Théâtre de l'Odéon dès le 4 mars

PAULINE B  30 JANUARY 2015

Le dernier texte de Peter Handke commence dans un paysage très indéfini, où vont se planter la mère, les frères et la sœur de la mère, les grands-parents. C'est une histoire de famille, dans le sud de l'Autriche, qui traverse les deux guerres mondiales.

Alain Françon, qui met en scène un texte de Handke pour la première fois, décrit ces personnages comme des figures échappées d'une fresque de Giotto. Dans cette pièce épique, tout se joue périphérie: la tragédie, le dégoût du monde sont là, mais ils ne sont pas le centre de ce beau poème interprété par des grands comédiens.

Détails pratiques:

Pièce de Peter Handke. Mise en scène : Alain Françon avec Pierre-Félix Gravière, Gilles Privat, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Laurent Stocker de la Comédie-Française, Nada Strancar, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff.

4 mars-2 avril 2015 / création / Berthier 17^e

Réservez vos places directement sur le site de [l'Odéon](http://www.odeon.com).



over
Connexion Créer mon blog

« Toujours la tempête » | © Michel Corbou



[Suivre ce blog](#)

Par [Lorène de Bonnay](#)

[Les Trois Coups.com](#)

[Connexion](#) [Créer mon blog](#)

Alain Françon met en scène avec une infinie justesse la dernière pièce de Peter Handke parue en 2012, « Toujours la tempête », à l'Odéon. Une pièce intime et épique qui donne vie à toutes les minorités ethniques évanescentes, à travers une famille slovène.

« J'attendais le bonheur, et le malheur est arrivé, j'espérais la lumière, et les ténèbres sont venues », déplore Job après avoir perdu ses enfants et ses biens. « Tu m'anéantis au bruit de la tempête », dit-il à Dieu (1). Le drame de Handke repose tout entier sur cette tension entre une quête de lumière et l'enfer de la condition humaine, le chaos de l'Histoire. D'où la métaphore du désordre cosmologique, empruntée au *Roi Lear* (2), la tempête. Comme le vieux roi condamné à l'errance mentale dans une lande infernale après la balkanisation de son royaume, le personnage principal, Moi, se situe dans un ailleurs étrange : sur la lande du Jaunfeld, en Carinthie, « ou n'importe où. Maintenant, au Moyen Âge, ou n'importe quand ». Dans cet espace singulier, proprement artistique, où cohabitent le souffle de la tempête et une lumière printanière, Moi convoque ses ancêtres slovènes morts. Narrateur, conteur et metteur en scène, il fait jouer ses créatures. Personnage descendant, de mère slovène et de père allemand, il cherche ses racines. Représentant d'un peuple slovène terriblement réduit par l'assimilation, il ressuscite une langue, une culture, un territoire broyés par l'Histoire. Il a besoin d'eux pour exister et eux de lui. Le lien d'amour qui se tisse sur scène apaise la tempête, du moins le temps de la représentation.

En attendant, cette œuvre composée de cinq parties n'est pas abstraite. Elle se déploie de façon assez narrative et linéaire. Moi, à la fois double de Handke né en 1942 en Carinthie autrichienne et messager universel, mêle récit et scènes dialoguées, drame intime et épopée (une alliance propre au « poème épique » cher à l'auteur) en suivant une chronologie. Il évoque l'âge d'or de ses aïeux slovènes (appartenant en 1936 à une minorité ethnique dans un *land* autrichien biculturel) : leur ferme, leurs chants à l'unisson, leurs vergers sublimes et leur langue croquante, truffée de mots crus et d'images sacrées. Puis vient la Seconde Guerre mondiale : la Carinthie tombe sous la domination de la Grande Allemagne nazie et les Slovènes sont persécutés par les S.S. Ils n'ont cessé d'être envahis ou aliénés depuis le VII^e siècle. La famille de Moi se disloque : certains se rebellent et créent dans les forêts des groupes de résistants, d'autres meurent pour le Reich. La mère accouche de Moi, un bâtard nazi. Enfin, l'armée Rouge pénètre en Autriche en 1945. Mais la paix n'apaise pas les conflits qui perdurent entre locuteurs slovènes et allemands pendant la guerre froide.

La mise en scène de Françon propose une lecture extrêmement fine du texte de Handke et, plus largement, de son œuvre. La scénographie, pour commencer, crée un espace original, inspiré du texte mais aussi d'une description de *Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille* : « la ville, dans son dos, était encore présente [...] Pourtant [...] un autre monde de bruits entra en jeu ». La marche le mène vers une « steppe particulière », « faite de graminées toutes sèches, de fin d'été, et de chardons ; au milieu se faisait jour une terre assez meuble qui avait quelque chose d'un dépôt de gravats et de cendres ; ou bien chaque coin de steppe rappelait un chemin éboulé ». La pièce s'ouvre sur ces bruits de ville et les pas de Moi qui monte sur un plateau incliné figurant la steppe dépeinte plus haut. Au fond de la scène, un écran blanc éclairé par des lumières changeantes modifie les reliefs de ce magnifique morceau de terre. Des éléments à la fois concrets et symboliques – le banc familial et le pommier – apparaissent et disparaissent dans les ténèbres ou le ciel, à des moments clés de l'histoire. Enfin, un cadre borde cet espace, tapissé d'une teinture médiévale sur laquelle sont accrochés deux tableaux : on songe à une chambre (point de départ de la création), à une vaste peinture du Moyen Âge (référence à Lear) jouant sur des mises en abyme qui renvoient à celles du texte.

Une éclatante incarnation



actheure emission
Actheure 10 mars

16 days

#radio



29:30

Write a comment...



7

Follow [actheure emission](#) and others on SoundCloud.

Go

Sign up for SoundCloud

Sign in

actheure emission

2 6

Follow

Report

Sommaire du 10 mars 2015

THÉÂTRE

"Toujours la Tempête"

de Peter Handke mise en scène Alain Françon
Jusqu'au 2 avril 2015 au théâtre de l'Odéon

par Capucine Maillard

"L'Encens et le Goudron"

de et avec Violaine Carné
jusqu'au 21mars au théâtre de l'Etoile du Nord

par François Genty

LIVRE

Gun Machine de Warren Ellis Ed. du Masque

Leç

DERNIÈRE MINUTE

Théâtre

Toujours la tempête ? Calme plat

La météo avait pronostiqué un avis de tempête. C'est plutôt le calme plat qui règne sur le vaste plateau des Ateliers Berthier. N'est pas Shakespeare qui veut. Le titre de la pièce reprend un vers du *Roi Lear*. Mais loin de la folie du pouvoir disséquée dans les grandes pièces de Shakespeare, le texte est sage, didactique. Il patine durant la première partie avant de s'accélérer brusquement après l'entracte. L'auteur de la pièce, Peter Handke, est pourtant l'un des plus grands dramaturges contemporains. Mais en dressant sur l'autel de la piété familiale un hommage ému à sa famille slovène décimée lors de la Seconde Guerre mondiale, il offre là un texte consensuel qui ne risque pas de se briser sur les récifs de la mémoire historique. Alain Françon s'efforce au mieux d'animer le récit. Mais on l'a connu mieux inspiré. Quant aux comédiens, ils jouent un ton au-dessous de leur grand talent. On attendait une leçon de théâtre. On nous dispense à la place un cours d'histoire et de géographie. Il n'est pas sûr que le spectateur y gagne...

Toujours la tempête, de Peter Handke, Théâtre de l'Odéon, atelier Berthier, jusqu'au 2 avril, 19H30, 15 H le dimanche.

Information du 12.03.15 13:33

Les autres articles de la rubrique

[Virage ambulatoire glissant](#)

[Campagne tarifaire 2015, les plus et les moins pour la cancérologie](#)

[9,7 milliards d'euros, c'est le déficit de la Sécurité sociale en 2014](#)

[Médecins jusqu'à... 72 ans](#)

[Tiers payant généralisé, l'Etat veut conserver la manne des 1,6 milliard d'euros de franchises](#)

[Combien de divisions ?](#)

[La citation de la semaine](#)

[Vélasquez, la magnificence tacite](#)

[Dr Serge Blisko : « On n'a pas encore de filière spécialisée dans l'irruption du fanatisme religieux »](#)

[SIH, comment lutter contre le piratage](#)

[L'échappée belle de Anne Courrèges](#)

[Philippe Burnel : "Les premiers progrès que l'on peut faire en matière de sécurisation des données rapportent beaucoup, et ne coûtent pas grand-chose"](#)

[MSDAvenir rend heureux François Hollande](#)

[Médicament, le nouvel outil d'évaluation en question](#)

[Paris, un désert médical ?](#)

[Accueil des patients étrangers, les hospitaliers consultés](#)

[La Mutuelle nationale des hospitaliers et professionnels de la santé et du social construit une résidence étudiante](#)

[La révolte](#)

[Essais cliniques en cancérologie : Le tsunami](#)

[... juste pour la FHF](#)

[Campagne tarifaire... injuste pour la FHP...](#)

[Le burn-out des services d'urgences diagnostiqué par le ministère de l'Intérieur](#)

[Les jeunes s'engagent](#)

[Patrice Legrand est nommé président de l'Asip Santé](#)

[L'hôpital Charles-Richet de Villiers le Bel est débaptisé](#)

[Fin de vie, les députés votent la sédation profonde et continue, mais refusent l'assistance médicalisée active à mourir](#)

[La citation de la semaine](#)

[Toujours la tempête ? Calme plat](#)

[La campagne tarifaire devrait être rendue publique le mercredi 11 mars 2015.](#)

[Service public hospitalier, pas de dérogations pour les cliniques](#)

[La T2A nuit-elle gravement à la santé ?](#)

[Geneviève Fioraso quitte le gouvernement](#)

[Marisol Touraine réfute la suppression de 22 000 emplois à l'hôpital](#)

[La FHP rejoint le mouvement du 15 mars](#)

[Ipsen, progression de 4,1% du chiffre d'affaires](#)

[Stabilisation des forces de vente de l'industrie pharma en 2014 dans le monde](#)



Le Théâtre des nuages de neige
et l'Odéon – Théâtre de l'Europe
présentent

Toujours la tempête

de Peter Handke

Mise en scène d'Alain Françon

Texte français d'Olivier Le Lay

avec Pierre-Félix Gravière : *Benjamin* | Gilles Privat : *Gregor (Jonathan)* |
Dominique Reymond : *la Mère* | Stanislas Stanic : *Valentin* |
Laurent Stocker de la Comédie-Française : *Moi* | Nada Strancar :
la Grand-Mère | Dominique Valadié : *Ursula (Snežena)* |
Wladimir Yordanoff : *le Grand-Père*

Musiciens : Floriane Bonanni, Philip James Glenister, Renaud Guieu,
Benjamin McConnell, Julien Podolak, Thierry Serra

Assistant à la mise en scène : Nicolas Doutey | Décor : Jacques Gabel |
Lumières : Joël Hourbeigt | Costumes : Sarah Leterrier | Musique :
Marie-Jeanne Séréro | Son : Léonard Françon | Collaboration dramaturgique :
Sophie Semin | Chorégraphie : Caroline Marcadé

Le décor a été construit dans les Ateliers de la Comédie de Saint-Etienne,
aux Ateliers Devineau et dans les Ateliers de construction de l'Odéon – Théâtre de l'Europe

Coproduction : Théâtre des nuages de neige, Odéon – Théâtre de l'Europe,
Comédie de Saint-Étienne – Centre dramatique national, MC2 Grenoble,
La Comédie de Clermont-Ferrand – scène nationale, Maison de la culture d'Amiens

Le Théâtre des nuages de neige est soutenu
par la Direction générale de la Création artistique du ministère de la Culture.

Spectacle créé le 4 mars 2015 à l'Odéon – Théâtre de l'Europe

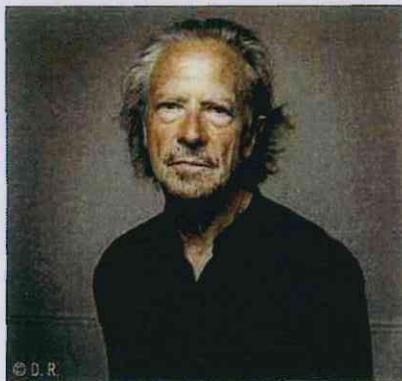
Photographies de répétition : Michel Corbou

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2010
© Le Bruit du temps, 2012, pour la traduction française



L'affiche

Peter Handke, l'auteur



PETER HANDKE EST NÉ EN 1942 à Griffen, en Autriche. En 1965, il interrompt définitivement ses études de droit après avoir fait accepter un manuscrit aux éditions Suhrkamp.

Dès lors, il se consacre à l'écriture, bâtissant une œuvre forte d'une quarantaine de titres : romans et nouvelles (*Les Frelons*, 1966 ; *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, 1970 ; *La Courte Lettre pour un long adieu*, 1972 ; *La Femme gauchère*, 1976...), essais (*Essai sur la fatigue*, 1989 ; *Essai sur le juke-box*, 1990 ; *Essai sur la journée réussie*, 1991...), récits de voyage et journaux (*La Leçon de la Sainte-Victoire*, 1980 ; *Mon année dans la baie de personne*, 1994...) et traductions (Bruno Bayen, Emmanuel Bove, René Char, Marguerite Duras, Eschyle, Jean Genet, Georges-Arthur Goldschmidt, Julien Green, Patrick Modiano, Francis Ponge, Shakespeare, Sophocle...).

Au théâtre, il se fait connaître dès 1966 avec *Outrage au public*, suivi d'une douzaine de pièces parmi lesquelles *La Chevauchée sur le lac de Constance* (1971), *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition* (1974), *Par les villages* (1981), *Voyage au pays sonore ou l'art de la question* (1989), *L'Heure où nous ne savions rien de l'autre* (1992, que Luc Bondy met en scène deux ans plus tard à Berlin et à Paris) ou *Préparatifs d'immortalité* (1997).

Scénariste – il a notamment collaboré avec Wim Wenders sur *Les Ailes du désir* en 1987 –, il a porté lui-même à l'écran certains de ses textes, dont *L'Absence* (1993). On peut citer parmi ses dernières publications *La Nuit monave* (Gallimard, 2011), *Hier en chemin : carnets, novembre 1987 – juillet 1990* (Verdier, 2011), *Les Coucous de Velika Hoča* (La Différence, 2011) ; *Les Beaux Jours d'Aranjuez : un dialogue d'été* (Le Bruit du temps, 2012 ; la mise en scène en langue allemande par Luc Bondy a été présentée à l'Odéon – Théâtre de l'Europe en 2012) ; *Toujours la tempête* (Le Bruit du temps, 2012).

En 2014, Peter Handke a succédé à Peter Brook, Ariane Mnouchkine, Jon Fosse et Heiner Goebbels au palmarès du prestigieux prix international Ibsen, attribué à « des personnes ou des institutions qui ont largement contribué à l'évolution du théâtre comme forme d'art. » Il vit aujourd'hui à Chaville en Île-de-France.

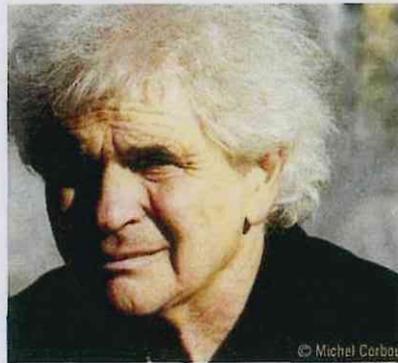


Alain Françon, le metteur en scène

L EST INITIÉ comme spectateur au théâtre à la Comédie de Saint-Étienne de Jean Dasté. Il a cofondé le Théâtre Éclaté d'Annecy en 1971 puis dirigé le Centre dramatique national de Lyon, le Théâtre du Huitième de 1989 à 1992 et le Centre dramatique national de Savoie de 1992 à 1996, avant de prendre la direction du Théâtre national de la Colline à Paris de 1996 à 2010.

À la Colline, il réaffirme, en tant que directeur, son attachement à présenter des œuvres du théâtre moderne et contemporain : Tchekhov, Ibsen, Ödön von Horváth, Brecht, Georg Kaiser, Hans Henny Jahnn, Strindberg, Heiner Müller, Edward Bond, Michel Vinaver, Eugène Ionesco, François Bon, Olivier Cadiot, Daniel Danis, Valère Novarina, Roland Fichet, Enzo Cormann, Didier-Georges Gabily, Hubert Colas, Gildas Milin, Toni Negri, Jean-Luc Lagarce parmi bien d'autres. D'un tournant de siècle à l'autre, son questionnement demeure sous-tendu par une volonté d'« arracher un bout de sens au chaos du monde » et une exigence centrée sur la place première de l'auteur dans le processus de la création dramatique.

Au Théâtre national de la Colline, il a créé *Dans la compagnie des hommes* (deuxième version), *Café*, *Le Crime du XXI^e siècle*, *Si ce n'est toi*, *Chaise* et *Naître* d'Edward Bond, *Les Petites Heures* d'Eugène Ionesco, *Les Huissiers*, *King* et



© Michel Corbeau

Les Voisins de Michel Vinaver, *Le Chant du Dire-Dire* et *E roman-dit* de Daniel Danis, *Visage de feu* de Marius von Mayenburg, *Skinner* de Michel Deutsch, *Petit Eyolf* d'Henrik Ibsen, *Katarakt* de Rainald Goetz, *Ivanov*, *Le Chant du cygne*, *Platonov* et *La Cevisaie* de Tchekhov, et *L'Hôtel du Libre-Échange* de Feydeau.

Après le Théâtre national de la Colline, il crée à la Comédie-Française *Les Trois Sœurs* de Tchekhov et *La Trilogie de la villégiature* de Goldoni (*L'avant-scène théâtre* n° 1313-1314) ; avec sa compagnie le Théâtre des nuages de neige *Du mariage au divorce* (*On purge bébé*, *Mais n'te promène donc pas toute nue*, *Léonie est en avance* ou *le Mal joli* et *Feu la mère de Madame* de Feydeau), *Oncle Vanja* de Tchekhov, *Sohness le Constructeur* d'Ibsen et *Les Gens* d'Edward Bond ; et au Théâtre de la Madeleine *Fin de partie* de Beckett.



Les comédiens



Au premier plan, de gauche à droite : Pierre-Félix Gravière, Dominique Reymond, Gilles Privat, Laurent Stocker et Stanislav Stanic. Au second plan, de gauche à droite : Nada Strancar, Wladimir Yordanoff, Alain Françon et Dominique Valadié.

PIERRE-FÉLIX GRAVIÈRE | Benjamin

Formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il a notamment travaillé avec Philippe Minyana, Joël Jouanneau, Michel Didym, Robert Cantarella, Julien Fisera, Barbara Nicolier, Patrick Pineau et Daniel Danis. *Toujours la tempête* est le dixième spectacle qu'il joue sous la direction d'Alain Françon, après *Les Voisins* de Michel Vinaver, *Platonov* et *La Cerisaie* de Tchekhov, *É roman-dit* de Daniel Danis, *Naitre, Chaises*

et *Les Gens* d'Edward Bond, *L'Hôtel du Libre-Échange* de Feydeau. Au cinéma, il a joué sous la direction de Siegrid Alnoy, Jean Berthier et Dominik Moll, et à la télévision sous la direction d'Emmanuelle Bercot, Christophe Blanc et Serge Meynard.

GILLES PRIVAT | Gregor (Jonathan)

Après un baccalauréat de piano à Genève, il se forme à l'école Jacques-Lecoq à Paris. Pensionnaire de la Comédie-Française de 1996 à 1998,



il travaille avec les metteurs en scène Benno Besson et Matthias Langhoff, puis avec Dan Jemmett, Didier Bezace, Hervé Pierre, Jacques Rebotier, Claude Buchvald, Jean-François Sivadier... Il collabore à plusieurs reprises avec Alain Françon, dans *La Cerisaie* et *Oncle Vania* de Tchekhov, *Le Chant du Dire-Dire* et *E roman-dit* de Daniel Danis, *L'Hôtel du Libre-Échange* et *Du mariage au divorce* de Feydeau. En 2008, il reçoit le molière du meilleur comédien dans un second rôle pour *L'Hôtel du Libre-Échange*. Au cinéma, il joue dans des films de Coline Serreau, Chantal Ackerman et James Huth.

DOMINIQUE REYMOND | la Mère

Elle étudie l'art dramatique à Genève avant de suivre des cours à l'école du Théâtre national de Chaillot puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Au théâtre, elle a notamment joué sous la direction d'Antoine Vitez, Klaus Michael Grüber, Bernard Sobel, Jacques Lassalle, Bruno Bayen, Pascal Rambert, Jacques Rebotier, Luc Bondy, Marc Paquien, Georges Lavaudant, Gian Manuel Rau, Marie-Louise Bischofberger, Arthur Nauzyciel, Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma. Actrice de télévision, elle travaille pour Nina Companeez, Benoît Jacquot, Claire Devers. Au cinéma, elle tourne dans *Y aura-t-il de la neige à Noël?* de Sandrine Veysset pour lequel elle reçoit le prix d'interprétation au Festival du film de Paris 1996, et avec Philippe Garrel, Claude Chabrol, Olivier Assayas, Michel Deville, Cyril Gelblat, Thomas Vincent et Nassim Amaouche. Elle a

récemment tourné pour le prochain film de Benoît Jacquot, *Journal d'une femme de chambre* (sortie avril 2015).

STANISLAS STANIC | Valentin

Formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il travaille avec Bernard Sobel, Stuart Seide, Jacques Vincey, Michel Didym, Nicolas Liautard, Fred Cacheux, Myriam Marzouki ou encore Victor Gauthier-Martin, Lyes Salem, Nora Granovsky et Isabelle Ronayette. En 2012, Marc Paquien le met en scène dans *La locandiera* de Goldoni aux côtés de Dominique Blanc. Il travaille sous la direction d'Alain Françon dès 1999 dans *Les Huissiers* de Vinaver, puis dans *Visages de feu* de Mayenburg. Au cinéma, il a travaillé avec Siegrid Alnoy, Ji Qiaowei, Ellen Perry, Philippe Garrel, Xavier Beauvois et Pascal Bonitzer. *Balkans banlieue*, sa première pièce, a obtenu l'Aide à la création du Centre national du théâtre (mai 2009).

LAURENT STOCKER

de la Comédie-Française | Moi

Après le Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il est engagé comme pensionnaire à la Comédie-Française en 2001, et nommé sociétaire en 2004 ; il est dirigé par Alain Françon, Michel Raskine, Christophe Rauck, Omar Porras, Robert Wilson, Lukas Hemleb, Jacques Lassalle, Piotr Fomenko, Denis Podalydès, Marcel Bozonnet, Jean-Marie Villégier et Jonathan Duverger. En 2014, il joue dans *Le Système Ribadier* de Feydeau mis en scène



Pierre-Félix Gravière, Vladimir Yordanoff, Nada Strancar, Stanislas Stanic et Dominique Reymond.

par Zabou Breitman. Il a mis en scène *Mary's à minuit* de Serge Valletti au Studio-Théâtre et a joué dans de nombreuses pièces hors de la Comédie-Française. On a pu le voir à la télévision dans des films d'Édouard Niermans, Arnaud Desplechin, Valeria Bruni-Tedeschi, et au cinéma dans ceux de Jean-Louis Benoît, Coline Serreau, Pierre Schoeller et Jean-Michel Ribes. En 2015, on le verra dans *Chic !* de Jérôme Cornuau, *Caprices* d'Emmanuel Mouret et *Ange et Gabrielle* d'Anne Giffery. Au printemps 2007, son rôle dans *Ensemble, c'est tout* de Claude Berri lui

vaut d'être nommé aux Césars pour le meilleur second rôle masculin et le meilleur jeune espoir masculin. En 2008, il est nommé aux Molières pour le meilleur comédien dans un second rôle pour *Juste la fin du monde*.

NADA STRANCAR | la Grand-Mère

Au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, elle suit notamment les cours d'Antoine Vitez, avec lequel elle collabore ensuite régulièrement durant dix ans. Elle travaille également



avec Patrice Chéreau, Luc Bondy, Christian Schiaretti et Clément Hervieu-Léger. Sa collaboration avec Alain Françon débute en 1991 avec *Britannicus* de Racine. En 2009, elle met en scène *La Fable du fils substitué* de Luigi Pirandello. En 2002, elle reçoit le prix du Syndicat de la critique de la meilleure comédienne pour son interprétation dans *Mère Courage et ses enfants*. Elle est actuellement professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

DOMINIQUE VALADIÉ |
Ursula (Snežena)

Elle étudie au Conservatoire national d'art dramatique et y enseigne de 1998 à 2013. Elle joue au théâtre sous la direction d'Antoine Vitez, Philippe Adrien, Bruno Bayen, Yves Beaunesne, Jean-Louis Benoît, Hans Peter Cloos, Jean-Luc Boutté, Christian Colin, Emmanuel Daumas, Michel Didym, Alain Françon, Jacques Nichet, Lluís Pasqual, Marcela Salivarova-Bideau, Blandine Savetier, Charles Tordjman et Jean-Pierre Vincent. Elle a obtenu le prix du Syndicat de la critique pour *Noises* et *Ubu roi* en 1985, pour *Le Président* en 2007, le prix Gérard-Philipe en 1985 et le molière de la meilleure comédienne pour *La Dame de chez Maxim* en 1991. Avec Alain Françon, elle a joué dans plus de vingt spectacles dont *Noises*, *Palais mascotte* d'Enzo Cormann, *Mes souvenirs* d'après Herculine Barbin, *Le menteur* de Corneille, *Hedda Gabler* et *Petit Eyolf* d'Ibsen, *La Dame de chez Maxim* et *Du mariage au divorce* de Feydeau, *La Remise* de Roger Planchon,

La Mouette, *Ivanov*, *Platonov* et *La Cerisaie* de Tchekhov, *Édouard II* de Christopher Marlowe, *Les Huissiers* de Michel Vinaver, *Mais aussi autre chose* de Christine Angot, *Café*, *Si ce n'est toi*, *Chaise*, *Naître* et *Les Gens* d'Edward Bond et *Skinner* de Michel Deutsch. Au cinéma, elle a joué entre autres avec Hervé Baslé, Bertrand Blier, Marcel Bluwal, Charles Castella, Nina Companeez, Vincent Dietsch, Sophie Fillières, Jean-Louis Fournier, Benoît Jacquot, Bruno Herbulot, Serge Leroy, Michèle Rosier, Jean-Michel Roux, Antoine Santana, Bernard Stora, Hugo Santiago et Gérard Vergez.

WLADIMIR YORDANOFF |
le Grand-Père

Il fut élève d'Antoine Vitez avant de jouer plus de trente pièces avec Stuart Seide, André Engel, Roger Planchon, Bernard Sobel, Patrice Chéreau, Christian Schiaretti ou encore Jacques Lassalle. Il joue sous la direction d'Alain Françon dès 1991 dans *Britannicus* de Racine, *La Compagnie des hommes* d'Edward Bond, *Les Huissiers* et *Les Voisins* de Michel Vinaver, et *Solness le Constructeur* d'Ibsen. Acteur de cinéma, Wladimir Yordanoff a joué entre autres dans des films de Mona Achache, Robert Altman, Denis Amar, Lucas Belvaux, Arnaud Desplechin, Jacques Fansten, Anne Fontaine, Vincent Garenq, Agnès Jaoui, Cédric Klapisch, Maïwenn, Robin Renucci, Pierre Salvadori, Marc Fitoussi et François Favrat. Ses pièces, *Droit de retour* (2000) et *La Part du lion* (2002) sont éditées chez Stock.



L'extérieur et l'intime

Entretien avec Alain Françon

Fervent lecteur de Peter Handke, Alain Françon n'avait pourtant jamais mis en scène l'un de ses textes. Il a rassemblé pour son spectacle autour de *Toujours la tempête* une troupe de fidèles pour mener à bien ce projet ambitieux.



Dominique Valadie, Laurent Stocker, Stanislas Stanic, Dominique Reymond, Wladimir Yordanoff, Nada Strancar, Pierre-Félix Gravière et Gilles Privat

L'avant-scène théâtre : Quel lien entre-tenez-vous avec l'œuvre de Peter Handke ?

Alain Françon : Quand j'avais 30 ans, j'étais un grand lecteur de son œuvre et je lisais tout ce qu'il publiait, ses romans comme ses essais et ses pièces. Pendant vingt ans, les circonstances et le théâtre m'ont éloigné de son œuvre que je ne suivais plus que de loin. Mais Peter Handke est toujours resté pour moi la figure du grand écrivain. Luc

Bondy m'a conseillé de lire sa dernière pièce, ce que j'ai fait, avec enthousiasme. Comme j'avais alors devant moi un peu de temps, j'ai pris six mois pour relire toute l'œuvre de Handke, et cela me sert beaucoup dans le travail d'aujourd'hui. Je me sens imprégné par son rythme, par la manière dont il écrit, par la structure des textes. Son œuvre est marquée par une préoccupation permanente de la forme. Handke est un auteur extrê-



Laurent Stocker et Dominique Valadie

mement exigeant avec lui-même, qui écrit sans complaisance, ce qui n'empêche pas l'humour. Ce n'est pas le style qui détermine le plus son œuvre, c'est le mouvement.

AST : Est-ce justement ce mouvement induit par le texte qui donne la force dramatique de *Toujours la tempête* ?

A. F. : Les répliques sont longues, mais toujours très dynamiques. Handke fait une utilisation très particulière de la conjonction « et », qui sert moins à relier deux éléments qu'à débiter une nouvelle phrase en lui donnant du rythme. Cela me fait penser à ce que Proust écrivait sur Flaubert, à qui l'on reprochait d'utiliser le « et » en début de phrase et non en fin d'énumération. Ce « et » me semble significatif de l'instant, comme s'il y avait quelque chose de non prémédité dans la phrase précédente et qui s'ajoute. Ce procédé n'est pas à mes yeux un quelconque système, mais

la marque d'une profonde authenticité dans l'écriture, qui montre là son incertitude fondamentale.

AST : Avez-vous rencontré Peter Handke pour lui parler de votre spectacle ?

A. F. : Oui, car j'avais quelques questions à lui poser sur le texte et sur le sens, pour la simple raison que j'utilise une traduction, et que le passage de l'allemand au français a naturellement tendance à rendre le texte final un peu plus précieux qu'il ne l'est originellement.

AST : Quelle est pour vous la signification du personnage Moi ?

A. F. : Il y en a deux. Il y a d'abord l'histoire des propres origines de l'auteur en Carinthie, ce land autrichien frontalier avec la Slovénie où vit encore aujourd'hui une population slovénophone, qui peine à préserver sa langue. La consultation organisée en 1920 a rattaché la



Carinthie à l'Autriche. Mais tout cela est resté très trouble. Plutôt que de partir combattre aux côtés de l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de jeunes Slovènes se sont réfugiés dans les forêts, d'où leur nom de cadres verts, et cela a formé les rangs du Front de libération, c'est-à-dire la seule résistance sur un territoire allemand. J'avais parlé de tout cela à Peter Handke, en lui disant que cette histoire n'était pas la mienne et que je ne me sentais pas légitime à mettre en scène *Toujours la tempête*. Mais il m'a rassuré en m'expliquant que ce moi était universel. Et c'est bien la deuxième signification de ce personnage : il renvoie chacun à ses propres racines, à sa propre relation aux légendes familiales, à ses propres récits communautaires. Et je me suis rendu compte à ce moment que je pouvais très bien m'approprier cette pièce, d'autant que l'auteur donne quelques échappatoires en plaçant son action dans « une lande, une steppe, une lande-steppe ou n'importe où ». Une belle manière d'affirmer et d'affirmer aussitôt. Nous devons créer ce qu'il appelle un espace intermédiaire : un espace-temps peuplé des vivants comme des morts. Étonnant comme ici un homme vivant est contemporain de ses ancêtres et peut dialoguer avec eux.

AST : Comment avez-vous travaillé le texte avec les comédiens ?

A. F. : Nous travaillons ici sur une forme particulière de récit épique, qui pourrait directement renvoyer au récit du messager dans les tragédies antiques. S'il y

a plus de scènes dialoguées que dans *Par les villages* par exemple, il n'en reste pas moins que cette forme est très exigeante pour les acteurs. Ils doivent passer du récit – raconter quelque chose à quelqu'un, « répartir l'enthousiasme » comme dit l'auteur – à une adresse davantage codée comme un dialogue, et cela avec le maximum de charge émotionnelle. Il est pour moi toujours très difficile de trouver le rapport des deux états du texte et de conserver une tension. Il faut tendre vers l'« extime » comme dirait Lacan : de l'extérieur et de l'intime. Il faut sans cesse être traversé par le vécu, l'éprouvé. Il faut, comme Handke le dit souvent aux acteurs, « incarner » et ne pas avoir peur d'aller plus loin que de simplement dire le texte. C'est un travail passionnant et une expérience très forte.

AST : Pourquoi avez-vous décidé de conserver et de faire entendre le texte slovène ?

A. F. : Je trouvais important que les personnages puissent dire le texte en slovène. C'est la trace du sol. Quitter sa langue est l'ultime déracinement et le début d'une certaine violence.

AST : Comment décririez-vous la scénographie du spectacle ?

A. F. : C'est comme si nous avions découpé un bout de terre et l'avions posé, incliné, au milieu d'un cadre qui serait comme celui d'une peinture de Giotto, bout de terre sur lequel et autour duquel joueraient les acteurs.

Propos recueillis par Olivier Celik



Un après-midi en répétition

par Armelle Héliot

Un spectacle ne naît que très lentement en reprises, repentirs, trouvailles, travail toujours recommencé. Aperçu impressionniste du miracle qu'est le surgissement d'un texte par le corps et la voix de comédiens enveloppés du regard de leur metteur en scène aux Ateliers Berthier.

JEU DI 12 FÉVRIER 2015. Ciel maussade sur Paris. Fin d'hiver gris, enchevêtrement des chantiers porte de Clichy. Boulevard Berthier, des ouvriers installent des palissades légères le long du trottoir. On ne pourra sans doute plus s'y garer lorsque les représentations de *Toujours la tempête* auront lieu. On est à trois semaines de la première de la mise en scène d'Alain Françon et le travail est de plus en plus précis.

Dans le hall d'accueil et les espaces de restauration, des caissons, des malles techniques, du matériel occupent les travées. Il est 13 h 30. Alain Françon est là, déjà. Anne Cotterlaz, administratrice de la compagnie également. Anne, un compagnon de route du metteur en scène depuis les premiers temps de la compagnie, veille à tout et travaille dans le petit bureau installé près du bar. L'équipe technique arrive peu à peu. Les comédiens sont déjà dans leurs loges et se préparent.

On pénètre sans un mot dans la grande salle par l'arrière du gradin qu'on longe silencieusement. Les parois de ce qui fut un lieu de stockage de l'Opéra de Paris ont été repeintes en

gris anthracite. Les noms que l'on aimait tant lire, comme les traces d'un monde évanoui dont on distinguait pourtant les échos, ont disparu ; c'était les noms des productions. *Coppélia*, *Le Lac des cygnes*, *Gisèle*. Ils avaient dû être écrits il y a très longtemps par les ouvriers chargés des stocks de costumes et de décors et signalaient les lieux de rangement. Les traces d'un monde disparu. N'est-ce pas ce que l'on vient chercher, toujours, au théâtre ?

La résurgence des mondes disparus, n'est-ce pas un des thèmes de la littérature, n'est-ce pas l'un des thèmes les plus prégnants de l'œuvre de Peter Handke ? En bas du vaste gradin, deux tables de travail où l'assistant à la mise en scène suit le texte, note les détails, lance les répliques aux interprètes, si l'un d'eux hésite. Cet assistant est le jeune écrivain qui depuis plusieurs années travaille auprès d'Alain Françon, Nicolas Doutey. Brillant normalien, il est auteur dramatique et d'ailleurs. Alain Françon a monté ses pièces à Théâtre Ouvert il y a quelques saisons. Plus haut, la table de régie, avec sa légère batterie d'ordinateurs et les artistes du son,



Gilles Privat, Wladimir Yordanoff, Nada Strancar et Laurent Stocker.

des lumières qui veillent aux nuances. Le décor est déjà en place. Au fond, un écran blanc qui change selon les lumières de Joel Hourbeigt. Un cadre monumental circonscrit l'espace. Il dessine une fenêtre dans le mur surdimensionné d'une pièce d'autrefois, avec son papier peint au fond vert, un peu passé et pourtant intense et ses impressions de macarons marron et doré. À jardin, accroché au reste de mur, un tableau représente un bel arbre. À cour, un tableau que l'on distingue peu, depuis les sièges, dans la pénombre, mais

qui ressemble à un Mantegna. Le sol est une coulée minérale splendide. Il est composé de larges dalles dont on aperçoit les jointures, mais il donne le sentiment d'un plissement hercynien, affleurement d'une respiration venue du fond des âges. Des gris, des sables, selon les lumières. Au pied de ce large plan en légère pente, un petit tabouret.

« Une lande, une steppe, une lande-steppe, ou n'importe où. Maintenant, au Moyen Âge, ou n'importe quand. » Tels sont les premiers mots de la pièce, les mots prononcés par Moi, qu'incarne



Laurent Stocker. Jacques Gabel est présent ce jour-là et assiste à la répétition, assis dans le haut du gradin, à cour. Alain Françon est juste un peu plus haut, à cour.

Il est 14 heures et la répétition commence. « Vous êtes là ? » vérifie le metteur en scène. Ce jour-là, on répète le « Deux ». Laurent Stocker, sociétaire de la Comédie-Française, en congé cette saison, assis sur le petit tabouret, un carnet à la main, commence au signal : le clap, ici, c'est Alain Françon qui tape dans ses mains. Laurent Stocker est donc Moi. Peter Handke lui-même, sans doute. « Ainsi a disparu ma mère. Et plus personne d'autre que moi sur la lande. Je me suis assis sur le banc, au bord. » Un monologue au cours duquel, même si l'on n'a pas vu le premier acte, ou plutôt le premier chapitre de *Toujours la tempête*, on comprend que ce personnage s'interroge sur la présence du passé et des siens dans sa vie, dans le présent des rêves ou le présent du réel.

D'ailleurs surgit une jeune femme vêtue de rouge. Une jolie robe chemisier, des chaussures à talons et fines lanières, rouges elles aussi. Pas très pratiques pour marcher sur la lande-steppe de pierre, ces « salomés ». Elles disent le charme, la jeunesse et la danse. C'est la mère. « À quoi m'as-tu reconnue ? » demande-t-elle. « À votre voix, mère, sans accent et sans dialecte. » Coquette et enjouée, elle répond : « C'est peut-être parce que j'ai fait du théâtre autrefois, avant l'entrée des Allemands. Même si nous n'étions qu'une troupe d'amateurs, et si les pièces que nous

montions n'étaient jamais que nos vieux contes populaires, et si nous n'avons jamais joué dans un théâtre, tout au plus une salle paroissiale, et la plupart du temps quelque part dans une grange, mais toujours dans une grange pleine, et parfois dans le pré, en plein Jaunfeld, près du pommier, plein lui aussi, de pommes. » Cette jolie fille en rouge, à la voix envoûtante, c'est Dominique Reymond, que l'on a applaudie en début de saison dans *Comment vous racontez la partie*, la pièce de Yasmina Reza dans laquelle elle incarnait une journaliste blonde interrogeant une femme écrivain invitée, dans une ville de province, à lire des fragments de son nouveau livre. Changement de registre.

Jaunfeld. C'est le mot qui revient sans cesse. Jaunfeld, vallée de la Carinthie, au sud de l'Autriche c'est-à-dire contre la Slovénie. Le lieu des origines. Dans *Toujours la tempête*, les ancêtres sont là, donc. Les frères de sa mère, les trois frères qui ont été soldats et dont deux ne sont pas revenus de la guerre. Pour le moment, ils sont là tous les trois, en uniformes kaki. Deux d'entre eux sont comme des sentinelles de chaque côté du plateau : à gauche, Stanislas Stanic, qui est Valentin, le deuxième des garçons, à droite, Pierre-Félix Gravière, Benjamin, le petit, le premier qui mourra. Par le fond surgit la haute silhouette de Gilles Privat, Gregor, l'aîné et son œil perdu. Voici les grands-parents de Moi. Wladimir Yordanoff, avec sa chemise à carreaux et son gilet d'homme du début du xx^e siècle. Nada Strancar, cheveux roux



en chignon, robe noire à fleurs blanches, cardigan de laine. Voici encore la tante de Moi, Ursula, « Snežena », la sœur de la mère, Dominique Valadie, jupe sombre et haut clair, avec un tablier par dessus, parfois. Des costumes de Sarah Leterrier.

Depuis la rangée assez haute où il est installé, Alain Françon s'adresse aux interprètes. À ce moment du murissement du spectacle, il ne bouge pas. Il les regarde et les enveloppe de paroles très calmes, très fermes. Il voit tout. Il observe les infimes variations. Il analyse, d'un œil confiant et bienveillant, les propositions. Stanislas Stamic tente une sortie dans des cris de joie. Il recommence. Ne recommence pas, reprend sa sortie avec les mots pour tout bagage. Alain Françon parle. Il a tant travaillé sur ce texte, vérifiant des détails de traduction, cherchant avec Olivier Le Lay et Nicolas Doutey la juste expression. Le mot qui sonnera juste. Qui emploierait encore de nos jours, en France, le mot « clampin » ? Mais ici, il est exactement ce qu'il doit être : un mot affectueux, vieilli à nos oreilles, mais qui coule de source dans ce monde paysan du XX^e siècle.

Plus violente est la scène où Ursula, Dominique Valadie, empoigne sa sœur par les cheveux et la fait tomber. Le metteur en scène demande aux comédiens de recommencer, de reprendre. Et sans marquer la moindre lassitude, ils rejouent la scène et Dominique Reymond tourne et tombe à nouveau.

À trois semaines de la première, les interprètes qui tous ont travaillé, et pour certains très souvent, avec Alain

Françon, connaissent très bien leur texte. Une règle, avec lui : arriver texte sur « Ensuite, nous avons passé une semaine à la table et nous sommes tout de suite allés sur le plateau », glissera plus tard Laurent Stocker. Déjà, on devine bien le spectacle tel qu'il sera en mars. Il est rarissime que les acteurs hésitent ou inversent une proposition. La répétition est constituée de répétitions. Sans cesse, il faut reprendre, affiner. Claquement des mains et hop, on recommence. C'est ardu, mais jamais laborieux. Ce doit être exténuant, mais nulle lassitude ne flotte sur le plateau. À 16 heures, pourtant, pause. Café et petits gateaux. Ce jour-là, Nada Strancar a apporté beaucoup de douceurs et biscuits et Laurent Stocker, des chouquettes. Il faut du sucre, des petits reconforts, pour dépenser toute cette énergie, pour tenir cette concentration.

Le texte de Handke n'est pas facile car il possède une sorte de simplicité apparente qui n'est qu'affleurement limpide d'une complexité souterraine. Il écrit, pas de doute. C'est écrit et dans cette traduction retravaillée avec l'aide de Peter Handke, chaque soupir compte, chaque mot et les silences et la manière dont les phrases sont énoncées, dites, attaquées. La manière dont, pour nous, lecteur, spectateur, la famille prend forme devant nous, sur cette lande.

Passé, présent, tout est là, comme un banc surgit de la lande de pierre sans que l'on s'en étonne. Au théâtre, dans la fiction comme dans la vie.

A. H.



La quinzaine d'Armelle Héliot

De Shakespeare à Grumberg, le temps des questions graves

Le théâtre n'est jamais coupé du monde et, en ce début d'année 2015, certains spectacles répondent sans détour aux remontées antisémites qui affectent la société française.



La Demande en mariage d'Anton Tchekhov mise en scène par Sophie Parel au Théâtre du Lucernaire © Michael Donio

LA MORT DU GRAND MAÎTRE européen du théâtre que fut l'Italien Luca Ronconi, le 21 février dernier, nous a remis en mémoire l'un de ses spectacles les plus marquants, en France

En 1987, il avait dirigé la troupe de la Comédie-Française, à l'**Odéon**, dans l'une des pièces les plus discutées de William Shakespeare, *Le Marchand de Venise*. On revoit, on entend pour jamais



L'actualité

le regretté Jean-Luc Boutté dans le rôle de Shylock. On revoit son visage émacié, son regard clair et ardent, sa présence magnétique, sa voix grave. On l'entend dire, avec une conviction qui bouleverse encore, par-delà le temps, le célèbre monologue de l'acte III : « Je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux ? Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des émotions, des passions ? N'est-il pas nourri de même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet à mêmes maladies, guéri par mêmes moyens, réchauffé et refroidi par même été, même hiver, comme un chrétien ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? » On le sait, la pièce n'est jamais reprise sans que les intentions de William Shakespeare ne soient commentées.

C'est que, clairement, la question de l'antisémitisme taraude toujours les consciences et les événements récents montrent qu'hélas on n'en a toujours pas fini avec ces pensées épouvantables. Programmés depuis longtemps, deux spectacles de ce début d'année 2015 offrent une matière très forte à réflexion.

Le Mariage de monsieur Weissmann, adapté par Salomé Lelouch du roman de Karine Tuil *Interdit* et **L'Être ou pas** de Jean-Claude Grumberg. Ils font écho à d'autres spectacles, à l'affiche en même temps, qui traduisent certaines réalités plus anciennes. Dans les pièces d'Anton Tchekhov, on entend par moments l'antisémitisme de la société russe de son temps s'exprimer. Ainsi dans les mises en scène par Sophie Parel de **La Demande**

en mariage et de **L'Ours** au Lucernaire, ainsi dans la mise en scène par Luc Bondy d'**Ivanov** à l'Odéon.

Dans un livre qui a fait date, *Les Enfants de Shylock ou l'Antisémitisme sur scène* (éditions Complexe), l'universitaire Chantal Meyer-Plantureux a analysé avec beaucoup de force la représentation du Juif dans la littérature dramatique. Elle s'est en particulier penchée sur une période particulièrement sombre du théâtre en France, des années 1880 à la deuxième guerre mondiale. Elle le dit, la question juive était un des sujets de prédilection de la scène française. Le théâtre avait alors une place importante dans le développement d'opinions politiques et si de nombreuses pièces d'alors ont disparu des scènes et des mémoires, Chantal Meyer-Plantureux montre dans son étude que de très grands noms de la scène, des personnalités à qui on se réfère aujourd'hui comme à des maîtres de la mise en scène, jouèrent un rôle non négligeable et assez terrible : ainsi Gémier, Lugne-Poe, Dullin.

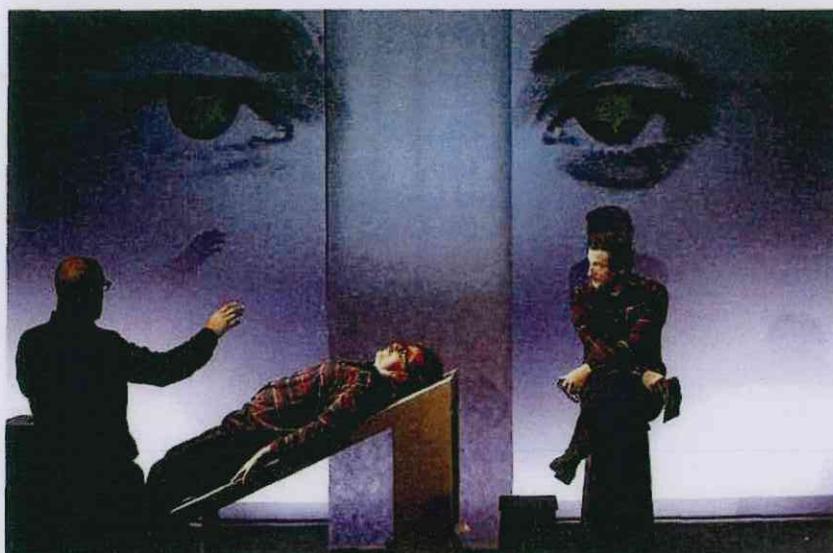
Mais revenons à ce début d'année. Lorsque l'on entend un personnage de Tchekhov parler de « youpins », on replace les paroles dans le contexte. Un personnage brutal dans une comédie qui est écrite allègrement et mise en scène au pas de charge par Sophie Parel. On ne précise pas, dans le document remis aux spectateurs, de qui est la traduction. Souvent, lorsque ces deux petites pièces en un acte, *La Demande en mariage* et *L'Ours*, sont jouées, l'allusion à l'auberge « de youpins » est coupée. Au Lucernaire, les mots ne semblent pas troubler les spectateurs pris par l'action.



et ses couleurs farcesques. Il n'en est évidemment pas de même dans *Ivanov*. Des personnages de Juifs, il y en a dans certaines pièces de Tchekhov, mais dans cette première œuvre représentée, le personnage de la femme d'Ivanov, celle que l'on nomme Anna Petrovna mais dont le nom véritable, le nom de jeune fille, est Sarah Abramson, est victime des préjugés d'une petite société qui jacasse et s'ennuie en province. Un tableau très représentatif de la Russie d'alors, une Russie dans laquelle l'antisémitisme est profondément ancré. Et lorsque l'époux déprimé, qui ne trouve plus aucun sens à son existence, lance à la jeune femme aimante, « Sale Juive ! », le spectateur ne peut retenir son émotion. Ce « Sale Juive ! » précède immédiatement la révélation cruelle par Ivanov à Sarah qu'elle va mourir. C'est une scène insoutenable, magistralement interprétée par Micha Lescot et Marina Hands, qui donnent une humanité bouleversante aux personnages. D'autres personnages, dans la pièce, font allusion à la culture de Sarah que ses parents ne veulent plus voir parce qu'elle s'est convertie pour épouser Nicolas Alexéevitch Ivanov. Parfois, c'est ambivalent. L'oncle, Chabelski qu'incarne Ariel Garcia Valdès, qui vit chez eux, appelle affectueusement Sarah, avec qui il partage moments de musique et moments d'ennui, sa « petite Juive ». Et ce n'est pas méchant mais cela traduit aussi son imprégnation par des préjugés culturels.

Dans ce contexte, le travail de Salomé Lelouch est particulièrement intéressant. La jeune directrice du Ciné-Théâtre 13 a eu une intuition très juste en découvrant

le roman de Karine Tuil *Interdit*. Elle y a « vu » le théâtre et adapté le texte. « Je m'appelle Saul Weissmann mais ne vous fiez pas à mon nom qui est juif, en dépit des apparences », dit le narrateur. « J'ai été, pendant soixante-dix ans, un imposteur pour les autres et pour moi-même ». Un rabbin lui apprend un beau jour qu'il n'est pas juif selon la loi de Moïse. Que faire ? Salomé Lelouch explique pourquoi ce texte s'est imposé à elle, et pourquoi elle y a vu le théâtre. « Est-ce parce qu'il est question d'identité, de culture, du regard des autres et de rencontres insolites ? Je ne saurais le dire précisément mais ce qui est certain, c'est que l'histoire de cet homme qui au bout de soixante-dix ans se met à douter de sa judéité est incroyablement théâtrale. Quelle jubilation de voir se bousculer dans la tête de monsieur Weissmann, et donc sur le plateau un rabbin orthodoxe, une femme difforme, un marabout africain, des médecins, des policiers, une belle infirmière ainsi que notre héros, tiraillé entre deux parties de lui-même, son Juif et son non-Juif ». Salomé Lelouch met en scène et dirige avec fermeté et esprit trois comédiens épatants, vêtus de la même chemise à carreaux et du même pantalon (décors et costumes de Natacha Markoff). L'un est monsieur Weissmann, les deux autres jouent tous les rôles. Saluons le talent vif et la mobilité de Jacques Bourgaux, Mikael Chirinian, Bertrand Combe. De belles lumières (Denis Koransky) et des musiques bien accordées au propos (Pierre Antoine Durand) font de ce spectacle une réussite complète. L'adaptatrice et metteur en scène souligne que par-delà la judéité,



Le Mariage de monsieur Weissmann d'après Karine Tuil mis en scène par Salomé Lelouch au Théâtre La Bruyère © Lot

c'est la question de l'altérité, de la différence qui est en question et ce n'est pas faux.

Avec *L'Être ou pas* de Jean-Claude Grumberg, c'est bien d'abord le thème qu'il a si souvent traité que l'on retrouve. Son texte est sans ambiguïté : il s'intitule *Pour en finir avec la question juive*. Un texte publié il y a un an et demi et qui est accompagné d'une annexe bibliographique extrêmement sérieuse. La situation, elle, l'est un peu moins... Encore que. Soit deux qui se croisent. On échange des propos anodins. « Ça va vous ? » à quoi l'on répond : « Trop aimable, merci. » Mais voici que celui qui a entamé la conversation s'enhardit : « Vous êtes juif ? » demande-t-il aimablement. L'autre, interloqué : « Pardon ? » et le premier d'expliquer : « J'ai vu ça

sur Internet. » Nous ne livrerons pas ici tous les secrets de ce dialogue le plus souvent désopilant que jouent avec une intelligence heureuse Daniel Russo, le curieux, Pierre Arditi, l'autre. La femme du personnage qu'interprète Daniel Russo est très présente. Elle s'active pour en savoir plus et entraîne son mari dans une quête pour le moins inattendue. C'est Charles Tordjman qui signe la mise en scène avec pour tout décor un tronçon d'escalier en colimaçon (Vincent Tordjman qui signe également les musiques). On n'oublie pas que Charles Tordjman avait mis en scène le merveilleux *Vers toi terre promise* du même Grumberg, autre manière de retourner les interrogations lancinantes qui hantent l'écrivain de *Zone libre*. Les deux interprètes sont pour beaucoup dans la manière dont on reçoit



L'Être ou pas de Jean-Claude Grumberg, mis en scène par Charles Tordjman au Théâtre Antoine. © Pascal Victor / Artcomart

les répliques. Il y a quelque chose de gamin dans le sourire de Daniel Russo, quelque chose de réservé dans l'attitude de Pierre Arditi. Ils donnent une épaisseur humaine à des personnages qui n'ont pas de noms. Ils rendent sensibles les questions abordées, car celui qui ne sait pas ce qu'est « être juif » va très loin et ne craint pas de donner des conseils de géopolitique tout en s'enfonçant profondément dans la problématique.

On s'esclaffe mais on rit jaune, parfois, car Grumberg est acerbe et sans illusion sur l'humanité. La production était prévue depuis longtemps et les affiches étaient apparues sur les colonnes Morris quand sont survenues les tragédies du début janvier 2015. Le théâtre a pris la décision de transformer le titre : *L'Être*

ou pas a remplacé *Pour en finir avec la question juive*. Mais le texte n'a en rien été amendé. Il est actif et plus nécessaire que jamais.

A. H.

Le Mariage de monsieur Weissmann, Théâtre La Bruyère. Le spectacle a été joué en début de saison 2014-2015 et repris à partir de février les lundis et dimanches. Le roman de Karine Tuil a été publié en 2001 aux éditions Grasset.

L'Être ou pas, Théâtre Antoine, du 17 février au 27 mars.

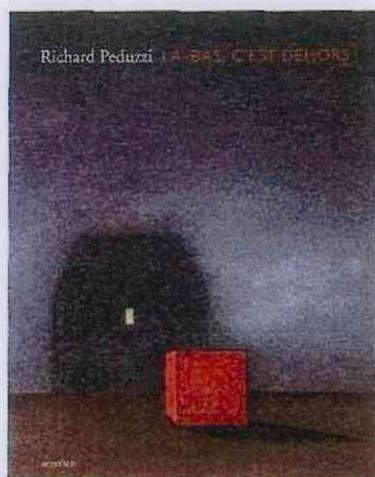
Le livre de Jean-Claude Grumberg est publié, sous le titre *Pour en finir avec la question juive* aux éditions Actes Sud.

La Demande en mariage et *L'Ours*, Théâtre du Lucernaire jusqu'au 22 mars.

Ivanov, Théâtre de l'Odéon, du 29 janvier au 1^{er} mars et du 7 avril au 3 mai.



Lire



Là-bas, c'est dehors de Richard Peduzzi

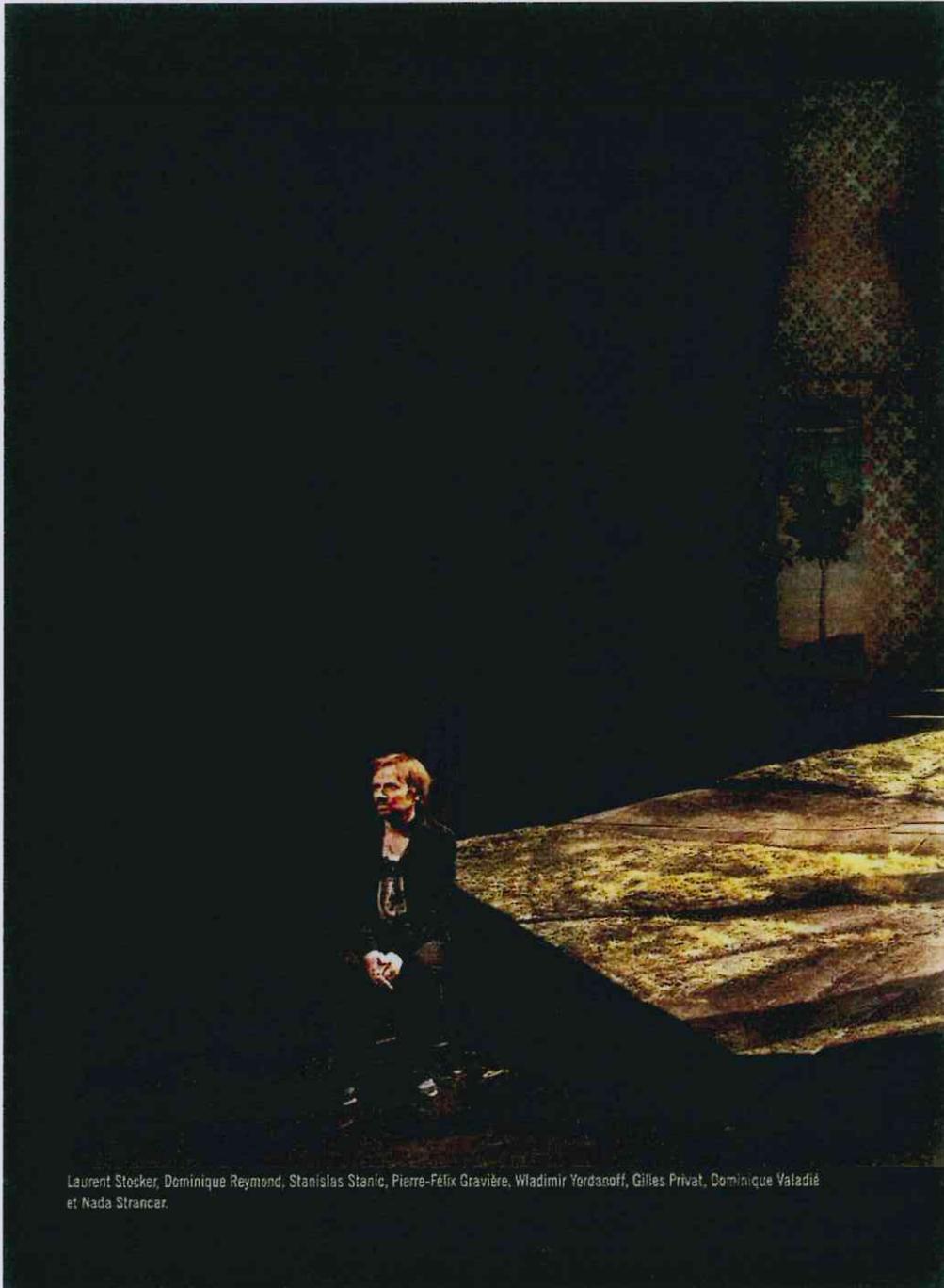
Richard Peduzzi est scénographe et peintre. Il a signé depuis 1970 tous les décors des productions de Patrice Chéreau au théâtre et à l'opéra, ainsi que de nombreuses mises en scène de Luc Bondy, et il a été directeur des Arts déco et de la Villa Médicis. Il est également l'auteur de nombreuses réalisations muséographiques au musée du Louvre et au musée d'Orsay. Ce livre, illustré de deux cents cinquante iconographies en couleur, photos de pièces, dessins et maquettes, présente son travail dont les nombreuses créations ont marqué le monde du spectacle vivant depuis l'orée des années 1970.

> Extrait :

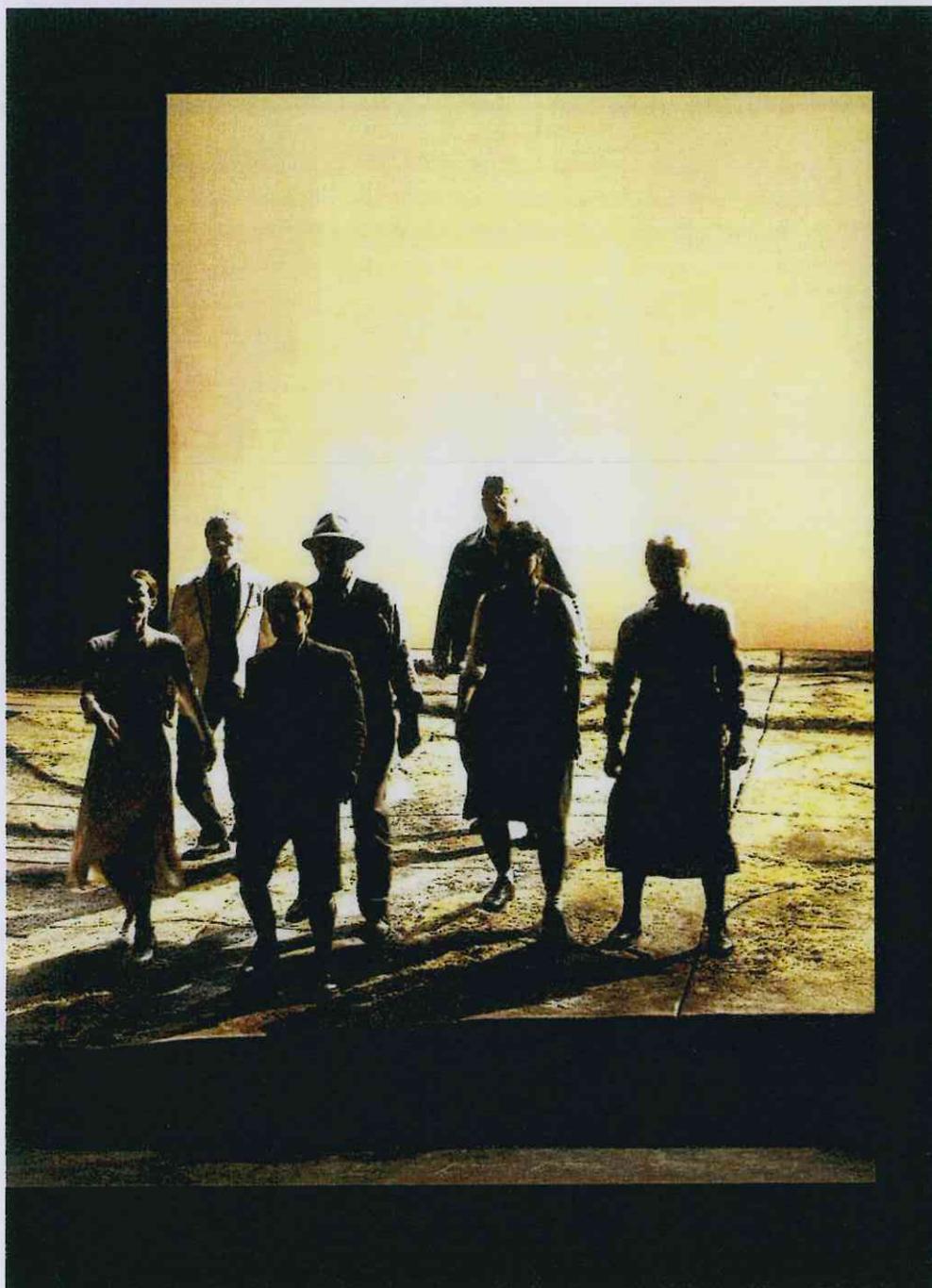
« Faire des décors de théâtre, pour moi, c'est une façon d'échapper à l'enfermement. C'est jongler avec le temps, c'est jouer avec le monde dans l'espace restreint d'une cage

de scène, faire glisser un continent dans un autre, traverser des murs et voir apparaître, sur des feuilles encore vierges, des architectures de papier avec des allures de marbre qui se déplacent sur le plateau. Sans école et sans maître, je n'ai jamais su que ce que j'ai vu et entendu autour de moi, ce qui m'a marqué, blessé, ce que j'ai attrapé au vol ou dérobé au temps. J'ai trouvé avec ce métier un moyen de comprendre l'existence, de batailler contre l'inquiétude. Au fond, ce que je cherche depuis ma toute petite enfance, c'est une porte de sortie, c'est m'extraire de moi, explorer comme un scaphandrier et redessiner les souterrains situés au plus profond de moi-même. »

Actes Sud, 304 pages, 42 €



Laurent Stöcker, Dominique Reymond, Stanislas Stanic, Pierre-Félix Gravière, Wladimir Yordanoff, Gilles Privat, Dominique Valadié
et Nada Strancar.





Gilles Privat et Laurent Stocker.

Toujours la tempête / Alain Françon

04 mars – 02 avril 2015
Ateliers Berthier - 17ème

Théâtral Magazine / Hélène Chevrier
Interview Alain Françon
Ateliers Berthier

La Terrasse / Eric Demey
Interview Alain Françon
Ateliers Berthier

L'avant-scène / Armelle Héliot
Présente aux répétitions

Le Figaro / Armelle Héliot
Samedi 28 février - 11h
Interview Nada Strancar
Ateliers Berthier

Figaroscope / Armelle Héliot / « Mon quartier »
Interview Laurent Stocker

France Inter / Stéphane Capron / « Chronique culture » / Journal du « 06h-09h »
Mercredi 04 mars
Interview Dominique Reymond après la représentation
Ateliers Berthier

France Inter / Jérôme Garcin / « Le Masque et la Plume » / **enregistrement**
Jeudi 05 mars
L'équipe du Masque et la Plume débat sur *Toujours la tempête*
Maison de la radio

TF1 / Sylviane Mondet / « Journal de Claire Chazal »
Jeudi 05 mars
Interviews Alain Françon + Laurent Stocker + captation extraits du spectacle
Ateliers Berthier

France Musique / Vincent Josse / « La Matinale » / **direct**
Lundi 09 mars - 08h40 > 09h30
Laurent Stocker est l'invité de La Matinale
Maison de la radio

France Culture / Arnaud Laporte / « La Dispute » / **direct**
Lundi 09 mars - 21h > 22h
L'équipe de La Dispute débat sur *Toujours la tempête*

France Inter / Laure Adler / « Studio Théâtre » / **enregistrement**
Mercredi 11 mars - 15h15
Interview Alain Françon
Maison de la radio

France Culture / Joëlle Gayot / « Changement de décors » / **enregistrement**
Jeudi 12 mars - 14h30
Interview Dominique Valadié
Maison de la radio

LCI / Aurélie Casse et Damien Givelet / « La Matinale » / **direct**
Interview Laurent Stocker
Dimanche 15 mars - 09h50

Europe 1 / Frédéric Taddei / **enregistrement**
Mardi 17 mars - 17h30
Interview Alain Françon

RFI / Murielle Maalouf / **enregistrement**
Mercredi 18 mars - 17h30
Interviews Alain Françon + Dominique Reymond + Gilles Privat

Radio Classique / Claire Chazal / **enregistrement**
Jeudi 19 mars - 16h
Interviews Dominique Reymond + Laurent Stocker
En studio

France Inter / Kathleen Evin / « L'humeur vagabonde » / **direct**
Lundi 13 avril - 20h > 21h
Interview Laurent Stocker

France Culture / Caroline Broué / « La grande table » / **direct**
Interview Laurent Stocker
Maison de la radio